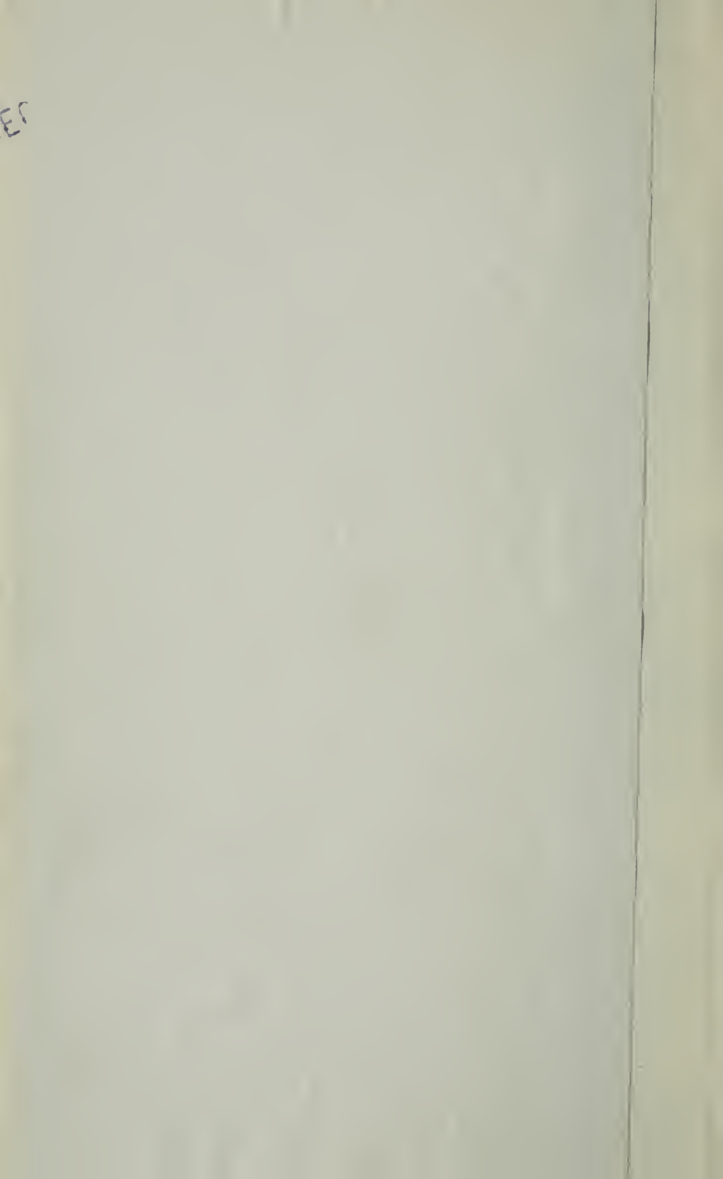




31-12-1962

VICTORIN

OU

LES AVENTURES D'UN JEUNE ROMAIN.

VICTORIN

OU

LES AVENTURES D'UN JEUNE ROMAIN

RÉCIT

DE LA CIVILTA CATTOLICA

REVU ET APPROUVÉ

Par le R. P. BRESCIANI,
de la Compagnie de Jésus.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34.

V^VE H. CASTERMAN
EDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ
TOURNAI.
1874



PRÉFACE.

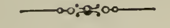
Ce récit, écrit depuis plusieurs années déjà, était destiné à voir le jour bien avant l'époque actuelle; mais des considérations particulières de prudence, et d'autres raisons encore nous ont fait différer jusqu'à ce jour cette publication; nous pensons que ces retards ne nuiront point à ce livre dans l'esprit de nos aimables lecteurs. Nous les avertissons de deux choses : la première est que l'illustre et regretté Père Antoine Bresciani, non-seulement voulut bien lire ce travail attentivement d'un bout à l'autre, mais

encore daigna-t-il y faire diverses corrections, et en écrire un compte-rendu des plus favorables ; l'autre, c'est que différentes circonstances de lieux et de noms ont été changés pour des raisons qu'on imaginera facilement.

VICTORIN

OU

LES AVENTURES D'UN JEUNE ROMAIN.



I.

PROLOGUE.

Combien est amère l'adversité pour toute créature adolescente qui a goûté les douceurs d'une vie aisée et tranquille pendant le premier âge de sa vie! Depuis bien longtemps déjà, j'éprouve cette amertume, et pourtant, elle me paraît encore si cruelle que la moindre goutte de rosée qui vient la tempérer, me semble une goutte de miel; que n'ai-je plus souvent le soulagement de cette goutte de rosée! Un ami, un confident, un cœur compatissant, dans lequel je pourais verser toutes les cuisantes douleurs qui déchirent le mien, oh! qu'il adoucirait l'ardeur de mes afflictions! Tout en désirant inutilement cette consolation, j'en suis venu à espérer que je

pourrais peut-être trouver en moi-même un palliatif à mes peines, cherchant, aux heures les plus pénibles, à me raconter à moi-même, comme si je le faisais à cet ami imaginaire, mes tristesses, mes souffrances, mes malheurs; enfin, toute mon histoire. Je vais essayer de le tenter. Les pages froides et muettes auxquelles je confie cette histoire, remplaceront, je l'espère, ce témoin secret de mon martyre que je cherche en vain.

II.

L'AGE HEUREUX.

14 novembre 1859.

Affermi dans la résolution que j'ai prise, je commence ce soir à la mettre en pratique. J'ai préparé sur ma table à écrire bon nombre de feuillets blancs, une plume, un encrier, de la lumière et je me promène en tous sens dans ma chambre.

— Par où vais-je commencer? me demandais-je en recueillant mes idées.

D'une pensée à l'autre, je m'abandonnai aux douces réminiscences de mon jeune âge, tant et si bien qu'absorbé par elles je me promenais dans tous les sens, sans m'apercevoir que les douze coups de minuit allaient sonner. Dans cette promenade méditative et agitée, j'entends près de ma chambre le bruit d'un pas léger : la clef grince dans la serrure, la porte s'ouvre et ma mère s'avance sur le seuil :

— Que fais-tu là, Victorin? me demande-t-elle avec anxiété; encore debout?

— Oui, j'ai besoin d'écrire pendant quelque temps.

— Ecrire!

— Je ne puis faire autrement.

— A cette heure?

— Eh! maman, vous savez bien que pour moi les heures n'ont pas de différence entre elles.

— Bien, bien, mon pauvre blond; allons, dépêche-toi et va te coucher, me répond ma mère en posant sa main sur mon épaule.

— Je vais me hâter pour vous faire plaisir, lui répondis-je.

Elle restait immobile, me regardant comme si elle avait autre chose à me dire : mais deux grosses larmes ayant paru aux bords de ses cils, elle se détourna pour les cacher et disparut. Je me suis laissé tomber tristement sur ma chaise.

Pauvre mère! qui lui eût dit, aux jours de mon enfance, lorsque je tressaillais dans ses bras, sous son sourire maternel si tendre, qui lui eût dit qu'arrivé à l'âge de dix-huit ans à peine, je lui aurais déjà coûté plus de larmes qu'elle n'a de sang dans les veines, et pourtant sans qu'il y ait jamais eu de ma faute? Oh! pour cela non! que le Ciel m'en garde! J'aimerais mieux mourir que devenir mauvais fils : c'est précisément pour cela qu'elle souffre pour moi, qu'elle se consume, car elle voit que le fils le plus affectueux, ainsi qu'elle a l'habitude de m'appeler, est en même temps l'être le plus tourmenté par le malheur. Moi qui l'aime mille fois plus que moi-même, je me tourmente de sa douleur; à son tour, elle souffre

doublement et pour elle et pour moi : c'est ainsi que nous sommes parvenus l'un et l'autre à ne nous repaître que d'angoisses, et que, si nos yeux se rencontrent, ils se remplissent aussitôt de larmes amères.

Mais à quoi me sert-il de me chagriner de mes souffrances présentes? il vaut mieux en détourner ma pensée et la fixer sur les heureux jours de ma première enfance.

Tout alors était joie autour de moi. Ma famille jouissait à cette époque d'une honnête et tranquille opulence, rendue plus sereine par les douces vertus de mon angélique mère qui, comme une étoile, rayonnait dans nos cœurs et les rendait heureux. Sa beauté et son air digne étaient admirés dans Rome tout entière : par son esprit vif, juste et cultivé, elle était honorée, recherchée et accueillie amicalement par les dames les plus recommandables ; épouse d'un homme qui l'aimait comme la lumière de sa vie, plus heureuse qu'une reine, ma mère mettait tout son bonheur à rendre heureux son mari et à bien élever ses enfants. Lorsque je vins au monde, moi l'aîné de ses fils, elle n'eut rien de plus cher que la pensée de m'élever dans l'amour de Dieu et dans la pureté et la délicatesse des mœurs. Elle s'occupait de cela avec tant de sollicitude, qu'elle sacrifiait tout autre soin à celui de m'élever, renonçant à tous ses goûts et même au moindre loisir. J'étais vraiment sa seule joie et on eût pu croire que, sans moi, elle ne pouvait avoir ni repos, ni existence. Elle s'amusait de mes amusements, elle s'affligeait de mes contrariétés enfantines ; son plus grand plaisir consistait à m'entendre balbutier la Salutation Angélique, qu'elle m'avait apprise sans souffrir qu'aucun autre s'en occupât. Il ne me sera jamais possible d'énu-

mérer toutes les aimables industries que ma mère mit en œuvre pour me faire grandir dans la piété et l'innocence, semant dans mon cœur les germes célestes de la bonté et de la foi.

— Mon petit enfant, je veux que tu aies un bon cœur, me répétait-elle souvent.

Et elle exigeait de moi que je lui fisse la promesse d'en avoir un excellent et de le conserver toujours tel. A un âge si tendre, je ne comprenais pas encore ce que pouvait signifier avoir un bon cœur : mais je promettais toujours pour contenter une mère si bonne, qui récompensait mes promesses et mes *oui* par un baiser maternel. Devenu un peu plus âgé, je m'aperçus que ma mère faisait la même leçon à ma petite sœur Colomba, et ensuite à son dernier fils, qui s'appelait Stanislas. Dans cent circonstances diverses, elle enseignait à ses trois enfants la pratique de ce précepte sublime qu'elle avait continuellement sur les lèvres et le commentait à merveille. Ses amies, plaisantant doucement et avec gentillesse, nous appelaient les enfants au bon cœur. En vérité, si notre cœur n'était pas excellent, ce n'eût jamais été par la faute de notre mère!

Je n'oublierai de ma vie un certain jour dans lequel ma mère me conduisit visiter la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Au sortir de l'église, et lorsque nous fûmes remontés en voiture, ma mère me complimenta de ma sage contenance dans le temple, où j'étais resté tranquillement à genoux, pendant les quelques instants qu'elle avait passés au pied de l'autel de la sainte Vierge.

— Qu'as-tu fait, mon enfant, pendant ce court inter-

valle? me demanda-t-elle en soulevant mon petit chapeau et me caressant tendrement le front.

— J'ai prié la Madone, et je lui ai dit l'*Ave* tout entier sans me tromper.

— Très-bien, et pour qui as-tu prié?

— Pour vous, pour papa et pour que la sainte Vierge donne un bon cœur à Colomba et à moi, puisqu'elle sait que cela vous fera plaisir.

— Oh! ma belle fleur! s'écria-t-elle en m'embrassant.

Et, me serrant vivement contre son cœur, elle inondait mon visage de larmes brûlantes. J'étais, autant qu'il m'en souvient, à la fin de ma quatrième année : mais de tels souvenirs se gravent d'une façon indélébile dans la mémoire.

Mon père était un avocat renommé et avait une très-nombreuse clientèle. Jamais personne ne lui a contesté ni la noblesse de ses sentiments, ni la profonde connaissance de sa noble profession : c'était au point que beaucoup de personnes l'appelaient l'aigle du barreau romain. Il ne m'appartient pas de juger du mérite de cette appellation. Je puis seulement affirmer en toute assurance que mon père était un homme probe, loyal, solidement religieux et incorruptible. La réputation honorable de Charles Melissa a résisté aux attaques de l'envie de ses compétiteurs et aux observations acerbes de la censure et personne n'osa jamais attaquer cette bonne renommée; j'en suis fier, car c'est le seul patrimoine qu'il m'ait laissé.

Malheureusement il aimait trop le luxe et la dépense, ce qui causa, par un excessif amour du décorum, une sorte d'hallucination dans son esprit; car il vivait en

grand seigneur et brillait dans le monde plus qu'il ne convenait à sa position sociale. Tout cela était chez mon père bien moins l'effet du manque de jugement et de prévoyance que la conséquence de la générosité de son âme et de son amour pour les grandeurs. S'il était né prince, mon père eût été l'homme le plus libéral du monde : il était grand avec ses amis et je pourrais dire prodigue à l'égard des pauvres. Il aimait à participer à toutes les œuvres de charité chrétienne. En cela il s'accordait admirablement avec ma mère, qui était une femme pleine de charité pour la misère et plus encore pour les nécessités des pauvres honteux, qu'elle cherchait à soulager par des aumônes secrètes. L'exemple de mes parents m'instruisit donc principalement à l'exercice de la charité. Ils m'habituèrent dès l'enfance à prendre pitié des malheureux et leur plus grand bonheur était celui de me voir compatir à leurs peines, lorsque dans la rue j'avais occasion d'offrir à quelque pauvre le contenu de ma petite bourse, la vidant dans sa main tremblante et amaigrie. Ces souvenirs me rappellent avec bonheur un trait bien aimable de mes parents, et ce souvenir m'émeut toutes les fois qu'il revient à ma mémoire. Pourquoi le tairais-je?

Au printemps de je ne sais plus quelle année, nous trouvant dans une petite maison de campagne que nous possédions aux environs de Rocca di Papa, nous nous promenions un matin sous les allées ombreuses de ces charmantes collines ; fatigué de courir follement à la poursuite des papillons, je me mis à cueillir des fleurs champêtres que je trouvais en grande quantité et des plus gracieuses espèces sur les talus et aux bords des sentiers.

Pendant que je m'ingéniais tant bien que mal à former une gerbe avec toute la récolte fleurie, je finis par me trouver à l'entrée d'un petit pré entouré d'une haie touffue. Un petit troupeau paissait tranquillement le long de ces broussailles, et son berger, assis à l'ombre d'un châtaignier, pleurait avec désespoir et sanglotait. Je courus près de lui, et voyant que c'était un tout jeune garçon :

— Qu'as-tu, bon petit berger, lui dis-je, à pleurer et à te plaindre ainsi?

Il me regarda :

— Eh! mon beau petit monsieur, me répondit-il en s'essuyant les yeux du bout de ses doigts ; comment ne me plaindrais-je pas? ce matin, la Grilla est morte!

Un soupir l'interrompit.

— Pauvre garçon! je te plains bien! Cette Grilla, est-ce ta tante, ou ta sœur? lui dis-je avec une candeur tout enfantine.

— Non pas, répondit-il en levant les épaules ; c'était ma brebis la plus grasse et ma meilleure laitière, si vous l'aviez vue, elle était si grasse! Le démon l'a étouffée par les mains d'une sorcière. Ah! quel malheur! quelle peine!

Baissant la tête, le pauvre garçon gémissait à faire pitié. Je m'éloignai non sans verser, moi aussi, quelques larmes; et rejoignant mes parents au pas de course, je m'empressai de leur apprendre la mésaventure du petit berger ; je suppliai mon père de me permettre de consoler le malheureux en lui offrant une petite brebis des Alpes, que mon parrain m'avait donnée à l'occasion de ma confirmation et que je soignais tout seul, ce qui

était ma plus chère distraction pendant notre séjour à la campagne.

— Comme il te plaira, me répondit-il ; tu es le maître de disposer de ce qui t'appartient.

Aussitôt fait que dit. J'allai en deux sauts faire signe au petit berger de me suivre et je lui donnai ma chère petite bête ; il ne pouvait croire à son bonheur, mais il accepta le don et partit avec la brebis, tout joyeux et bien consolé.

Sept jours plus tard, au moment où, après avoir dîné, on prenait le café sur la terrasse de notre villa , nous voyons paraître tout à coup , sur la petite esplanade placée devant notre demeure, un fougueux et charmant petit cheval Corse, mené en main par un homme qui venait d'arriver de Rome. Je m'élançai d'un bond à travers l'escalier, pour aller admirer de près la jolie bête, sautant joyeusement autour d'elle et lissant son poil fin avec la paume de la main. Mon père, qui était descendu à son tour avec maman, s'approcha de moi, prit ma tête dans ses bras et l'appuya contre son cœur :

— Victorin, voudrais-tu de ce petit poulain-là?

— Comment donc, père?

— Eh bien! il est à toi.

— A moi, à moi?

— Oui, il est à toi, ajouta ma mère. L'autre jour, tu as donné ta brebis pour l'amour de Dieu ; le Seigneur te rend aujourd'hui au centuple ta charité. Va, monte-le et prends-en possession.

Il en fut ainsi. Serait-il possible d'oublier jamais d'aussi gracieux enseignements?

Il n'est donc pas surprenant qu'un homme de la trempe

de mon père, m'ait élevé avec toutes les recherches de l'éducation de notre époque. S'étant aperçu que depuis mon enfance j'avais montré des dispositions pour les belles-lettres, il m'appliqua promptement à l'étude des langues française et anglaise, qu'il possédait parfaitement et qu'il parlait avec élégance ; à treize ans je parlais déjà ces deux langues très-couramment et avec une excellente prononciation, comme si elles m'étaient naturelles. Cette étude ne devait nullement nuire à celle du grec et du latin, que j'apprenais aux écoles publiques. Il me fallut en même temps suivre les leçons de musique que me donnait ma mère, qui pouvait passer pour être de première force sur le piano qu'elle jouait avec une perfection indiscutable, et j'y fis de tels progrès que, dans les soirées, j'étais couvert d'applaudissements. Pour ne rien perdre de mes études plus sérieuses auxquelles je me croyais mieux disposé encore, je profitai du jour de ma première communion pour supplier mes parents de permettre que désormais je ne fusse plus distrait, par les arts d'agrément, de mes études sévères, et de ne prendre d'autre distraction que celle du manége. Mon père eut peine à m'accorder cette demande et il ne le fit que pour contenter ma mère qui intercédait pour moi avec chaleur.

— Charles, pas trop de choses à la fois! lui disait-elle une après-dînée, dans un cabinet qui touchait à la petite chambre de travail où j'étais en train d'écrire. Ce pauvre Victorin est accablé ; laisse-le à ses livres. Que veux-tu en faire, au bout du compte?

— Ce qu'il doit être, parbleu! il faut qu'il soit accompli en tout point.

— Mais tu lui donnes une éducation de baron et de duc, et non d'un homme de notre condition.

— De duc! et qui te dit qu'il ne le deviendra pas?

Ma mère se tut. En entendant ces paroles de mon père, je me pris à rire tout bas, mais de bon cœur, et je les crus d'un bon augure, car mon père avait l'habitude d'interrompre brusquement les questions importunes par une plaisanterie qui était toujours suivie d'un acte de condescendance. En effet, ma mère l'emporta, et depuis ce moment je fus entièrement libre de m'occuper sérieusement des études scolaires.

Après ma quatorzième année, pour me perfectionner dans la connaissance des langues et m'habituer aux élégances ultramontaines, mon père m'introduisit dans les cercles des étrangers, qui sont très-nombreux à Rome dans certaines saisons, et qu'il fréquentait lui-même. Je ne tardai pas à m'habituer aux usages de ces cercles de la place d'Espagne de la *Via Condotti,* accueilli, partout où j'étais présenté, de la manière la plus aimable et la plus exquise par toute sorte de gentilshommes et de dames d'outre-monts et d'outre-mer.

Ma blonde chevelure, ma taille mince et assez élevée, mes traits fins, mon teint délicat, et, par-dessus tout, la pureté de ma prononciation trompèrent assez souvent plus d'un Russe et d'un Ecossais. Je me souviens particulièrement d'une certaine baronne d'Edimbourg, qui, dans les appartements d'une lady, après m'avoir longuement entretenu sur l'azur du ciel italien, sur le Lac Majeur, sur le Vésuve et sur la coupole de Saint-Pierre, me demanda tout à coup si je me proposais bientôt de reprendre la mer pour rentrer dans notre belle patrie de

l'Angleterre. Je lui répondis que je n'avais encore nullement navigué et que j'étais d'origine et de naissance de la plus belle patrie de l'univers, de Rome; elle parut étrangement surprise et me contempla avec des yeux ébahis d'admiration! Etait-ce simplicité? Etait-ce adulation? Mon père en jouissait comme d'un triomphe et je fis des efforts pour avoir l'air de sourire assez complaisamment. Ces petites victoires de soirées ne m'ont jamais troublé le cerveau et je me suis aperçu, plus tard, que cette retenue m'a été favorable.

Ma mère n'aimait pas trop à me voir fréquenter ces réunions où fourmillaient un si grand nombre d'étrangers, à cause de mon extrême jeunesse, et ce qui la tourmentait plus encore c'était le mélange d'hérétiques et de catholiques parmi tous ces inconnus. J'aurais moi-même désiré attendre un âge plus mûr pour fréquenter ces sortes d'assemblées et réserver tout mon temps pour ma famille et pour mes études. Mais mon père en avait jugé autrement; il soutenait que je n'avais rien à craindre, restant constamment près de lui; ses ordres étaient absolus et il fallait obéir. Je n'ai jamais pu pénétrer avec certitude l'avantage extraordinaire que mon père croyait trouver pour moi dans cette fréquentation où l'on parlait toutes les langues de l'Europe; quelques indices seulement m'ont permis de conjecturer qu'il avait eu le dessein de m'habituer de bonne heure à la carrière diplomatique. Quoi qu'il en fût, je souffrais du mécontentement de ma mère, et je n'eusse rien laissé d'intenté pour lui épargner cette peine. Enfin, une occasion favorable de la consoler se présenta : je la saisis au vol. La voici.

Me trouvant un matin avec elle, contre l'habitude, à

parcourir le mont Pincio, ma mère commença à m'interroger tout doucement à propos de mes entretiens avec les étrangers et comme je l'encourageais à m'adresser des questions, elle finit par me faire celle-ci :

— Mon cher enfant, dis-le moi avec franchise; ta conscience ne te reproche-t-elle pas quelquefois de te trouver mêlé à ces sortes de réunions de mauvais augure? Tu devrais ouvrir tout ton cœur à ta mère. Sois sincère.

— En vérité, maman, ma conscience ne me reproche rien.

— De quoi parles-tu avec les Anglais protestants?

— De cent choses très-indifférentes dont on pourrait causer en pleine place publique.

— Ne met-on jamais sur le tapis quelques propos qui touchent à la religion? réponds-moi avec vérité.

— La vérité est que jusqu'à ce jour je n'ai pas entendu une seule syllabe de travers sur ce sujet; un soir seulement deux dames irlandaises me prièrent de leur donner des détails de la manière dont on fait au Vatican la procession de la Fête-Dieu. Je leur expliquai les choses de mon mieux et voilà tout. Croyez-moi, ma mère, car c'est la pure vérité.

— Je désirais tant que cela fût ainsi! Dieu soit loué. Mais s'il arrivait que l'on entamât en ta présence des discours contre la Foi, ou qu'on lançât des plaisanteries impies contre le Pape et contre la religion, comment te comporterais-tu? Le péril est là, vois-tu, et ce péril existe toujours, crois-le bien.

— Tranquillisez-vous, ma mère, je me conduirai en chrétien dans toutes les circonstances. Si la riposte venait à me manquer, par hasard, je n'aurais qu'à pousser le

coude de mon père qui, vous le savez, a bec et ongles dans ces cas-là.

— Excellente disposition, mais qui ne suffit pas encore à calmer les inquiétudes de ta mère. Victorin, je veux te mettre entièrement sur tes gardes; si tu m'aimes, tu dois tenir compte de mon avertissement.

— Très-volontiers; et quel est cet avertissement?

— Celui de conférer de temps à autre avec Monseigneur Placide qui t'honore de toute sa bienveillance. Tu devrais, une fois par semaine, aller faire une promenade avec lui et à mesure qu'un cas difficile se présente à ton esprit, ou s'il te venait le moindre petit doute, tu devrais le lui soumettre, car tu sais combien il est prudent et instruit, et tu t'en tiendrais à ses avis.

— Ne m'appelez plus Victorin, si je ne suis pas dès demain votre conseil.

A cette réponse emphatique, la bonne mère respira largement, me jeta les bras au cou et levant vers le ciel un regard plein de joie :

— Seigneur, je vous remercie, s'écria-t-elle, de m'avoir donné en dépôt un pareil trésor!

Je fus très-exact, par la suite, à la satisfaire.

Pendant l'été de cette même année, un certain monsieur Williams, très-riche Américain des Etats-Unis, était arrivé à Rome pour s'y divertir et satisfaire ses goûts pour les voyages de plaisir; il était accompagné de ses deux enfants jumeaux, Arthur et Clélia, qu'il faisait voyager à travers l'Europe, depuis plus de six mois, pour les distraire de la douleur d'avoir perdu leur mère, malheureusement enlevée par un tourbillon du fleuve Missisipi. Je rencontrai pour la première fois le jeune homme

dans les appartements du ministre ou consul, ou chargé d'affaires, que sais-je? de son pays; étant aussi jeune que moi et surtout fort aimable et très-spirituel, nous nous liâmes promptement. Nos caractères semblaient se convenir : nos liens furent presque fraternels et au bout d'une heure on eût pu nous prendre pour deux vieux amis. Arthur, très-content de moi et de mon père, voulut à tout prix nous présenter à son père et à sa sœur. La connaissance fut conclue par deux fortes poignées de main.

Je trouvais d'abord assez étrange de voir qu'une charmante et excessivement belle jeune fille, qui se tenait couchée plutôt qu'assise sur un canapé, se permît de donner à un jeune homme sa main dégantée et de serrer la mienne avec une hardiesse semblable à celle d'un caporal de grenadiers ou d'un brigadier de dragons.

Elle dut fort bien s'apercevoir que je lui tendis la mienne avec embarras et que je me gardai bien de serrer sa main et elle dut assurément me prendre pour un imbécile mal élevé. Je n'étais pas encore au courant des usages, de la civilisation soldatesque du Nouveau-Monde, que je ne changerai pas, quoi qu'en puissent penser certains individus, contre la moitié du livre de la civilité puérile et honnête de notre monde ancien. Nous nous rencontrâmes encore dans plusieurs autres circonstances et nous échangeâmes nos civilités réciproques; eux à la mode américaine, moi selon nos habitudes dont je me faisais un point d'honneur de ne pas m'écarter. Ce fut peut-être pour cela que la jeune personne traita de conduite stupide ou de manières dédaigneuses la réserve que je mettais dans mes rapports avec elle, et mes simples salutations à l'italienne. Toutes les fois que

nous nous adressions nos compliments, elle avait l'air de me faire la grimace et de me rendre la pareille, par un sourire passablement ironique, qui sentait bel et bien le mépris. Je ne me souciais guère de cela et je ne m'occupai que d'entretenir nos rapports d'amitié avec son frère, dont les manières ouvertes et gracieuses avaient éveillé toutes mes sympathies.

Un soir du mois d'août, nous nous trouvions réunis en très-bonne compagnie, dans les galeries d'un palais qui ouvraient sur un petit jardin, splendidement illuminé pour un certain jour de fête. Pendant que, devant un petit groupe de personnes, Miss Clélia laissait courir ses doigts agiles sur les touches d'un piano à queue et qu'Arthur prenait le *la* avec sa flûte, je ne sais plus qui vint me prier avec une grande insistance d'aller m'asseoir près de la jeune pianiste, pour y jouer avec elle quelques cavatines du maëstro Verdi à quatre mains. Avec l'agrément, je dirai même avec un ordre exprès de mon père, je me rendis à l'invitation et aussitôt nous fûmes entourés d'une brillante couronne de dames et de cavaliers. Nous jouâmes parfaitement plusieurs passages d'Hernani et de Nabuchodonosor, et l'auditoire nous assourdit d'applaudissements. Tout à coup, au beau milieu d'une incomparable romance d'Haydn, soit que les notes aiguës de l'instrument qui nous accompagnait m'attaquassent les nerfs, soit que la chaleur étouffante ou ma position trop longtemps incommode sur le tabouret sans dossier, m'eussent affaibli ; le fait est que je me sentis pris par des vertiges, je me troublai et je perdis la tête. M'arrêtant tout à coup, je me levai pâle et vacillant, je défis ma cravate et je me laissai tomber sur un petit divan pour y reprendre

baleine. La musique s'arrêta aussitôt et tous les regards se portèrent sur moi. On m'entoura, on me pressa à m'étouffer, m'offrant des sels, des flacons et mille autres choses capables de me rendre fou. Je me remis tant soit peu, je me relevai et sortant avec mon père, je fis quelques tours sous l'air frais du jardin; je pris quelques gouttes d'une liqueur cordiale, et saluant la compagnie, nous nous retirâmes sans laisser trace de ce petit événement.

Dans le courant de ce même mois, il ne fut plus question chez nous de cercles, ni de veillées : mon père était devenu pensif et taciturne; ma mère montrait un visage triste et contrarié. Je ne comprenais rien à ce changement subit; je ne devinais rien et je n'osais pas faire de questions à ce sujet.

Un jour, à mon retour d'une promenade, je fis la rencontre de Williams qui descendait l'escalier de notre demeure d'un air sourcilleux et mécontent. Il me salua :

— Si votre père était un homme aussi raisonnable que je l'avais cru! murmura-t-il avec mauvaise humeur, en passant brusquement devant moi.

Qu'était-il arrivé! je ne pensais pas que mon père pût être coupable de la moindre faute; néanmoins des soupçons et d'étranges idées bouillonnaient dans mon cerveau, je cherchais à lire dans chaque ride du front paternel quelque affligeant mystère, dans chaque froncement douloureux de l'œil de ma mère, mais toujours sans résultat, je notais chacune de leurs paroles, j'observais chacun de leurs mouvements; je ne découvrais rien. Tout cela me rendait d'une humeur exécrable et j'éprouvais un déplaisir bien difficile à dissimuler. L'ardent désir d'arriver à découvrir quelque chose à ce sujet, me poussa

imprudemment à me servir d'un moyen que je condamne vivement et pour lequel je demande pardon à Dieu. Je me cachai derrière la portière d'une chambre noire, attenant à un petit salon où mes parents avaient l'habitude de se retirer pour parler de leurs affaires sans être entendus, dans l'intention de surprendre leurs secrets entretiens. Après avoir échoué plusieurs fois dans mon désir, une après-dînée enfin, au moment où j'entrais dans ma cachette pour la dernière fois, mes parents pénétrèrent dans le petit salon. Mon père, qui était entré le premier, s'était vivement approché d'un secrétaire et s'apprêtait à l'ouvrir, lorsque ma mère survenant, vint lui dire en poussant un soupir :

— Fais cesser mon agonie; qu'as-tu décidé?

— J'ai décidé non ; répondit mon père d'un ton ferme et vif ; je dis non. On peut renoncer pour toujours à cet espoir-là. Je vais le lui écrire.

— Est-ce bien vrai? oh! sois béni! reprit ma mère; donc....

— Donc sois tranquille, mon *non* est immuable, quand même le monde croulerait!

— Oh! Charles, tu me rends la vie! C'est évidemment l'ange gardien de Victorin qui t'a inspiré. Seigneur, je vous remercie!

— La lettre que je vais écrire t'apprendra si je suis homme de parole, répliqua mon père, et il se mit tout de suite à écrire.

Immobile dans ma cachette et retenant mon haleine, je voyais et j'entendais tout, j'éprouvais intérieurement tant de remords de mon action, que mon front était inondé d'une sueur froide et tous mes membres tremblaient.

Ma témérité m'effrayait, car je violais lâchement le sanctuaire des secrets paternels : ma conscience me reprochait cette audace et cette lâcheté, et m'appelait sourdement : indigne et traître. Je frissonnais à la pensée d'être découvert, je brûlais de honte en pensant que je venais peut-être de commettre un grand péché. J'aurais voulu avoir des ailes, ou pouvoir m'engloutir sous le sol, mais comment sortir de là?

A parti pris, pas de conseil. Je bouchai mes oreilles avec mes doigts, je m'éloignai de la fente où je m'étais tenu en observation et je m'imposai la punition méritée de ne plus écouter, de ne plus voir. Cette pénitence volontaire me coûta infiniment; pourtant je l'endurai jusqu'au bout et je ne quittai ma cachette que lorsque mes parents eurent quitté le petit salon, sans avoir satisfait ma curiosité, plein de confusion, mais content d'avoir surmonté mon imprudente présomption. Cet effort de ma part sembla avoir coupé le nœud gordien, car de ce moment mes parents changèrent de visage et reprirent leurs allures ordinaires. Je restais toutefois dans mon labyrinthe d'incertitude et dans mon obscurité première.

Le mois de septembre était arrivé et un nommé monsieur Honorius, grand ami de notre famille, était arrivé chez nous, étant de passage dans la ville; arrivé d'Ancône, où il était parvenu par le bâteau à vapeur de Civita-Vecchia, il s'en retournait à Gênes, sa patrie, par la voie de mer. Au dîner de son départ, on causait à table et on projetait de me faire partir avec lui pour aller visiter la rivière Ligurienne; on décida au dessert que ce voyage s'accomplirait et qu'il me servirait de récompense pour les prix et les médailles d'honneur que

j'avais obtenus dans le cours de mon année d'études. Je fus si joyeux de cette décision inattendue, que je m'élançai hors de la salle à manger et courus m'occuper immédiatement de mon léger bagage. Mais quelle ne fut pas ma surprise en voyant ma valise toute gonflée et bouclée que ma mère avait déjà préparée! Je la défis pour y fourrer à grand'peine quelques volumes de poésies dont je possédais une jolie petite collection ; j'attachai son collier à un petit chien de Courlande que j'avais l'intention de mener avec moi, et poussé par l'heure du départ qui était arrivée, j'allai embrasser mon père, ma mère, Colomba et Stanislas. Toute la famille partageait ma satisfaction et je fus comblé de félicitations et de caresses; je pris congé de tout le monde, le sourire aux lèvres et le cœur rempli de brillantes illusions.

Sourire néfaste! adieu malencontreux! sinistre séparation!

Ce fut le dernier jour de ma douce existence.

III.

DES ROSES AUX ÉPINES.

17 novembre.

J'ai éprouvé l'instant de consolation sur lequel je comptais en relisant à plusieurs reprises les pages que je viens d'écrire pendant ces deux dernières nuits. Ceci m'encourage à continuer. Je sens bien que mon esprit s'assombrit au souvenir passager et si vite envolé du beau temps des roses de ma première jeunesse, songeant que je vais désormais n'avoir plus qu'à tracer des pages semées d'épines, de tourments, de tribulations qui me déchirent encore. Mais qu'y faire, si le cours de ma vie est formé de buissons et de broussailles bien plus que d'herbes riantes et de fleurs?

Notre traversée jusqu'à Gênes fut des plus heureuses et des plus agréables : une mer d'azur, un vent favorable, un ciel de cristal, une compagnie aimable et joyeuse; j'éprouvais une telle extase de bonheur, que les yeux de

monsieur Honorius brillaient de plaisir en me regardant. Mais vers le soir d'une de nos journées de voyage, mon ardeur de contentement s'étant un peu calmée, et me sentant rappelé peu à peu à la tranquillité d'esprit naturelle à mon caractère, mes souvenirs me ramenèrent vers Rome et vers le trésor de charité domestique que j'y avais laissé. Mes parents m'apparurent alors l'un après l'autre; leurs sincères adieux se retracèrent à ma mémoire, avec leurs augures heureux et leurs douces caresses. Je pensai au double embrassement de mon père, au tendre baiser de ma mère et à la larme furtive qui, accompagnant ce baiser, avait mouillé ma joue, à l'adieu de sœur de ma Colomba, au gracieux et enfantin petit rire de Stanislas. Et au milieu de ces souvenirs, de ces pensées, leurs visages, leurs mouvements, l'expression de leurs traits se retracèrent si vivement à mon esprit, et vibrèrent tellement dans mon cœur, que je me pris à désirer de me trouver encore auprès d'eux et à regretter vivement de m'en être séparé; mon front se couvrit d'un nuage de tristesse, qui, s'épaississant à mesure lorsque je me trouvai étendu sur mon petit lit, finit par se rompre et fit pleuvoir des larmes abondantes et douloureuses. Quelque temps après, je m'assoupis et le matin, à mon réveil, mes sens s'étaient calmés et mes pensées étaient devenues calmes et tranquilles comme les eaux sur lesquelles nous naviguions.

Débarqués dans le port de Gênes et après l'avoir parcouru pas à pas durant toute une semaine, je partis avec la petite famille de mon hôte, pour aller passer l'automne dans une délicieuse villa qu'il possédait aux environs de la ville; ce lieu était un véritable petit paradis.

Me trouvant transporté comme par enchantement de la canicule brûlante du Capitole, à l'air si vif, si pur de cette marine et des collines odorantes de cette admirable rivière, j'en éprouvais tant de bien-être, que je n'en pouvais croire à moi-même et que je croyais rêver. Je résolus de jouir en paix des délices de ce séjour si nouveau pour moi et du calme repos qui remplaçait si doucement les bruits et le mouvement de la grande ville.

Dans les premiers moments de notre séjour, monsieur Honorius me procura avec grâce les distractions de la chasse, de la pêche, des cavalcades, des petites courses par terre et par eau, aux pays et dans les bourgades des environs, afin, comme il disait, de tuer traîtreusement le temps. Mais mon goût plus prononcé n'était pas pour ces sortes de distractions : j'eusse préféré à tous ces amusements, bons et utiles peut-être, une solitude tranquille, dans laquelle il me fût possible de m'entretenir avec mes poètes, ou de contempler le magnifique spectacle de la nature, qui se déployait devant moi avec une pompe, une lumière, une variété merveilleuses ; pour jouir de tout cela, j'avais choisi l'endroit le plus favorable qui fût au monde.

Sur la plage et à une portée de fusil de la villa, s'élevait un monticule très-boisé et dont le sommet était couronné d'un cercle épais de cyprès et de cèdres, qui offraient, de la hauteur où ils étaient placés, un magnifique spectacle de grandeur et de majesté. Autour de ce cercle ombreux qui donnait à la petite colline le nom de Rotonde, s'étendait une sorte de haie de myrthe, au dedans de laquelle couvrait un treillage de petites plantes

exotiques et sauvages, dont les rameaux s'entrelaçaient unis et serrés en forme de coupole, sous laquelle s'élevait, entourée d'un espalier de jasmins, une blanche statue de la Vierge Immaculée en pur marbre de Carrare.

C'était dans ce réduit fleuri et charmant, impénétrable aux rayons du soleil, que je me rendais plusieurs fois chaque jour, seul et tranquille, pour m'étendre à l'ombre sur l'herbe, ou pour m'asseoir sur le banc circulaire adossé aux odoriférantes parois du kiosque. Suivi de mon petit chien, je passais des demi-journées à m'amuser avec lui, ou à lire, ou encore à contempler avec admiration l'aspect magnifique du golfe qui s'ouvrait en face de moi, ou celui des charmantes perspectives qui s'étendaient à droite et à gauche.

Pendant ces diurnes loisirs où mon esprit errait d'une pensée à une autre, je me trouvais, la plupart du temps et sans m'en apercevoir, au milieu des membres de ma chère famille, me voyant tantôt à Rome, tantôt à notre villa de Rocca di Papa. Me joignant en esprit à mes parents, je me mêlais à leur conversation, m'asseyant à table avec eux, me promenant en leur compagnie, et il me semblait que je ne me détachais jamais des côtés de ma mère. J'étais tout joyeux de la sentir près de moi et de la voir toujours aussi calme, aussi sereine que d'habitude, à en entendre encore les douces et gracieuses paroles, à recevoir les œillades si tendres et si affectueuses dont elle avait la consuétude à mon égard. Que de belles et bonnes choses ne lui disais-je pas alors à mon tour! comme je prenais soin de la contenter en toutes choses! Quelle ferveur de docilité était la mienne! Que d'attentions! Que de respect! Comme je m'étudiais à prévenir

ses moindres désirs, d'en deviner les souhaits! Je ne pouvais oublier la perturbation qui avait obsédé ma mère pendant les derniers jours qui avaient précédé celui de mon départ, ni sa conversation avec mon père dont je n'avais surpris qu'une faible partie ; ces exclamations entrecoupées de mère aimante, cette lettre mystérieusement définitive de mon père. Je sentais alors renaître en moi, plus ardent que jamais, le désir de pénétrer ce secret; je m'imaginais que, prenant ma mère à part, je lui saisissais la main, la regardant fixement dans les yeux et que j'étais sur le point de la questionner; mais au moment de le faire, la question mourait sur mes lèvres, je baissais les yeux, je rougissais et je me trouvais bien présomptueux de vouloir me mêler des secrets de ma mère. Tous les ennuis que j'avais éprouvés, tous les doutes et toutes les craintes qui m'avaient assiégé se réveillaient alors dans mon âme. Cette âme, vivement frappée et fortement émue, m'inspirait de nouveaux soupçons plus sombres et plus cruels que jamais, cruels au point de me faire prendre mon séjour à Gênes, si délicieux et tant désiré, pour une sorte de douloureux exil, et je me figurais être la victime de je ne sais quoi, ou je ne sais qui, privé peut-être des bonnes grâces et de l'affection de mes parents.

Ces tristes et douloureuses illusions m'occasionnaient souvent des oppressions très-pénibles et très-fatigantes. Malheur à moi, si je ne m'empressais pas de secouer mes pensées et de m'en distraire promptement! Il m'arrivait de m'y plonger si profondément, que j'en étais absorbé tout à fait pendant d'assez longs intervalles, et je ne m'en débarrassais que par de copieuses larmes, des fré-

missements et des transpirations épuisantes. Je me jetais alors avec ferveur aux pieds de la belle statue blanche de la Vierge Immaculée et, les tenant serrés entre mes deux mains suppliantes, je levais mes regards vers son visage auguste, je répandais tout mon cœur qui se calmait sous l'œil maternel de Marie, et se relevait comme une languissante jonquille sous le rayon vivifiant du soleil naissant. O bienheureux petit kiosque! Combien de douceurs n'as-tu point versées dans mon sein, mêlées à la délicieuse odeur de tes arbustes fleuris!

M. Honorius et sa femme, personne bien élevée et très-aimable ainsi que leurs petits enfants, s'étonnaient fort de l'assiduité avec laquelle je fréquentais cette solitude et s'en plaignaient doucement, me reprochant de ne pas être un jeune homme comme tous les autres; me consacrant beaucoup trop à l'étude, me laissant aller sans modération à mes humeurs mélancoliques et bizarres, ils m'adressaient, avec ces reproches, cent autres admonestations amicales. Je tâchais de m'en défendre et de les tourner en plaisanteries; s'apercevant alors que je faisais la sourde oreille, mes amis changèrent de gamme et rendant plaisanterie pour plaisanterie, ils se prirent à me donner les surnoms d'ermite, de solitaire, d'anachorète de la Rotonde.

Pendant qu'un soir, au souper, on me donnait tous ces titres en riant, Joséphine, petite fille qui n'avait pas encore huit ans, se leva de table et s'approcha de sa mère :

— Maman, dois-je le dire? lui demanda-t-elle en jetant sur moi un regard furtif.

— Dis-le; répondit la dame.

L'enfant reprit :

— Papa, savez-vous pourquoi Victorin passe des journées entières dans cet ermitage? c'est pour y pleurer et y soupirer.

— Tais-toi, petite méchante, interrompis-je aussitôt.

— Oui, oui, je vous ai vu, aujourd'hui même, avec ces deux yeux; répondit-elle avec feu.

— Je vois le mensonge qui pousse sur ton front, repris-je.

— Non, monsieur, ce n'est pas un mensonge : demandez plutôt à maman. Cette après-dînée, elle m'a permis de vous épier et je suis montée là-haut; j'y suis montée tout doucement, sur la pointe des pieds, je me suis approchée du kiosque et, me cachant derrière un arbuste, j'ai fourré ma tête entre deux branches, et je vous ai aperçu à la fenêtre regardant la mer, poussant de gros soupirs et vous essuyant les yeux de temps à autre, avec un foulard de soie jaune. Est-ce un mensonge ou une vérité?

Je rougis excessivement à cette sortie de la petite ingénue, je balbutiai quelques phrases incohérentes, et voyant que je cherchais à détourner l'entretien, M. Honorius me sourit d'un air compatissant, pendant qu'un petit nuage passait rapidement sur le front de mon hôte, qui était d'ordinaire calme et souriant.

Au sortir de table, le maître du logis, passant son bras sous le mien, m'engagea à faire avec lui quelques tours de jardin à l'heure fraîche de la journée. J'y consentis volontiers et nous sortîmes. Notre promenade commença en silence et nous nous bornâmes à admirer la douce clarté de la lune qui argentait gracieusement tous les objets, éprouvant les douceurs d'un léger zéphyr, qui

faisait frissonner les cimes des arbres, dont le froissement servait d'écho aux murmures caressants des ondes voisines. A mesure que nous avancions sous l'ombre épaisse d'une large allée d'ormeaux, mon compagnon prit un ton de familiarité confidentielle pour me gronder avec affabilité à raison de mon goût trop prononcé pour la retraite, et me laissa entrevoir le soupçon d'une grave passion qui aurait obsédé mon cœur, le livrant à une mélancolie profonde et nuisible. M'étant obstiné à l'assurer qu'il se trompait complétement :

— Que signifient donc vos larmes d'aujourd'hui? reprit-il; les larmes et les soupirs n'indiquent pas un cœur content.

— Vous êtes bien bon, monsieur Honorius, de faire attention aux petits bavardages d'une enfant.

— Soyez assuré, mon jeune ami, que ma Joséphine est une petite colombe incapable de mentir, même en plaisantant : si vous voulez être sincère, vous m'avouerez qu'elle nous a dit toute la vérité. A quoi sert de nier?

— Je ne le nierai pas : mes yeux se sont mouillés de quelques larmes, occasionnées par un mouvement de tendresse inspiré par la lettre de ma mère que j'ai reçue ce matin. Ce n'est là qu'une émotion passagère.

— Vive Dieu ! vous êtes franc. Continuez à vous confier à moi; c'est votre meilleur parti; il faut décharger votre cœur ! Voyons, dites-moi; votre esprit s'est-il exclusivement occupé de votre mère?

— De quoi donc serait-ce?

Mon hôte s'arrêta court :

— La funeste nouvelle de cette jeune Américaine, murmura-t-il en me serrant le bras, de cette Clélia...

— Quelle nouvelle! De quelle jeune personne me parlez-vous? Je ne vous comprends pas.

— Bah! vous faites l'innocent? c'est inutile, Victorin; je sais tout, et justement parce que je sais tout, vous êtes à Gênes chez moi : à quoi vous servirait de dissimuler avec moi?

— Je ne comprends pas davantage. Sur mon honneur, croyez-moi, je ne dissimule pas, je n'emploie aucune feinte; qu'y a-t-il?

— Encore? madame Cintie, votre mère, ne vous a-t-elle rien écrit à ce sujet?

— En somme, monsieur; dites-moi clair et net s'il vous plaît de vous amuser à mes dépens, ou cessez, de grâce, de me tenir ce langage. Qu'est-ce que tous ces mystères?

Mon accent déterminé, mon air d'étonnement, l'anxiété évidente qui me torturait convainquirent mon hôte; il continua avec hésitation :

— Est-ce que vous n'avez pas connu à Rome une Miss Williams, avec laquelle vous avez joué du piano dans une soirée où vous vous êtes trouvé mal tout à coup?

— Je l'ai vue, bien plus que je ne l'ai connue, je l'ai vue plusieurs fois, ainsi que bien d'autres jeunes personnes; et après?

— Pourquoi vous êtes-vous évanoui pendant que vous faisiez de la musique avec cette demoiselle?

— Pourquoi?... que sais-je! je crois que ce fut la fatigue, l'excès de la chaleur étouffante qui régnait dans ce salon. Que me demandez-vous donc là, cher monsieur Honorius? ne me laissez plus dans les ténèbres, éclairez-moi sur ce point, je vous prie; votre langage ambigu me

trouble grandement. J'ai déjà eu une grande peine avant de partir avec vous, à raison d'une conduite étrange de mes parents à mon égard ; je les voyais affligés et chagrins : la cause de cette affliction m'est restée inconnue. Ce que vous me dites à présent ajoute des doutes à mes doutes et me plonge dans une perplexité indicible. Sortez-moi de ce labyrinthe, je vous en conjure!

— Il est donc vrai que j'ai touché une corde que j'aurais dû laisser muette? J'en suis désolé! Est-ce bien possible que vous ayez été tout à fait en dehors de cela?

— Par grâce, ôtez-moi de ce tourment insupportable! m'écriai-je avec la plus vive impatience.

— Suffit! puisque je me suis trop avancé, si je vous découvre tout le mystère, me promettez-vous de garder fidèlement le secret?

— Parole d'honneur!

— A cette condition, je vais poursuivre : Apprenez que, trois jours après la soirée en question, Monsieur Williams vint faire visite à votre père, et fit de très-chaudes instances pour le décider à vous fiancer avec sa fille Clélia.

— Me fiancer, moi?

— Vous, oui vous, Victorin.

— Il devenait fou!

— C'est comme cela. Il ajoutait qu'il reviendrait à Rome dans deux ans, et qu'à cette époque, on conclurait le mariage. L'épouse porterait dans son portefeuille, le jour même des noces, sa dot de cent mille dollars, et, en sus, l'espérance de cinquante autres mille. On eût accepté toutes les conditions qu'il plairait à vos parents d'imposer, même à celle d'abjurer l'hérésie, car la jeune

fille était protestante méthodiste. Seulement on exigeait que vous iriez plus tard en Amérique. Votre père demanda du temps pour réfléchir : il hésitait, il tergiversait, il était en lutte avec lui-même. Votre mère s'opposait et elle repoussa ce parti avec tant d'énergie, qu'elle l'emporta ! Votre père refusa. Ce fut alors que j'arrivai chez vous. On me mit au courant de l'affaire ; je conseillai l'éloignement comme moyen de précaution et votre départ fut décidé, mais on vous l'annonça sous le prétexte que vous savez.

Presque hors de moi-même, pendant qu'il parlait, je l'écoutais avec des yeux démesurément dilatés. Je prononçais des mots entrecoupés, accélérant ou ralentissant mes pas, je m'arrêtais ; j'avais l'air d'un homme qui fait un rêve pénible. Dès qu'il eut achevé de parler :

— Qu'ai-je entendu? m'écriai-je avec impétuosité? Vous me racontez des choses capables de me rendre fou. Quel bandeau vous venez d'arracher de mes yeux !

— A la bonne heure. Rendez-moi la pareille et faites tomber un autre bandeau qui couvre les miens. Que pense votre cœur de ce refus de la part de votre famille? En est-il mécontent?

— Pas le moins du monde, croyez-le !

— Ce pauvre cœur ne se sent-il pas blessé au sujet de quelque toute petite passion?

— Que Dieu m'en garde ! Quelle pensée avez-vous? Faudrait-il qu'à quinze ans, vous alliez croire que je suis déjà embarqué dans quelqu'intrigue d'amour? Quel cas faites-vous de moi? Est-ce que mon père et ma mère auraient eu, eux aussi, cette pensée?

— Non, Victorin ; tranquillisez-vous : c'est une petite

malice de ma part pour vous éprouver. Votre père et votre mère n'ont rien craint de votre part, et la bonne opinion qu'ils ont toujours eue de votre conduite n'est nullement diminuée; je vous en donne l'assurance.

— Qui, diantre? peut avoir donné à Monsieur Williams l'idée de compter sur un enfant comme moi pour l'établissement de sa fille?

— Cela s'explique facilement; l'affection de cette enfant. Il y avait aussi là-dessous un autre imbroglio assez curieux, qui a donné fort à penser à monsieur votre père, et duquel imbroglio le digne homme n'a pas encore pu trouver le bout. Il s'agissait de certaines recommandations et des louanges les plus grandes sur votre compte, adressées par écrit à Monsieur Williams, par un certain individu qui prenait des airs de protecteur à votre égard, mais derrière le rideau. La feuille de papier que M. Williams mit sous les yeux du papa était signée des deux initiales E. M. que l'américain a obstinément refusé de dévoiler.

— Celle-là est forte! Plus vous m'en dites, plus je tombe des nues. Quelle comédie!

— Appelez-la tragédie, mon cher Victorin : me voici arrivé à la nouvelle que vous vouliez savoir et que je ne vous donne que sur l'assurance que vous m'avez donnée à votre tour, que votre cœur était parfaitement libre. Monsieur Williams, trompé dans son attente, se fâcha, prit la poste et partit pour Naples, où il couva son fiel, puis pour Palerme, où Miss Clélia fut prise d'une terrible névrose; une lettre de votre père m'annonçait hier qu'elle était morte.

— Morte, protestante?

— On n'en sait rien.

— Et son père? et Arthur?

— Ils se sont embarqués pour Boston.

A la stupeur profonde que ces révélations me causèrent, la réflexion étant venue s'ajouter, tout doute, toute ombre de crainte disparurent si complétement de mon esprit, que je me sentais presque porté à rire de cette étrange aventure. Seulement, l'intervention de ce personnage mystérieux, qui semblait se préoccuper si chaudement de mes intérêts, m'embarrassait et me causait toutes sortes de singulières idées. L'image de Clélia, enlevée si jeune encore, et sur une terre étrangère, à la tendresse de son père et de son frère, troublait bien souvent mes rêves : même tout éveillé, je ne pouvais m'empêcher de songer à elle avec tristesse et une sorte de douleur amère.

Il ne faut pas croire que je ressentisse pour cette jeune personne une affection particulière, ou que j'eusse arrêté sur elle des espérances et des projets; rien de tout cela. Je craignais néanmoins d'avoir été la cause, quoique innocente, de la maladie qui l'avait conduite à la tombe, cette seule pensée m'effrayait et glaçait mon sang dans mes veines. Je pris la détermination de mettre tout en œuvre et de remuer ciel et terre pour obtenir de mon père qu'il consentît à ne plus jamais me mettre en contact avec des étrangers.

Pour plaire à la famille de mes hôtes si aimables, après l'entretien que je venais d'avoir avec son chef, je pris le parti de fréquenter moins souvent mon ermitage de la Rotonde, et à l'exception des heures que j'avais pris l'habitude d'employer à mes études, sous ces ombrages silencieux, j'employais le reste des journées à causer et à

me divertir au milieu d'eux. Ils en étaient tous très-satisfaits.

Pendant une limpide matinée d'octobre, dans laquelle je m'étais rendu à mon poste, de fort bonne heure, il m'arriva de m'enfoncer entièrement dans la lecture des *Triomphes* de Pétrarque, qui étaient imprimés dans un petit volume de Rimes choisies. Je me souviens que, je ne sais trop comment, étant parvenu aux chapitres où le poète chante la mort, je me sentis assailli par une tristesse, une inquiétude, une amertume d'esprit, qui m'ôtèrent tout calme, tout repos. A ces vers surtout :

> La mort est, pour les bons, la fin de l'esclavage ;
> Mais pour les cœurs de fange elle est un châtiment,
> Contre lequel ils n'ont ni force, ni courage.

Je jetai loin de moi le petit livre, et, le dos appuyé aux branchages, je cherchai à me distraire, tournant un mélancolique regard sur le tableau si beau et si animé de cette admirable nature qui se développait autour de moi. Pendant que j'opposais à ma tristesse toutes ces joies du soleil, du golfe, des oiseaux, des plantes qui contrastaient si fort avec les funèbres idées qui élevaient dans mon esprit une sorte de deuil, je fus soudainement réveillé par un bruit de feuilles criant sous des pas pressés et en même temps par le son de la petite voix de Joséphine, qui, en ce moment, était tremblante et agitée ; l'enfant sauta lestement dans la verte enceinte comme eût pu le faire une fauvette :

— Vite, monsieur Victorin, descendez vite : mon père vous attend ; il vient de recevoir des lettres pour vous.

Je me levai promptement, je pris l'enfant par la main et, en un instant, nous dégringolâmes du monticule.

— Donc, Victorin, me dit monsieur Honorius, venant à ma rencontre une lettre à la main; madame Cintie m'écrit qu'il faut vous envoyer immédiatement à Rome : elle vous attend d'heure en heure.

— Pourquoi cette hâte? qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

— Que voulez-vous? elle m'écrit que l'avocat est indisposé et qu'il désire vous voir.

— Est-il bien mal? m'écrié-je comme si la foudre venait de me frapper.

— Mais non! ce n'est pas grand'chose, et on vous désire dans l'espoir que votre vue le remettra tout à fait; ce sont là les propres expressions de votre mère. Justement le vapeur *Marie-Antoinette* part ce soir de Gênes; vous monterez à son bord et, jeudi prochain, vous serez dans les bras de notre avocat.

Cela fut exécuté. Je pris amicalement congé de cette aimable famille, et le soir même, c'était un lundi, je naviguai vers ma chère Rome.

Combien ce voyage fut différent de celui si agréable qui m'avait conduit à Gênes! il fut accompagné d'une pluie continuelle et d'un vent endiablé : forcé de rester sur le pont, j'éprouvai de fortes nausées et un grand serrement de cœur, une inquiétude pénible et un malaise inexplicable et douloureux qui m'obligèrent de rester cloué sur mon cadre, jusqu'à l'entrée du port de Civita-Vecchia. Quittant le bateau pour monter en diligence, la voie ferrée n'était pas encore livrée à la circulation, j'arrivai à Rome vers l'Angelus. Je montai avec précipitation

dans une petite voiture de place, donnant mon adresse au cocher et l'ordre d'aller bon train. Il me tardait de trouver qu'un épouvantable présage, qui me poursuivait, était faux, et j'avais le frisson.

Arrivé à la place *Colonna*, mon véhicule fut arrêté par un convoi funèbre : je me sentis sur le point de perdre connaissance. Je me jette en bas de la voiture et m'adressant au premier venu d'entre ceux qui suivaient le convoi, je lui dis avec anxiété :

— Quel est le mort?

— Hum! qui le sait? me répond-on en levant les épaules.

Je m'approche d'un autre individu à la mine plus courtoise que le premier.

— De grâce, Monsieur, à qui est ce convoi?

— Je ne saurais trop vous dire le nom du défunt, j'ai entendu parler d'un avocat.

— Mon Dieu! murmuré-je à grand'peine.

Mes jambes fléchissaient, la respiration me manquait, le cercueil était devant moi; je demandai alors à une troisième personne :

— Savez-vous le nom du mort?

— C'est l'avocat Mélissa.

Je poussai un cri terrible, et hors de moi, je me précipitai au milieu de la foule et la fendant à coups de coudes, j'atteignis la bière et saisissant l'un des bouts du drap funéraire, je m'écriai :

— O mon père!

Un ami de la maison, qui se trouvait par hasard non loin de là, me reconnut. Il s'élance sur moi, me saisit à bras le corps, m'enlève et me pousse vivement dans la

voiture, où il se place près de moi; sur un signe de lui, le cocher reprend sa course. Inutile remède. Au détour d'une ruelle, je m'élance à l'improviste et courant à perdre haleine, de l'une à l'autre rue, j'atteins l'église: me cachant derrière un pilier, tout tremblant, plus mort que vif, je laisse sortir la foule; je m'approche de l'un des sacristains, occupés à placer les cierges dans les hauts chandeliers qui entourent le catafalque:

— Brave homme, lui dis-je, d'un air suppliant et impérieux à la fois, je veux voir mon père.

Cet homme me regarde avec un sourire ironique, et me tourne le dos, homme grossier! je me jette sur le cercueil, je soulève un coin du drap mortuaire:

— Mon père! dis-je d'une voix tonnante: je veux voir mon père!

Un prêtre survient, me prend par le bras et me dit doucement de vouloir bien le suivre. Il eut alors une lutte douloureuse entre nous! je dis tout ce qui me vint à l'esprit. Je suppliai, j'implorai, je conjurai pour obtenir de ce religieux, qu'il voulût bien consentir à faire découvrir le cercueil et me laisser voir ce cher cadavre!

— Serviteur du Seigneur, je suis son fils aîné: j'étais absent de Rome, lorsqu'il rendit le dernier soupir: il demandait à me voir, il m'avait appelé; on m'a trompé! je ne suis pas arrivé à temps; je n'ai pu recevoir sa dernière bénédiction, ni voir une dernière fois son cher visage. Serviteur du bon Dieu! si vous avez le cœur d'un homme, ne m'empêchez pas de lui donner le dernier baiser.

Tout fut inutile: le corps était renfermé dans un cercueil en plomb. Ma demande était inexécutable. Je me

jetai à deux genoux, et appuyant mon visage sur le couvercle, je le mouillai de larmes, poussant des gémissements si prolongés, si profonds que les pierres elles-mêmes en auraient eu pitié. Le religieux cherchait à me calmer, mais j'étais sourd à toute consolation : il voulut me faire lever, je résistai ; il me glissa à l'oreille de bonnes et douces paroles, je le traitai avec inconvenance, l'appelant cruel, barbare, inhumain.

Au paroxysme de ce douloureux combat, Stanislas, entrant par la grand'porte de l'église, accourt vers moi, suivi par un domestique; il se jette à mon cou, et m'ordonne, au nom de notre mère, de le suivre immédiatement à la maison. Je l'entendis, mais sans lui répondre : je le regardais d'un air stupide en sanglottant. Alors le domestique me saisit dans ses bras, me force à me lever et m'entraîne hors de l'église. Je cherchais en vain de m'arracher à cette étreinte. Je me retournai pour jeter encore un coup d'œil sur le catafalque, mais je ne voyais plus ; je voulus crier, je n'avais plus de voix ; une sorte de brouillard descendit sur mon âme, et je ne sentis plus rien de ce qui se passait autour de moi.

IV.

LE VOYAGEUR.

21 novembre.

En reprenant mes sens, je poussai un long soupir, j'ouvris les paupières et je vis, à la faible lumière d'une bougie, que je me trouvais dans un petit salon, couché sur une ottomane et entouré de plusieurs personnes, que je voyais à peine et que je ne croyais pas reconnaître. Je me plaçai sur mon séant, j'entendis pousser un cri et je sentis en même temps les bras de ma mère autour de mon cou et mes genoux pressés par les mains de Colomba et de Stanislas. Reconnaissance cruelle! J'étais sur le point de défaillir encore sous ces embrassements tendres, mais désolés. Mon cœur peut bien se souvenir des affreuses angoisses de ce terrible moment, mais ma plume est inhabile à les retracer. Je regardais stupidement l'une et les autres. Ma mère était pâle, ses yeux étaient ternes et abattus, et la douleur était tristement peinte

sur son visage : ma sœur sanglottant, secouée par des mouvements convulsifs, était méconnaissable ; mon petit frère était palpitant, et sa belle chevelure était dérangée et en désordre.

— Seigneur mon Dieu ! me disais-je tout bas avec agitation ; quels tristes visages ! quelle désolation ! Est-ce bien là ma pauvre famille ? est-ce ici ma maison ? est-ce possible ? Et mon père ? m'écriai-je en me jetant violemment dans les bras de ma mère ; et mon père ?

L'infortunée poussa un long gémissement, me souleva et me serrant fortement contre sa poitrine :

— Hélas ! Victorin, murmura-t-elle d'une voix étouffée ; mon enfant, calme-toi : ne va pas mourir de chagrin, tu me tuerais !

— Mourir ! oh ! pourquoi ne le puis-je ?

— Ma seule joie en ce monde, ne dis pas cela, si tu ne veux pas m'arracher le cœur, répondit-elle en versant un déluge de larmes qui inondèrent mon visage.

— Non, mère chérie, non ; je ne mourrai pas, je vivrai, nous vivrons pour vous. Mais vous serez veuve et nous serons orphelins : comment pourrons-nous être encore les enfants de votre joie ?

Un sanglot l'empêcha de répondre ; j'entendis pourtant, car j'étais collé contre elle, je l'entendis murmurer clairement :

— Vous serez les enfants de mes larmes !

Je ne fis pas alors beaucoup d'attention à cette prédiction désolante. Jamais prédiction plus spontanée, plus fatidique ne s'échappa du cœur d'une mère. Elle et nous-mêmes ne l'avons que trop reconnu.

Ici ma main tremble, mes yeux se gonflent de larmes

et mon papier en est mouillé à ne pouvoir m'en servir. Arrêtons-là ces douloureux souvenirs.

Les souffrances du voyage, le deuil inattendu qui m'avait frappé à mon arrivée, atteignirent si cruellement mes forces et enflammèrent tellement mon sang, que je tombai gravement malade, et qui ne tint qu'à un cheveu que je n'allasse rejoindre, dans la tombe, l'être aimé que j'ai tant pleuré et que je pleure encore. La vie de ma mère fut sauvée, je le crois fermement, par un miracle du Ciel, qui l'avait destinée à agoniser toujours avec moi et comme moi. Ce n'est que là haut que l'histoire de nos tourments peut être complétement enregistrée.

L'effet immédiat de l'événement irréparable qui nous enleva notre père, fut le rapide et très-ruineux passage de la position aisée, que nous avions occupée jusque-là, à l'état pénible d'un véritable appauvrissement. Ceci arrive tous les jours à Rome, par la perte de leur chef, à cent familles de notaires, d'avocats, d'hommes de loi ou de tout autre père qui vit de son travail ou de son talent et ce fut ce qui arriva à notre famille qui ne possédait aucune fortune patrimoniale. Mon père, qui dépensait beaucoup au delà de ses moyens, ne sut pas calculer en vue de l'avenir. La splendeur qu'il affichait, le quartier qu'il habitait, sa mise noble et riche, son ameublement luxueux, ses brillantes soirées d'hiver auxquelles était admise la meilleure compagnie, les villas qu'il avait louées, celle fort belle dont il avait fait l'acquisition, les dîners, les fêtes, les largesses, les actes de bienfaisance lui avaient donné la réputation d'un homme très-riche et qui pouvait lutter de dépenses avec les plus opulents seigneurs de la ville. Renommée trompeuse ! il avait

malheureusement plus de crédit que de capitaux et chez nous plus d'apparences que de réalité : dettes nombreuses, lourds engagements, conventions embrouillées, un grand désordre dans l'administration de ses intérêts, désordre arrivé au point de ne pouvoir trouver moyen d'en sortir. Mort avant d'avoir pu sauvegarder nos intérêts, il nous laissa, en fin de compte, dans un triste et misérable état.

Je viens de toucher à une ancienne plaie de tout Romain sorti d'une honorable bourgeoisie et habitué aux rentes d'un emploi, d'une profession, d'un poste salarié. Tant qu'un homme vit et se porte bien, sa famille marche vent en poupe, et sur l'existence journalière il ne pleut ni ne grêle : du luxe, des amusements, on nage en pleine eau et à la grâce de Dieu. Mais devient-il malade ou meurt-il? immédiatement la maison de l'abondance coupe court à ses prodigalités, et souvent elle en arrive à mendier sa vie. On ne songe pas à l'avenir, on dépense à tort et à travers, on ne ramasse rien, on ne place pas l'argent qui semble brûler les goussets qui le contiennent : on n'écoute jamais les conseils d'économie et de prudence qui viennent quelquefois, donnés par les vrais amis. Ce qu'il y a de vrai, de malheureusement vrai dans tout ceci, c'est que les raisins verts mangés par le père agacent furieusement les dents de ses enfants. J'en suis un exemple entre mille.

Les réclamations, les discussions, les poursuites ne tardèrent pas à entamer notre ruine ; créanciers d'un côté, usuriers de l'autre, on commença à vendre ruineusement; pour ajouter à la mésaventure, l'apoplexie nous enleva le meilleur de nos tuteurs, et celui qui restait nous assassina proprement. Ma pauvre mère fut donc

obligée de voir le patrimoine de ses chers enfants disparaître sous ses propres yeux, avec tout ce que l'on possédait, et le peu de comptant qui restait en caisse à la mort de son mari; elle fut réduite à louer un petit entre-sol, à renoncer aux parures des femmes de son rang, à mettre en gage ses bijoux, à lésiner pour notre nourriture, enfin à boire toutes les amertumes de la misère, dont la moindre était la pénurie : quiconque n'est pas passé par là ne pourra jamais se figurer la tribulation de cette irrémédiable décadence d'une position honorable, pour tomber dans l'abjection où il faut combattre contre la misère. Plus j'en éprouve les conséquences, plus mon cœur en est ulcéré, à ce point que, si la foi ne venait pas me consoler, je succomberais assurément sous l'excès de mon chagrin.

Il me faut supporter en paix une honte pour laquelle, je le sens, mon cœur n'était pas né. Les miens, et moi-même, avons épuisé nos efforts pour cacher cette honte.

Nous n'avons avoué à personne notre déchéance; et pourtant, tous ceux qui nous connaissent nous plaignent et savent que nous sommes ruinés. Je ne vais plus en soirée ou dans les cercles pendant la semaine, ni chez nos compatriotes, ni chez les étrangers; mais, à force de privations, je me trouve encore convenablement habillé, et, pour cacher au public notre pénurie, je la cache avec un soin infini ; le monde l'ignore, semble l'ignorer, néanmoins j'entends souvent le monde dire, lorsque je suis passé : « Le pauvre jeune homme... le pauvre Victorin ! » Dieu seul et ma mère savent combien cette humiliante pitié blesse mon âme. Elle me brûle, me ronge, me

martyrise. Il n'est pas possible que je puisse la supporter longtemps sans en mourir.

Les événements qui m'avaient éloigné de Rome, avaient été chassés de mon souvenir pendant quelque temps par l'horrible tourbillon de malheurs et de chagrins qui m'avait assailli à mon retour. Lorsque je voulus y penser, je l'ai trouvé bien peu de chose et je n'en fis plus aucun cas ; mais j'en excepte le personnage mystérieux aux initiales E. M. qui a toujours éveillé en moi une curiosité que je ne satisferai peut-être jamais.

Au reste, ma manière de vivre n'était pas grandement changée. Solitude et travail : l'école, l'église et la maison ; toute ma vie se renfermait dans ce cercle. Pendant que j'étudiais la rhétorique et la philosophie, Stanislas apprenait la grammaire : nous allions ensemble, en bons frères, aux mêmes écoles, et nous rentrions toujours ensemble. Je lui servais de répétiteur, je surveillais ses dictées, et je lui enseignais les premiers rudiments de la langue française ; en échange de mes soins, Stanislas, dont l'écriture est très-belle et très-nette, m'aidait à transcrire certains cahiers et à mettre au net, avec une grande exactitude, des calculs d'algèbre et des figures de géométrie.

Vers le commencement de Janvier dernier, ma mère se vit forcée d'enlever mon frère à ses études, pour le mettre en apprentissage chez un habile mosaïste. Combien ce pauvre cher enfant n'en fut-il pas désolé ! Que de larmes, que de cris en se voyant arraché tout à coup à ses livres bien-aimés, aux écoles qu'il fréquentait avec tant de bonheur ! Mais comment faire autrement, lorsque moi-même, sur qui toute l'espérance de la famille se

concentrait, moi qui n'avais d'autre manie, d'autre capacité que celle d'étudier, j'étais au moment de quitter aussi mes études, pour chercher un métier qui pût nous donner du pain? Dieu y pourvut, et nous nous arrangeâmes de manière à ce qu'il me fût possible de commencer ma deuxième année de philosophie et de donner, le soir, quelques leçons à mon frère, pour que sa petite intelligence si vive et si lucide ne s'obscurcît pas aux durs contacts des petits carrés de pierre dure, des ciments et des outils de travail. Ma mère et ma sœur Colomba usaient leurs yeux et leurs doigts à toutes sortes de coutures et y passaient bien des nuits, pour doubler le gain par leurs labeurs. Le travail leur était procuré par une bonne et prudente petite vieille, qui avait été autrefois la couturière de la maison; c'était la seule âme au monde à laquelle nous eussions osé faire connaître l'état de la détresse extrême où nous étions tombés.

Si nous avions eu le courage de révéler cette position à quelques autres personnes, nous eussions peut-être trouvé des ressources plus efficaces contre les privations, et même d'abondantes aumônes. Mais ces adoucissements qu'un orgueil moqueur nous eût probablement offerts, eussent été trop chèrement payés, et, ce qui eût été bien pis encore, nous eussions reçu d'humiliants refus de la part d'êtres dédaigneux et cruels! Rien ne coûte plus cher que les secours humiliants qu'il faut mendier. Nous sommes au nombre de ces pauvres honteux qui renoncent à l'or, acquis par l'humiliation et par l'importunité. Le besoin, la nudité, l'inanition, nous paraissent bien préférables à la rougeur qui monte au visage lorsqu'on est obligé de se courber et de tendre

la main. Combien cette rougeur est cuisante ! Il n'y a pas de trésor qui puisse compenser cette révolte de notre sang. Pour le comprendre, il faut l'avoir éprouvé.

De la foule nombreuse qui nous avait souri lorsque nous étions à l'apogée de la fortune, il nous restait un seul individu, auquel nous eussions pu dévoiler en toute liberté le secret de notre indigence. C'était ce monseigneur Placide, auquel ma mère m'avait jadis confié, pour qu'il mît mon innocence à l'abri des dangers du monde, par ses conseils et par ses instructions, surtout dans les cas où j'aurais dû avoir des rapports avec des étrangers. Ce digne prélat était depuis longtemps un ami fidèle, un vieil habitué de notre famille, qu'il honorait d'une bienveillance toute particulière; il avait pour moi une grande affection, et il n'eût rien négligé pour m'être utile. Il est certain que si nous avions osé le mettre au courant de notre véritable position, il nous eût aidés de toutes ses forces et nous avions eu plus d'une bonne occasion de rompre la glace. Mais par une retenue qu'inspirait la répugnance la plus délicate, et qui est notre croix la plus lourde à porter, nous ne pouvions nous décider à parler et nous remettions d'un jour à l'autre cette douloureuse confidence, en attendant une circonstance qui pût nous en diminuer la honte.

Pâques de 1859 s'approchait rapidement, et avec cette époque arrivait aussi le commandement d'avoir à payer le loyer de notre logis, pour lequel nous redevions deux années; il fallait ou payer, ou voir nos meubles saisis et nous-mêmes expulsés de notre demeure. La circonstance était suprême, et ne pouvant en aucune façon satisfaire notre rigide créancier, pour ne pas être

mis sur le pavé, nous n'avions d'autre ressource certaine que celle d'avoir recours à la charité de notre bon prélat.

Le dimanche des Rameaux, dans l'après-midi, ma mère, ma sœur et moi, nous nous prîmes à délibérer sur la manière d'entamer cette douloureuse affaire : fallait-il lui dire nettement où nous en étions, ou pallier la demande sous prétexte d'une gêne momentanée qui nous obligeait à lui demander un prêt gracieux ? Il fut décidé que nous ne demanderions qu'un emprunt. Nous discutâmes la question de savoir s'il fallait écrire ou aller faire la demande personnellement. Nous nous arrêtâmes à la visite. Mais qui de nous trois ferait cette visite ? On commença par garder un morne silence : nous nous regardâmes en pâlissant. La seule pensée que cette corvée pouvait me revenir me fit frissonner.

— C'est à moi de le faire et je le ferai, dit en rougissant notre mère ; c'est à moi d'accepter le côté le plus pénible du sacrifice. Mes enfants, je veux vous en épargner la honte.

En disant ces mots, les yeux de la pauvre chère femme devenaient rouges et son front se chargeait de rides ; sa voix devenait rauque ; son trouble paraissait extrême.

— Non, maman, dit alors Colomba avec véhémence ; vous n'irez pas : Victorin et moi, nous irons chez Monseigneur ; mon frère commencera à parler et je dirai le reste.

— Cela ne convient pas à maman, ni à toi, dis-je alors en étouffant un sanglot et faisant un violent effort pour me contenir, je suis l'aîné, c'est mon devoir et je pars sur-le-champ.

Je me levai, je saisis mon chapeau et je m'apprêtai à sortir.

— Reste, Victorin, écoute! s'écrièrent toutes les deux en m'arrêtant sur le seuil et me retenant l'une par le bras, l'autre par l'épaule; tu ne le pourras pas....

— L'affection filiale et fraternelle peut tout!

M'arrachant à leur étreinte, je me jetai à travers les marches de l'escalier comme un insensé. Je les entendis se plaindre lamentablement et je disparus.

Sorti de la maison, une sorte de brouillard épais, ou plutôt un vertige, me troubla tellement la vue, que j'y voyais à peine pour marcher et que je doublai le coin de notre rue sans en avoir conscience. Je me sens tout à coup saisi par un pan de mon surtout et j'entends quelqu'un qui me dit d'un ton amical :

— C'est toi, j'allais précisément te chercher.

Je lève les yeux, je m'arrête :

— Virginius, quel hasard? dis-je avec embarras.

C'était un jeune homme qui avait fait un stage dans l'étude de mon père.

— Qu'as-tu? tu as l'air bien effaré! me dit-il sur-le-champ.

— Moi! repris-je en m'efforçant de paraître gai : mon Virginius est toujours de plaisante humeur, n'est-ce pas? voyons, dis-moi vite, as-tu besoin de moi en quoi que ce soit? Je suis un peu pressé.

— Quelle presse! moi aussi, je suis pressé de te voir m'écouter avec un peu de bonne volonté.

— Parle.

— Mon ami, entre nous soit dit, la maison Mélissa ne nage plus en pleine eau; nous nous comprenons: eh

bien ! un petit voyage à travers l'Europe qui te remettrait à flot, et qui garnirait ton gousset de bon nombre de louis d'or, gâterait-il en rien tes affaires ?

— Tiens ! ne l'avais-je pas dit? encore une de tes plaisanteries. Laisse-moi m'en aller, car je n'ai pas le temps d'écouter des sornettes. Une autre fois, adieu.

— Ecoute, par Jupiter ! c'est toi qui dis des sornettes ; je te répète sérieusement que je ne plaisante pas. Viens avec moi, et écoute-moi bien.

Tout en marchant de compagnie, Virginius m'apprit qu'un seigneur immensément riche, qui allait entreprendre un délicieux voyage de plusieurs mois, en Italie, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne et autre part encore, cherchait un jeune homme bien élevé, instruit et parlant plusieurs langues, qui pût lui *servir* de compagnon de voyage, et, en quelque sorte, de secrétaire. Il désirait surtout que ce fût un jeune romain bien né et ayant les manières du beau monde, et qu'en somme j'étais précisément l'homme qui pouvait le mieux lui convenir. Mon ami ajouta que ce Monsieur, ayant entendu parler de moi, désirait me voir. Pas la moindre dépense pour moi et beaucoup d'amusements, deux cents francs par mois d'appointements, des égards, des honneurs, de bonnes connaissances et des présents pardessus le marché. Virginius m'en dit tant, qu'il me fascina.

Cette offre inattendue me prenait au dépourvu. Mon âme éblouie me fit penser que le Ciel m'envoyait un événement heureux pour nous tirer tous d'embarras. J'hésitai cependant : j'étais fortement tiraillé entre oui et non ; poussé par Virginius, je consentais ; le moment

d'après, je ne voulais plus. Bref, entre vouloir et ne plus vouloir, mon agitation arriva au point de me troubler l'esprit, et, en désespoir de cause, je pris le parti de risquer le coup.

Nous nous mînes immédiatement en route pour nous rendre à l'hôtel de ce voyageur. Prenant le chemin de *Ripetta*, nous nous arrêtâmes devant ùn édifice d'apparence noble et grandiose. Virginius regarda autour de lui.

— C'est ici; me dit-il.

Au moment d'entrer, je me répentais de ma détermination.

— Où me conduit-il? que vais-je faire? et mon Seigneur? et ma mère? pensai-je avec amertume contre moi-même.

Après avoir traversé une cour, nons montâmes à un premier étage.

— Nous y sommes, dit l'autre, et, s'arrêtant devant une grande et haute porte en bois de noyer verni, ornée de dorures et de fleurons en métal, il saisit le cordon de la sonnette.

— Non, écoute, arrête; lui dis-je en lui retenant la main.

— Qu'y a-t-il?

— Je ne voudrais pas... il vaudrait mieux attendre à demain.

— Allons donc, l'indécis! marmotta-t-il en sonnant.

Je perdis toute assurance, je frissonnai et je me tus.

— Qui est là? cria une grosse voix du dedans.

— Bons amis, répond mon compagnon en frappant deux fois du pied sur le seuil.

On nous ouvrit : un domestique en livrée se montra devant nous.

— Est-il chez lui? demande hardiment Virginius.

Le domestique dit oui d'un signe de tête, et, sans prononcer un mot, il nous indique une double porte. Je traversai avec une certaine inquiétude une enfilade de pièces richement meublées, et je pénétrai avec mon compagnon dans un très-grand salon, dont le parquet était couvert d'un somptueux tapis, et qui était meublé d'une manière splendide et orné de riches porcelaines et de tentures soyeuses; l'ameublement était garni de belles étoffes de soie amaranthe, brodée de belles fleurs de diverses teintes.

Deux personnages à figures laides et sinistres se promenaient dans ce salon, causant entre eux et semblaient attendre d'être reçus par quelqu'un. Nous voyant entrer, ils firent entendre une sorte de toussottement, tout en faisant à Virginius un léger signe amical; ils me lancèrent un regard de travers et se retirèrent dans un coin de la chambre pour y causer tout bas. Un valet de chambre, entré derrière nous, traversa le salon pour aller nous annoncer à son maître; revenant vers nous, il nous introduisit immédiatement.

Présenté par Virginius, je me vis dans un charmant cabinet parfumé, splendide, tendu de soie verte brochée, et devant un petit homme chauve, enveloppé dans une robe de chambre, portant une barbiche claire-semée, ayant une physionomie agréable et des yeux très-vifs. Cet individu, après nous avoir adressé un petit sourire assez sardonique :

— C'est Victorin Mélissa, n'est-ce pas? demanda-t-il

en quittant un grand fauteuil de damas de soie bleu-de-ciel, où il était plutôt couché qu'assis, tenant dans une main une pipe turque en forme de serpent, et dans l'autre main le *Journal des Débats*.

— C'est lui, répondit Virginius en s'inclinant ; je vais attendre dans l'antichambre où je serai à vos ordres. Il se retira.

Me voilà seul en présence d'un inconnu, confus et courroucé contre moi-même pour m'être imprudemment aventuré. Je tâchai de faire bonne contenance et de me donner un petit air délibéré. L'inconnu me fit asseoir près de lui :

— Victorin Mélissa ! Victorin Mélissa ! répéta-t-il dodelinant de la tête et fixant sur moi son regard pénétrant, si pénétrant que, ne pouvant en soutenir la perçante lumière, je baissai les paupières, élevant mes regards sur une peau de tigre qui se trouvait sous mes pieds. Bien ! bien ! continua-t-il en parlant avec un accent à peu près toscan ; Virginius vous a parlé de mes désirs, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, il m'en a dit un mot, repris-je timidement et à voix basse.

— Prenez courage, mon beau garçon ; vous avez l'air tout effrayé, de quoi avez-vous peur ici ? est-ce de moi ?

— Non, monsieur ; pouvez-vous le croire ?

— Quel âge avez-vous ?

— De dix-sept à dit-huit ans.

— Parfaitement, dit-il en souriant et en m'examinant avec complaisance. Vous devez être bien délicat ; je vous trouve un peu maigre et l'air souffreteux ; vous souffrez peut-être ?

— Mais... non... grâce au Ciel... murmurai-je, montrant un embarras manifeste, tout en essuyant quelques gouttes de sueur froide, me mouchant et cherchant à éclaircir mon gosier.

— Rassurez-vous donc : qu'auriez-vous à craindre?

— Je n'ai rien à craindre, monsieur ; la nouveauté de la position me...

— Si ce n'est que cela, notre rencontre ne va-t-elle pas bientôt cesser d'être une nouveauté?

— Reste à savoir.

— Savoir quoi? votre ami ne vous a-t-il pas mis au courant de toutes mes intentions? Ne vous conviendraient-elles pas?

— Je ne dis pas cela, Monsieur.

— Que peut-il donc y avoir? je ne vois pas....

— Je suis encore mineur, et je ne suis pas mon maître ; je suis étudiant, fils aîné de famille et j'ai une mère.

— Une mère? bah! qu'importe! je vous réponds de son consentement, moi!

— Comment cela se pourrait-il? connaîtriez-vous ma mère?

— Parbleu! si je la connais! Victorin, ta mère est l'Italie?

— Cela est possible, monsieur ; mais, avant tout, ma mère s'appelle la veuve Mélissa.

— Quelle veuve? quelle Mélissa? ta mère est l'Italie, je te le répète : malheur à toi, si tu méconnais cette mère-là!

— Ceci importe fort peu, répondis-je avec chaleur ; certes, je ne renierai pas ma patrie ; je ne suis pas si lâche : je l'aime et je l'honore aussi bien que n'importe

qui. Toutefois, pardonnez-moi, monsieur, si mon respect filial...

— J'ai compris, m'interrompit-il sèchement.

Allant vers un secrétaire, il l'ouvrit, il prit un porte-monnaie en cuir de Cordoue, à fermoir d'acier et le plaçant sur mes genoux :

— Il y a là vingt Napoléons d'or, ajouta-t-il en fronçant les sourcils ; réfléchis sérieusement ; je te donne cinq jours pour me répondre et pour prendre une décision. Si la tendresse efféminée pour la nourrice qui t'a donné son lait, l'emporte sur le saint amour maternel, à ton aise ; mais malheur à toi ! tu t'en mordras les doigts.

Cette action et ces paroles si étranges, me frappèrent d'étonnement et éveillèrent mon dédain. Me levant par un mouvement mêlé d'énergie et de trouble :

— Je vous remercie, monsieur ; veuillez m'excuser, mais je n'accepte d'argent de qui que ce soit.

En disant cela, je plaçai le porte-monnaie sur une petit table.

— Garde cela, me dit-il impérieusement, en me foudroyant d'un regard qu'il me glaça.

Nous nous arrêtâmes, moi tremblant et confus, tenant l'or dans ma main, lui, me regardant avec fixité.

— Victorin Mélissa ! reprit-il en adoucissant son regard et en ramenant sur ses lèvres un petit sourire plein de charme, tu crois me traiter en inconnu ; ah ! ah ! mon pauvre petit oiseau, je te connais, et si tu savais combien je te connais !

Il s'approcha d'une table couverte de papiers roulés et de feuilles écrites, il se prit à y fouiller à deux mains : prenant un feuillet, dans ce fatras, il me le tendit en disant :

— Lis cela.

Je lus. C'était, sous forme de lettres, une très-minutieuse description de ma personne, de mes qualités morales, de toute ma courte vie, avec des éloges, des réticences, des appréciations, et tout cela avec une si grande exactitude, que je fus sur le point de perdre les sens, me voyant si parfaitement retracé sur ce papier. Je courus des yeux au bas de la page, et j'y lus les terribles initiales E. M. J'en fus abassoudi d'une manière que je ne saurai jamais retracer.

L'inconnu, souriant de ma stupeur :

— Que t'en semble? me demanda-t-il.

— Par grâce, Monsieur, qui a écrit cela?

— Ne t'en embarrasse pas, me répondit-il en agitant une sonnette d'argent.

Il me jette les bras autour du cou et il m'embrasse. Le valet de chambre entrait en ce moment!

— Adieu, et au revoir dans cinq jours, me dit-il tout haut en me congédiant.

Je sortis du salon presqu'en tâtonnant. Virginius prit mon bras et les deux individus qui étaient dans la première pièce au moment de notre arrivée, partirent d'un énorme éclat de rire très-inconvenant; nous marchâmes en grande hâte jusqu'à la double porte de sortie. Virginius me dit d'un air aimable qu'il était obligé de rester et de me laisser partir seul, ajoutant que nous nous reverrions le lendemain; nous nous séparâmes et c'est à peine si je voyais les marches de l'escalier, tant était grande mon émotion.

Je gagnai tant bien que mal la porte cochère et la rue; arrivé là, je respirai largement et j'enfilai presque au pas

de course, la première ruelle qui m'éloignait de ce lieu, qui me semblait ensorcelé; je marchai si vite que j'atteignis promptement la grande rue du *Corso*, que je suivis dans toute sa longueur. Mes membres continuaient à trembler, mon cœur battait fortement dans ma poitrine et j'avais un grand mal de tête; enfin, mon trouble était si grand et mes idées si confuses, que je touchais presqu'au délire. J'avais absolument besoin d'un moment de répit; je n'avais pas l'habitude d'entrer dans un café. Voyant apparaître non loin de moi l'église de Saint-Charles, j'y entrai précipitamment. Le temple était silencieux et désert. Je voulus me mettre à genoux, mais ne pouvant m'y tenir, j'allai m'asseoir sur un banc, et soupirant à plusieurs reprises, je me recommandai à Dieu pour qu'il daignât me rendre à moi-même. Sentant renaître un peu de calme dans mon âme, je commençai à passer en revue ce qui venait de m'arriver, doutant presque que tout cela ne fût qu'un rêve. M'étant toutefois assuré que je ne rêvais pas et que je n'avais nullement rêvé, je portai au hasard la main à ma poche et y sentant le porte-monnaie qu'il m'avait semblé avoir posé sur une table :

— Tout cela est donc vrai? me dis-je avec hésitation : quel est donc cet homme? Comment a-t-il pu me tenir un si étrange langage? Pourquoi m'a-t-il forcé de garder cet argent? et dans quel but? Le mystérieux inconnu qui signe E. M.; est-ce le même qui s'occupa de moi, il y a trois ans, en écrivant à l'Américain? on doit le croire. Ah! si c'était une trahison! Mais Virginius n'en est pas capable. Apprendrai-je tout à ma mère? Hélas! quelle affliction tout cela pourrait lui causer! On peut encore

porter remède à cela : je n'ai rien promis. Mais que faire de ces vingt pièces d'or; que faire? Et quand vais-je aller chez monseigneur Placide? Si je dis à la maison qu'il n'était pas chez lui, je mentirai! Oh! non! mentir à ma mère, ce serait pour la première fois! non, jamais!

Pour me tranquilliser, je cherchai à évoquer l'événement au tribunal de la conscience, et il me sembla que je n'étais coupable d'aucune faute. Néanmoins je me blâmais d'avoir eu trop promptement confiance au dire de Virginius et de m'être laissé entraîner à agir sans avoir pris conseil, et je trouvai que j'étais imprudent, sot, peu courageux en me laissant aller à une timidité intempestive, refusant de me montrer aussi pauvre que je l'étais, devant notre bon prélat; mais si cela était une faiblesse, ce n'était pas, après tout, un péché. Pour m'en convaincre, dirai-je toutes les excuses que m'offrait l'amour-propre? Pendant que mon esprit flottait à travers toutes ces pensées, le jour commençait à baisser, et l'heure me pressait : il fallait prendre un parti, je fis un appel à toutes les forces de mon âme, je quittai le banc de l'église, décidé à me rendre de suite chez Monseigneur. Mais quelle répugnance! Quel frisson parcourut alors toutes mes veines! Je me jette à deux genoux, je récite un *Souvenez-vous*, et, poussé par la répugnance d'une part et d'une autre par la faveur du devoir, je jure à la sainte Vierge que j'irai, que je courrai chez lui, mais seulement par respect et par amour pour elle. Cette prière fut un baume pour mon âme, et ce baume, se répandant dans tous mes membres, y rappela toute leur vigueur. Je marchai, cherchant à me distraire autant qu'il me fut possible de le faire : je frappai pourtant à cette porte avec

frayeur. La domestique qui vint m'ouvrir apprit que Monseigneur dînait en ville ce jour-là. Je le dirai malgré moi, le contentement me fit battre le cœur. Je pensai que tout était sauvé, puisque je n'aurai pas besoin de mentir : je rentrai chez moi d'un bon pas.

— Est-ce Victorin ? Que tu as tardé à rentrer ! s'écrièrent tous à la fois mes bien-aimés ; et m'entourant anxieusement : comme tu es essoufflé ! eh bien ! ajourent-ils, l'as-tu vu ? Que t'a-t-il répondu ?

— J'y suis allé... il dînait dehors... mais n'importe, j'y retournerai demain.

Ma mère jeta sur moi un regard exprimant la pitié et la terreur : je me hâtai de prendre un air dégagé et de parler d'autre chose. Ma mère restait muette.

Assez tard dans la soirée, après m'être mis au lit, ma mère paraît à mon chevet, et m'ordonne de n'avoir pas à retourner le lendemain chez le prélat ; elle s'y rendrait elle-même ; je ne devais plus me charger de cela.

— Vous ! je ne le permettrai jamais, lui dis-je résolûment ; pourquoi n'y retournerais-je pas ?

— Parce que je le veux ainsi : aujourd'hui, tu as assez souffert ; tu es rentré pâle comme la cire et peut-être... je crains... je ne voudrais pas m'en convaincre.

— Quoi, maman ?

— Mon Victorin ! y es-tu vraiment allé ?

— Oui, j'y suis allé. Oh ! quant à cela, dois-je en faire le serment ?

— Non, mon enfant ! reprit ma mère avec horreur ; et, après m'avoir regardé d'un air compatissant, elle reprit : je te crois, mon pauvre orphelin ! tu comptes donc y retourner demain ?

— Certainement ! sans aucun doute : c'est une affaire entendue ; demain, dans la matinée, et vous ne pourrez pas m'en empêcher.

En prononçant ces mots, je pris ses deux mains dans les miennes et j'ajoutai d'un air suppliant :

— Vous me l'accordez, n'est-ce pas ?

Elle poussa un gros soupir :

— Si tu le veux ainsi, dit-elle, va, et que Dieu t'accompagne !

— Merci, ma mère, oh ! merci ! lui répondis-je posant mes lèvres sur ses mains.

Ma mère alors, retirant une de ses mains, la posa maternellement sur ma tête, et, de son autre main, elle me frappa gracieusement sur la joue, pendant que deux petites larmes coulaient doucement sur son visage :

— Dors bien, mon pauvre ange ; dors en paix.

Elle se retira.

Tu ne savais pas, ma bonne mère, par quelles cuisantes pensées mon sommeil devrait être troublé pendant toute cette nuit, pensées qui devaient m'enlever toute paix.

V.

UN BON MOYEN.

25 novembre.

C'est une triste affaire que celle d'aller chercher dans ses souvenirs et de mettre par écrit les événements douloureux qui ont désolé une époque de notre existence déjà passée, lorsque le présent est encore également amer. Toutefois cette tristesse, je viens de l'éprouver, n'est pas de celles qui déchirent absolument le cœur et même elle ne déplaît pas ; quelquefois aussi cette tristesse plaît et arrive à récréer l'âme, d'un je ne sais quel sentiment de plaisir qui ressemble beaucoup à une jouissance que l'on éprouve, mais qu'on ne saurait exprimer. J'ai éprouvé ce sentiment-là lorsque j'ai commencé à ébaucher ce résumé de mes souvenirs, et maintenant je l'éprouve mieux encore au fur et à mesure que ces notes prennent de l'étendue.

Retracer ici les étranges et bizarres idées qui se cho-

quaient dans ma tête, pendant la nuit dont je viens de parler, de faire en même temps le procès de ces idées, qui se livraient une bataille acharnée, ce serait impossible. C'était un fouillis de pensées , un désordre de conjectures, un acharnement de soupçons, un combat de sentiments, une véritable tempête en un mot. La figure du personnage inconnu, près duquel Virginius m'avait introduit, ses paroles tronquées, ses brusques mouvements, ses insinuations, ses menaces, ce foudroyant regard, cette séduction de l'or, ce mystère du feuillet aux fatales initiales, cette ambassade et ce traître baiser; tout cela revenait à chaque instant dans mon imagination : mais avec des couleurs chargées, des teintes noires qui me faisaient frissonner et me le faisaient prendre pour un guet-apens ténébreux , une embûche dans laquelle je me repentirais fort de m'être imprudemment laissé prendre, j'en frémissais et je m'agitais furieusement dans mon lit, comme si une fièvre ardente me dévorait. Au milieu de tous mes soupçons, j'en concevais un qui me faisait croire que dans tout cet imbroglio il pourrait bien y avoir quelque trame ourdie par les membres d'une secte, et que les belles caresses de ce monsieur pourraient bien être un hardi trébuchet dressé pour m'y faire tomber. J'avais entendu parler et j'avais encore plus lu au sujet de ces tanières de conspirations et je les haïssais de toute ma haine, me sentant oppressé à la seule pensée d'avoir pu y butter, ne fût-ce que légèrement et du bout du pied ; les cheveux m'en dressaient sur la tête, par l'épouvante.

Deux livres avaient, plus que tous les autres, eu le pouvoir de rendre exécrables à mes yeux toutes les

sociétés secrètes, n'importe le nom qu'elles prissent et m'avaient appris à les éviter avec horreur : ces livres sont le *Juif de Vérôme* et le *Lionello* du P. Antoine Bresciani. Je n'exagère pas en disant que j'ai lu ces deux livres au moins trois fois. Et à ce propos, dans le combat que j'ai soutenu contre moi-même pendant cette nuit-là, je me souvins de certaines particularités, dont la valeur exige que je les consigne ici. Ce sera une digression, mais elle ne sera pas hors de propos.

D'abord je dois dire qu'alors je ne connaissais pas encore l'auteur des deux ouvrages cités : J'avais un grand désir de le connaître et de lui parler. J'étais certain qu'il n'avait dit que la vérité, et que les relations qu'il en donnait n'étaient nullement des œuvres de son imagination. Toutefois, j'eusse été charmé de l'entendre en personne me confirmer ce qu'il avait écrit. Monseigneur Placide était assez familier avec le révérend Père. Connaissant mon désir, il promit de le satisfaire à la première occasion. En effet, il y a trois ans et demi environ, un soir, pendant que nous nous promenions sur la pente du mont de Marius, nous rencontrâmes le Père qui descendait la pente tout doucement en compagnie de l'un de ses confrères. Il s'arrêta immédiatement et salua Monseigneur Placide avec une jovialité toute gracieuse, et celui-ci ne tarda pas à me présenter, lui disant que j'étais un de ses lecteurs les plus assidus, mais en même temps un des plus incrédules au sujet des histoires sectaires qu'il nous avait racontées dans son *Lionello*. L'aimable religieux sourit gracieusement et entrant aussitôt en matière, il commença à se justifier avec tant de bonne foi et de perfection, que je me sentis

tout prêt à lui demander pardon et à lui dire que Monseigneur avait voulu plaisanter. Pour ne pas quitter trop vite son aimable compagnie, je lui demandai s'il nous permettait de redescendre avec lui jusqu'à la porte *Angélique*.

— Certes, je le permets et j'en suis enchanté! reprit-il.

Alors Monseigneur, voulant me laisser toute liberté de parler, prit le bras du compagnon du célèbre écrivain et me laissa en présence de l'auteur de ces ouvrages que j'avais lus et relus, et qui avaient si longtemps excité ma curiosité : je pris sur moi de l'interroger avec confiance, lui demandant comment il avait pu connaître tant de mystères appartenant aux sociétés secrètes de notre époque. Il me répondit tout simplement que la divine Providence lui avait envoyé de rares occasions de découvrir ces mystères et des rencontres extraordinaires, peut-être parce qu'elle voulait qu'il écrivît pour mettre en garde l'imprudente jeunesse. Il me fit part de quelques anecdotes et, parmi d'autres, il me raconta celle que je vais rapporter, et qui est restée gravée dans ma mémoire, au point qu'il me semble que je l'entends sortir de ses lèvres.

— Dans l'un des derniers hivers que j'ai passés à Turin, j'eus un certain soir, à une heure assez avancée, la visite d'un jeune homme qui m'était inconnu, mais dont la mine, les manières et le costume étaient également très-distingués. Il paraissait n'avoir guère que vingt-cinq ou vingt-six ans. Ce jeune homme me dit franchement qu'il avait appris à me connaître au moyen de la simple lecture de mon *Thyonide*. Il me pria de

vouloir bien écouter paternellement quelques-unes de ses idées, qu'il désirait me communiquer sous le sceau du plus grand secret, et je l'encourageai à s'épancher avec moi autant qu'il jugerait convenable.

» Il témoigna le désir que je fisse interdire ma porte. Je me levai et allai fermer l'entrée de ma chambre à double tour. Il se décida alors à me confier toute sa pensée. Juste Ciel ! que n'entendis-je pas sortir de tristes choses de la bouche de ce plus qu'infortuné jeune homme ! Il était rivé à la secte Carbonique de France et à la *Jeune-Italie*, et il occupait les grades les plus élevés dans ces deux ordres, et étant riche et très-inconnu, il voyageait continuellement pour les *Frères* et *Amis*. Il passa plus de trois heures près de moi en pleurant et soupirant, poussant au millieu de ses sanglots d'effroyables imprécations contre le jour maudit où il se laissa prendre dans ses terribles filets. Mais il ne fut pas possible de le décider à briser ses liens. « Mon père, je ne crois plus à rien : Je n'ai plus de foi, plus de Dieu, plus d'amour, plus de paix. Je suis un démon. Je n'ai plus d'espoir que dans la tombe. » J'obtins de ce malheureux qu'il ne partirait pas le lendemain pour la Suisse, comme il l'avait décidé, sans venir me revoir. Il me le jura et prit congé ! C'était à minuit. Le lendemain de fort bonne heure, il arriva exactement. Il s'entretint avec moi pendant une bonne demi-heure, et il la passa entièrement à pleurer. Mais au moment où la diligence était sur le point de partir, ne pouvant plus tarder à y prendre place, il se jeta dans mes bras, m'inondant de ses larmes, serra à plusieurs reprises mes mains, qu'il ne pouvait se lasser d'embrasser et se sépara de moi en disant : « Mon père,

je vous remercie. Je me souviendrai de vous éternellement : souvenez-vous de moi. Qui sait? » En prononçant ce dernier mot, il disparut à mes yeux.

» Plusieurs années plus tard, me trouvant à Rome, il m'arriva un jour une lettre venant de France. Elle m'était adressée par un prêtre dont le nom et la signature m'étaient entièrement inconnus. Mais cette lettre me fut douce, bien douce! elle m'annonçait que ce jeune homme, au moment de mourir, avait renié Satan, était revenu à son Dieu et avait chargé le digne prêtre qui m'écrivait de s'informer du lieu de mon séjour et de me faire savoir qu'avant de mourir, il s'était réconcilié avec Jésus-Christ et avec l'Eglise, devant sa conversion aux entretiens qu'il avait eus avec moi, pendant une certaine nuit, à Turin.

» Le bon religieux ajoutait que ce cher jeune homme avait rendu le dernier soupir avec des sentiments dignes d'un ange du Seigneur. Que vous en semble, mon cher Victorin? »

— Mon père, répondis-je avec attendrissement, il me semble que vous devez être bien heureux.

Je fus obligé de m'arrêter là, car nous étions arrivés à la porte Angélique, et Monseigneur nous rejoignit pour prendre congé du Révérend Père et lui souhaiter la bonne nuit.

Le souvenir de cette aventure ne fit qu'accroître l'anxiété et la terreur que mes doutes cruels me causaient.

— Est-ce, n'est-ce pas? me répétais-je mentalement; pensé-je juste? Me trompé-je? Comment le savoir? Comment m'y prendre? il faut demander conseil à un ami

fidèle au courant des perfidies humaines. Qui sera cet ami-là? Sera-ce le Père franciscain auquel j'ai l'habitude de me confesser? Il est en Ombrie où il prêche le Carême. Qui donc? Monseigneur Placide?... Hélas! ne fais-je pas un prodige de courage, un effort miraculeux sur moi-même, si je parviens à lui faire connaître les besoins de notre misérable position? Lui en dire plus encore... oh non! le cœur me manque, rien que d'y penser! Et si j'allais exposer mon cas à l'auteur du *Juif de Vérône* et de *Lionello?* Je ne le connais pas assez! Je ne lui ai parlé qu'une fois. Et si ce que je suppose n'était pas?... et si c'était vrai? Quelles angoisses! Quelle mort cruelle!

Je me dressai rapidement, saisissant ma tété à deux mains. Je trouvais toujours de nouveaux motifs d'augmenter ma terreur : je frissonnais des pieds à la tête. Je me recouchais et je me démenais douloureusement. Je n'avais ni trève ni repos. Si une pensée consolante venait parfois diminuer mes anxiétés, tout aussitôt l'inconnu aux initiales, si parfaitement informé sur mon compte, se présentait comme un spectre devant moi, et j'étais sûr que ce devait être toujours le même individu qui avait jadis parlé de moi avec l'Américain, puisqu'il reparaissait sur la scène, sous le même masque.

— Que peut me vouloir cet homme? me demandais-je alors, m'alambiquant l'esprit; m'espionne-t-il dans une intention perverse, ou par affection pour moi? Je n'en sais rien. Qui a pu le mettre si exactement au courant? Enigme. Qui donc peut-il être? Comment le diviner? Si je pouvais être sûr que cet E. et cet M. sont les initiales de ses nom et prénom véritables, encore; mais

qui me dit que ce ne soient point là des symboles usuels parmi les sectaires? et quand même ces lettres indiqueraient un nom véritable et un vrai prénom, comment savoir quels sont l'un et l'autre?

Ainsi, de problème en problème, d'induction en induction, je passai une grande partie de cette nuit-là à divaguer, cherchant *les moyens* les plus praticables pour sortir de ce labyrinthe, si labyrinthe il y avait, et de couper court à tout retard, à toute hésitation. Le jour était venu et je n'avais pas fermé l'œil, étant encore à trouver l'expédient auquel je devais m'arrêter. Je me levai et je sortis de la maison au petit jour, pour que ma mère ne s'aperçût pas de mon air abattu qui lui eût infailliblement appris ma douloureuse insomnie. J'errai longtemps dans les rues comme un véritable insensé, jusqu'à sept heures du matin, et je finis par me rapprocher de la demeure de mon prélat. Je ne voulais pas encore monter chez lui; car l'heure était trop matinale, et je tâchais d'arranger dans ma tête le discours que je devais lui tenir et le moyen de colorer convenablement ma pénible demande d'un emprunt, si je parvenais toutefois à avoir le courage de la lui adresser. Au détour d'une ruelle qui faisait face à la porte cochère de sa demeure, je me trouvai face à face avec le prélat lui-même, qui rentrait.

— Bonjour à vous, mon chez Victorin, me dit-il en m'apercevant. Où allez-vous donc de si bonne heure?

— Monseigneur, lui répondis-je, m'inclinant pour lui baiser la main, cherchant à dissimuler ma première impression; je passais par ici.

— Veniez-vous chez moi?

— Ce ne serait pas une heure convenable pour aller voir un personnage comme vous, Monseigneur.

— Pourquoi pas! Je me lève toujours avant le soleil. Vous voyez, mon brave Victorin; mais comment allez-vous?

— Cela va tant bien que mal... dans cette saison.

— Je comprends bien que vous devez vous en ressentir, vous avez l'air plus abattu que d'ordinaire; et la maman?

— Elle va bien, merci.

— J'en suis bien aise. Je comptais justement aller la voir aujourd'hui; il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, pauvre madame Cynthie! A propos : est-ce vous qui êtes venu me demander hier soir?

— Oui, Monseigneur.

— Je le disais bien; à mon retour (j'avais été dîner chez un ami); ma gouvernante me dit qu'un beau jeune homme blond et mince, élégamment vêtu, mais un peu pâle, qu'elle avait pris entre chien et loup pour un petit Anglais, s'était présenté pour me voir. Parbleu! ce doit être Victorin, me suis-je dit et je ne me suis pas trompé; ma foi, je suis enchanté d'avoir deviné juste! bien, très-bien! vous allez déjeuner avec moi ce matin... non pas avec moi, car j'ai déjà pris une petite tasse de chocolat.

Nous entrâmes dans le vestibule et nous gravîmes l'escalier; le prélat, appuyant sa main droite sur mon épaule et tenant la rampe de l'autre main, me dit :

— Ces marches me mettent hors d'haleine... nous parlerons là-haut... oh! le vieil asthmatique... ce n'est pas étonnant! avec soixante-huit années sur le dos!

Posant lentement un pied après l'autre, nous finîmes par atteindre sa porte et nous pénétrâmes dans son petit appartement. Pendant qu'il déposait son manteau dans une autre pièce et changeait d'habit, il me fit asseoir dans une petite salle à manger où le déjeuner me fut aussitôt servi. Je n'avais certes pas envie de manger. Je mâchais mou et j'avalais à contre-cœur. Nicolin, le valet de chambre de Monseigneur, petit homme tout frétillant, tournait autour de moi et me reprochait de faire la petite bouche et ne pas avoir un appétit de jeune homme. Tout en ayant l'air de l'écouter, je roulais, dans ma tête, un projet qui était subitement surgi dans mon cerveau et qui occupait entièrement mon esprit. Ce projet consistait à attendre, pour parler de l'emprunt, la visite que Monseigneur m'avait annoncée vouloir faire ce jour-là même à ma mère, et chercher si les vingt louis.... oh ! honte cruelle !

Je ne trouvais aucun moyen ni de rompre la glace avec Monseigneur, ni de parler de cet or maudit.

Lorsque le bavard valet de chambre fut parti et que Monseigneur vint me rejoindre, quoiqu'il eût commencé avec moi, la plus familière, la plus amicale causerie du monde, sur toute sorte de sujets, je n'eus jamais le courage de le mettre sur la voie que je pouvais à bon droit appeler *douloureuse*. Don Placide eut beau me mettre à plusieurs reprises sur la question délicate de nos intérêts domestiques, des calamités qui nous avaient frappés, de la cherté des denrées et des prix de loyer, m'offrant, pour ainsi dire, la partie belle et la balle au bond ; je ne me sentis pas capable de gagner l'une, ni de pousser l'autre ; j'étais retenu par le faible fil d'espérance, qui me permet-

tait de différer jusqu'à la deuxième partie de la journée l'exécution de mon supplice, et peut-être même de pouvoir parvenir à m'y soustraire entièrement. Je frappe ma poitrine et je fais mon *mea culpa :* je n'eus pas la force de me vaincre ; je cédai lâchement, et de l'emprunt il ne fut nullement question ; je pris congé de Monseigneur, emportant le maigre espoir de trouver, dans l'après-dîner, une nouvelle et plus favorable occasion de mettre enfin cette triste affaire sur le tapis. Elle ne se présenta pas. Sotte timidité, déplorable pauvreté d'esprit : oui, je le reconnais parfaitement pour moi-même, comme je l'aurais reconnu à l'égard de tout autre ; je dois dire pourtant qu'il est plus facile de condamner autrui que de bien agir soi-même !

A peine descendu sous le vestibule, je me repentis de ma faiblesse et j'en eus du remords : comment m'excuser près de ma mère sans mentir? Le repentir était bien tardif et je n'avais plus le temps de libérer. Je pris en grande hâte le chemin de la fontaine de Trévi, et, frappant à coups redoublés à la porte de Virginius, je me pris avec lui, comme on dit, à bras le corps. Je jouais une partie qui, si elle tournait à bien, m'eût rendu bien heureux !

— Mon ami, lui dis-je d'un air résolu, laissant de côté tout compliment : tu vas me dire sur-le-champ quel est le personnage chez qui nous avons été hier : voici son argent, je ne veux plus en entendre parler.

— Qu'est-ce qui te prend? si tu veux savoir ce qu'il est, retourne chez lui et tu le sauras.

— Non ; tu vas me le dire ici et sur-le-champ, je le répète : quant à moi, je n'y remets plus les pieds.

— Mais qu'as-tu donc dans la tête, ce matin?

— J'ai que je n'aime nullement tous ces secrets et que je veux savoir sur quelles eaux je dois faire voile.

— Laisse venir le temps et tu le sauras.

— C'est bien : prends ce porte-monnaie, rapporte-le à ton maître, et dis-lui que ne me sentant pas disposé à le servir, je n'accepte point ses offres.

En disant ces mots, je jetai l'argent sur une chaise.

— Moi, me charger de cela? tu te trompes, l'ami : si tu veux faire de la mauvaise besogne, agis à ton aise; cela te regarde; mais...

— Je ne me suis engagé avec personne, j'ai voulu être libre et je suis libre.

— Je ne m'embarrasse pas de cette affaire seulement, je crois devoir t'avertir de bien prendre garde à ce que tu vas entreprendre, car avec ce monsieur-là on ne plaisante point.

— Je ne plaisante ni avec lui, ni avec toi. Nous nous sommes entendus.

Je me disposais à m'en aller. Virginius, jetant après moi le porte-monnaie :

— Holà! me criait-t-il, tête brûlée : cet argent est à toi, et j'ai des ordres très-précis de ne pas le reprendre.

— Je te jure à mon tour que je ne le reprendrai plus, murmurai-je tout en ramassant le porte-monnaie.

— Et qui te charge de le reporter à son maître qui n'en veut à aucun prix? il est à toi, je te le répète.

— Et que faut-il que j'en fasse?

— Nigaud, peu fortuné! Vas-tu te trouver embarrassé pour te servir de ces soixante-dix écus passés, n'est-ce pas? bénis donc le sort, malheureux!

— Je ne suis pas tout à fait de ton acabit, soit dit sans t'offenser ; il y aurait là mille écus, n'étant pas à moi qu'ils ne resteraient pas attachés à mes doigts.

— Encore ! je parle donc à un sourd ? si cet or te brûle les mains, va le jeter dans le Tibre et que le diable t'y étouffe. Bah ! se faire tirer l'oreille pour empocher une misérable bagatelle de vingt petits napoléons !

Pendant cette aigre discussion, j'hésitais entre le scrupule et la confiance et je ne savais à quel parti m'arrêter. Après avoir, pendant quelques moments, tourné autour de la question :

— En somme, m'écrié-je, tendant le porte-monnaie à Virginius sur la paume de ma main : cet argent, est-ce un don des arrhes ?

— C'est un don, répondit l'autre.

— Peux-tu me l'assurer ?

— Je te l'affirme.

— Et ce don m'est-il acquis, quand même je me refuserais à accompagner ce Monsieur dans son voyage ?

— Oui, il t'est acquis.

— Tu me l'affirmes ?

— Je te le jure.

— Je le garde donc, pour m'en servir selon ma volonté.

— Sans aucun doute.

— Tu remercieras ce seigneur de ma part, et tu lui diras que je suis fâché de ne pouvoir le satisfaire ?

— Comme tu voudras.

— De cette manière, nous sommes donc d'accord ?

— Parfaitement.

— Tu feras ma commission ?

— Comme un perroquet.

Tout étant ainsi convenu, je quittai Virginius et fus à mes affaires. La nécessité est toujours une mauvaise conseillère. Pour bien agir en cette occasion, la prudence me faisait une loi de garder religieusement cette somme, ou de ne l'employer qu'après avoir suivi les conseils d'une personne sage et prévoyante, au bout d'un long espace de temps. Mais à qui pouvais-je avoir recours? Après tout, me trouvant sous les coups d'éperon de ce féroce tyran qu'on appelle le besoin, encouragé par l'aiguillon très-puissant de l'amour filial, et beaucoup aussi par celui de l'amour-propre, je n'eus pas le temps de réfléchir mûrement, ni de choisir les règles les plus exactes de la circonspection. Ma tendresse pour ma mère, l'amour pour mes frère et sœur, mon zèle pour ma famille, le sentiment de l'honneur ne me laissèrent pas examiner la profondeur de mon action. Je me recueillis : ma conscience était tranquille. Je me décidai donc à exécuter le plan que j'avais adopté.

Entrant dans le premier café que je rencontrai, je demandai un cabinet reculé où je m'assis tout seul. Je me fis servir une orangeade par le garçon, et de quoi écrire, avec un peu de ficelle. Tout cela me fut apporté. Je bus l'orangeade et, sûr de n'être vu de personne, je sortis le porte-monnaie de ma poche, je comptai les pièces d'or; il y en avait bien vingt. J'écrivis en belle ronde : *Dieu n'abandonne pas les siens; servez-vous de cela et gardez le silence.*

J'enveloppai dans la feuille de papier le porte-monnaie qui, ayant la forme d'un petit livre, pouvait facilement prendre la forme d'une lettre fort épaisse, que

j'attachai en croix avec la ficelle ; j'allumai une bougie et je cachetai le tout aux quatre coins ; j'écrivis sur le paquet, imitant les caractères d'imprimerie : *A Madame Veuve Mélissa, une main amie :* je mis le pli dans ma poche, je payai la légère consommation et je pris en toute hâte le chemin de chez moi.

En m'approchant de la maison, je regardai attentivement les fenêtres de notre logement, les persiennes étaient ouvertes, les châssis fermés et personne ne paraissait contre les vitres ; je me lançai d'un trait dans le vestibule, au fond duquel se trouve l'escalier, et, en montant les marches, je me recommandais à tous les saints du Paradis, les suppliant de m'aider à mener à bonne fin le projet que j'avais conçu.

J'atteignis doucement le seuil de notre appartement et je prêtai l'oreille : silence profond. Je tirai le pli de ma poche et je l'accrochai à un petit clou qui ressortait un peu à l'un des coins de la serrure ; je fis le signe de la croix, je sonnai fortement et je regagnai la rue au pas de course, m'éclipsant par la première ruelle avec la promptitude de l'éclair.

Après m'être éloigné autant qu'il le fallait pour n'éveiller aucun soupçon, je ralentis le pas et repris haleine, me croyant soulagé d'un poids aussi lourd qu'une masse de plomb. En même temps je sentis les battements de mon cœur se calmer, une douce chaleur me ranima et la joie succédant aux sentiments douloureux qui m'avaient agité, je me sentis satisfait de ce que je venais de faire et j'en rendis grâces au Seigneur. Je me reprochais néanmoins tant soit peu de n'avoir pas songé à me faire donner par Virginius un petit mot écrit, ce qui

eût été pour moi une plus grande précaution; mais l'allégresse qui succédait à toutes les angoisses par lesquelles je venais de passer, ne me permettait pas de mal augurer de cet oubli de ma part.

Enfin, après avoir fait plusieurs tours par la ville, comme un simple flaneur, je rentrai à la maison, et m'armant d'assurance, je saisis le cordon de la sonnette.

Ce fut Colomba qui vint m'ouvrir et je lus aussitôt sur son visage, un air d'anxiété et de mystère.

— L'affaire a réussi; pensai-je en moi-même; et j'ajoutai tout haut, sans donner le temps à ma sœur, de proférer un seul mot : J'y suis allé!

Et je dis cela d'un air dégagé.

— Chez Monseigneur?

— Oui, et il viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui as-tu demandé?...

— Où est maman?

— Attends; écoute, me dit-elle en me touchant le coude en baissant la voix; tu ne sais pas qu'on nous a fait une aumône?

— Qui cela?

— Ma foi, un ange du Paradis, je crois.

En ce moment, ma mère paraît, et venant à ma rencontre :

— Victorin! où as-tu donc passé toute la matinée?

— J'ai été chez Monseigneur Placide, et aussi faire un tour de promenade.

— Hélas! lui as-tu parlé?

— Voici, maman. Je l'ai rencontré qui revenait de dire sa messe, et m'ayant dit tout de suite qu'il avait

l'intention de vous rendre visite ce soir, j'ai cru bien faire de ne pas entrer en matière de but en blanc.

— C'est Dieu qui t'a inspiré, mon enfant, te tenant compte de ta bonne volonté : viens ici.

Me menant avec Colomba dans sa chambre, elle déploya le pli, en tira le porte-monnaie et me montra l'argent, versant quelques modestes larmes de contentement ; ma mère m'apprit tout ce qui s'était passé, me faisant part de ses conjectures et des pieuses réflexions de ma sœur.

Je pris mon air le plus riant pour fêter cet événement heureux : et tout en pleurant sincèrement de joie pour avoir apporté quelques consolations à ma pauvre mère, je faisais semblant de tomber des nues à cause de cet événement si étrange et si heureux qu'il nous eût été possible de le désirer. Je finis par m'écrier :

— Je ne suis pas étonné, chère maman, en voyant de quelle façon miraculeuse Dieu daigne venir à notre secours. Dans nos beaux jours, vous avez toujours été si charitable, si généreuse, que la parole de l'Evangile ne pouvait vous faire défaut. Quels admirables moyens le Ciel daigne employer pour venir à notre secours ! Ce papier dit la vérité : *Dieu n'abandonne pas les siens!*

— Mais qui peut avoir déposé cela à notre porte? reprit l'ingénue Colomba levant les bras et les yeux au ciel ; c'est l'ange gardien de maman ?

— Ne nous occupons point d'en savoir davantage, mes chers enfants ; ce serait inutile, et cela ne servirait qu'à nous faire perdre la tête et nous attrister. Jouissons en paix de cette charité et quelque puisse en être l'auteur, prions pour lui. Demain, oh ! oui, demain ! nous

irons tous ensemble faire nos Pâques à la paroisse, et je veux qu'avec le Seigneur nous puissions payer le prix de la reconnaissance à notre bienfaiteur.

Une âme aussi sensible, aussi exquise, aussi délicate que celle de ma mère, dut faire, assurément, un effort presque surhumain pour comprimer et retenir le sentiment de confusion que dut lui inspirer la généreuse et délicate conduite que tint la personne aussi digne, aussi honorable que chrétienne, qui était venue si providentiellement à votre aide. La courageuse femme se contint et but jusqu'à la lie, sans le laisser paraître, l'amertume de son humiliation ; elle dissimula si parfaitement devant nous, que j'en fus tout à fait édifié. Combien elle était loin de soupçonner dans cette aventure une tendre astuce de son Victorin !

J'étais littéralement ivre de joie. Cette joie resplendissait si clairement sur mon visage, que je semblais être entièrement redevenu le Victorin de jadis, lorsque je souriais à tout, car tout se peignait en rose à mes yeux. Ma mère en éprouva un surcroît de bonheur, car elle prenait toujours la part la plus vive à mes sentiments de satisfaction. Rendant notre conversation intime, je l'épiais furtivement et je retrouvais par instant sur son front un rayon fugitif de notre bonheur passé.

Ma mémoire éprouve quelque peine en cherchant à goûter le souvenir heureux de cet événement. Ce fut, au milieu de nos souffrances si aiguës, quelque chose de comparable à la fraîche oasis que le voyageur, perdu dans les sables arides du désert, rencontre par un hasard heureux, au bord d'un frais ruisseau, sous l'ombre d'un bois de palmiers. Avec tout cela, qu'était-ce en définitive

que ce subside de vingt pièces d'or? Pouvait-il nous tirer tout à fait de notre misère? Nous délivrerait-il une fois pour toutes des occasions de craindre et de rougir? Rien moins que cela : je ne le comprenais que trop. L'homme est ainsi fait. Le Tasse l'avait déjà dit :

> L'attente du malheur est cent fois plus amère
> Que le malheur lui-même....

Il me semble, au contraire, que nous nous réjouissons bien plus lorsque nous échappons à un malheur imminent que nous ne nous effrayons d'un malheur à venir.

Nous n'eûmes besoin de témoigner au bon prélat, qui, le soir même, fut très-exact à remplir sa promesse, que de renouveler nos remercîments pour les mille preuves de bienveillance qu'il nous avait déjà données et de le prier de vouloir bien nous les continuer pour l'avenir. Le jour suivant, prenant quarante écus et les enveloppant dans une feuille de papier, je courus à perte d'haleine chez notre rigide propriétaire, pour lui payer les termes de loyer échus; cet homme, s'étant radouci à la vue des espèces, consentit immédiatement à renouveler notre bail pour une autre année. Nous achetâmes les objets de première nécessité, et, par l'entremise de la vieille couturière qui donnait du travail à ma mère, nous retirâmes plusieurs objets de valeur du Mont-de-Piété, les ayant engagés par la même entremise. Cela fit que l'argent qui nous restait encore, se réduisait à la simple somme de trente-quatre écus, ce qui me permettait à peine de renouveler d'une façon passablement décente ma toilette d'été, selon la volonté très-expresse de ma mère qui ne connaissait que trop bien mon malheureux goût de parure.

Le jour solennel de Pâques était arrivé et j'étais moi-même occupé à étudier dans ma chambre lorsque Stanislas vint me dire qu'un jeune homme qui avait sonné à la porte de l'étage placé au-dessous du nôtre, avait demandé après moi. Je me lève aussitôt et je sors sur le palier : c'était Virginius qui, me voyant paraître, monte à ma rencontre et me dit en souriant avec une certaine ironie :

— Eh bien?

— Et bien ! quoi? lui dis-je étonné.

— La réponse?

— A qui?

— Au monsieur de dimanche dernier.

– Mais ne t'ai-je pas chargé lundi de lui porter ma réponse?

— Lundi, tu n'avais pas ta tête.

— Comme à présent, absolument. Que diantre! ne me suis-je pas expliqué assez clairement?

— Il est donc bien avéré que tu refuses positivement?

— Positivement!

— Escroc! coquin! rends le porte-monnaie.

— Le porte-monnaie? ne m'as-tu pas juré qu'il était à moi?

— Comment, à toi? rends-le, je te le répète, car pour me tromper...

— Tu m'as donné ta parole.

— Parole ou non, rends l'argent. Ce monsieur part après-demain. Or tu pars avec lui et nous sommes quittes, ou tu restes, alors remets-moi sur-le-champ les quatre-cents francs. C'est ainsi qu'il l'entend.

— Mais je... sur ta parole...

— Ma parole est, qu'on te donne du temps jusqu'à demain, à cette même heure. Si tu ne me rends pas les napoléons, ou si tu n'acceptes pas l'offre qu'on t'a faite, malheur à toi! Tu seras cité en justice, à l'instant même; moi et deux autres personnes servirons de témoins, et si tu ne verses pas la somme sur le tapis, tu iras coucher dans les prisons de la police. C'est bien entendu. A demain.

En disant ces mots, il disparut à travers l'escalier.

M'élançant sur la première marche de l'étage, je le rappelai; il n'était plus là. Je m'arrêtai immobile et pensif; je frémissais de colère et je serrais avec fureur ma tête dans mes mains :

— Je suis trahi! m'écrié-je en frappant des pieds, puis, je courus avec désespoir m'enfermer dans ma chambre.

VI.

FAUX-FUYANTS.

28 novembre.

La subite apparition de Virginius et ses audacieuses menaces, faites avec tant de brutalité et de fourberie, remuèrent tout mon sang et me firent presque perdre la raison. Je parcourais d'un pas incertain et vacillant ma pauvre chambrette, fermant les yeux, me frottant le front, comme pour chercher à me tromper, et prenant tout ceci pour un affreux cauchemar. Dans cette promenade d'aveugle, m'étant heurté contre une chaise assez rudement pour en être presque renversé, et ne pouvant plus me soutenir sur mes jambes, je me laissai tomber de toute ma hauteur sur mon petit lit, et, rouvrant les paupières, je fixai le plafond en poussant une sorte de gémissement de rage. Dieu du ciel! je ne me serais jamais cru capable d'éprouver un tel excès de colère.

J'eus toutes les peines du monde pour m'empêcher de pousser des hurlements furieux et de me livrer aux actes de la plus aveugle fureur. Je me surpris tout prêt à lancer une imprécation que j'eus bien de la peine à retenir entre mes dents. Oh ! oui, j'eus une bien grande peine à étouffer dans mon gosier les paroles insensées que l'indignation m'inspirait, mais que la conscience me reprochait hautement.

Je me levai en soupirant, j'allai m'asseoir près d'une table, levant les mains au ciel, puis m'en recouvrant le visage, je finis par fondre en larmes ; elles me soulagèrent un peu, calmant l'ardente indignation qui me brûlait la poitrine, et changeant ma rage en profonde mélancolie. Je n'avais pas encore tout à fait cessé de pleurer, que j'entendis légèrement frapper et remuer la clef dans la serrure, puis la voix de Colomba qui m'appelait pour le dîner. Je m'élance vers la porte, je pousse le verrou tout en disant à ma sœur que j'allais descendre et je me hâte de mettre tout en œuvre pour faire disparaître les traces des impressions qui venaient de m'agiter si fortement. Je plongeai mon visage dans l'eau, me mouillant les yeux et je frottai rapidement mes joues avec la serviette, pour faire disparaître la trace des larmes et le redoublement de ma pâleur ; puis j'arrangeai ma chevelure et j'allai prendre place à table.

— Qu'as-tu, Victorin ? me demanda ma mère avec un certain trouble ; on dirait que tu as pleuré.

— Vraiment, vraiment ! répétèrent Stanislas et ma sœur en m'examiuant.

— Bah ! dis-je en cherchant à paraître gai, j'ai les yeux tant soit peu échauffés ; ça se comprend, au mois

d'avril le sang fait un mouvement, et l'homme, lui aussi, refleurit au printemps.

— Mais tu pâlis à vue d'œil! répliqua ma mère de plus en plus troublée; Victorin, souffrirais-tu peut-être?

— Allons donc, répondis-je, en m'efforçant de pousser un éclat de rire; vous allez me faire croire que je suis au plus mal, que je suis mort; parbleu, vous êtes capables de me rendre vraiment malade!

Me tournant alors du côté de la petite vieille couturière, qui, je l'ai dit, procurait de l'ouvrage à notre mère et qui, ce jour-là, mangeait un morceau avec nous :

— Madame Nanna, je vous souhaite un beau jour de Pâques, lui dis-je avec une désinvolture affectée; quel beau jour, n'est-ce pas? on dirait un beau soleil de Mai.

Je fis si bien, qu'à force de plaisanter et de dire des riens, je parvins à détourner le commencement des soupçons : pendant le dîner et même après, il ne fut plus question de pleurs, ni de pâleur.

J'avais beau faire semblant d'être gai et me répandre en bavardages et en plaisanteries; malgré moi, je me sentais intérieurement agité par un reste de colère et par un remords qui m'occasionnait de temps à autre de rapides mouvements convulsifs et des agacements nerveux que je m'efforçais de cacher sous des éclats de rire forcés. Je n'étais pas sans craintes que ma mère, qui jetait sur moi des regards à la dérobée, ne finît par s'apercevoir de quelque chose et qu'elle ne me contraignît à lui cacher, par des faux-fuyants bien pénibles, cette dure vérité que je n'eusse voulu lui apprendre à aucun prix. Il n'en fut point ainsi.

Au sortir de table, je me retirai pour m'apprêter à sortir ; ma mère en fit autant de son côté avec Colomba. Je descendis l'escalier avec elle, ne les quittant qu'au seuil de la porte cochère : elles eussent désiré que je les accompagnasse à l'église, pour ensuite faire un tour de promenade, ce qui m'eût fait assurément grand plaisir ; mais pouvais-je employer cette journée à me divertir? Je trouvai des prétextes qui semblèrent les satisfaire. Elles me proposèrent la compagnie de Stanislas : je m'en défendis et nous nous séparâmes, elles, pour aller prier à l'église, moi, pour courir n'importe où, dégonfler ma bile et chercher à trouver quelque expédient pour sortir de ce buisson épineux.

La honte, ma plus impitoyable ennemie, se présenta cette fois à mon esprit sous son aspect le plus terrible. J'eus beau m'alambiquer l'esprit, pour tâcher de rendre moins lourdes les affreuses menaces de Virginius ; j'eus beau me dire, que dans mon cas, une citation n'était pas facile à obtenir, espérer que ce jeune homme avait ainsi parlé pour m'intimider, et qu'en substance, il n'avait d'autre but que celui de me faire céder devant les volontés de son noble protecteur ; il restait toujours avéré que la menace avait été faite, que l'argent était dépensé, qu'il m'avait ajourné au lendemain, qu'une perfidie pouvait fort bien avoir lieu, et que, cela supposé, il s'en suivrait un préjudice très-grave pour ma famille, une peine affreuse pour ma mère et pour moi, un tort, un déshonneur, une affreuse confusion. Je pris toutes les petites rues solitaires qui entourent le *Latran* et je suivis les allées ombreuses de Sainte-Croix, marchant entièrement absorbé dans mes douloureuses pensées, m'agitant,

faisant craquer les os de mes doigts, et souffrant les spasmes d'une mortelle angoisse. Je ne voyais aucune issue qui ne m'offrît un désagrément ou une humiliation.

N'importe comment, me répétais-je à moi-même, j'accepte le fait; mais ce vilain traître de Virginius, non, il ne l'emportera pas, ce gros renard d'étranger ne me mettra pas dedans. Pour rien au monde, je ne me laisserai prendre dans ses filets!

J'étais effrayé néanmoins par le doute de ne pouvoir me débarrasser de cette intrigue assez secrètement pour que ma mère ne s'aperçût de rien. Je pensais à la terreur qu'elle eût éprouvée, si elle parvenait à savoir dans quelles embûches j'avais manqué de tomber! Je répugnais à l'idée que ma mère pût savoir que j'étais l'auteur du secours inconnu, au moyen duquel j'étais parvenu à lui donner quelques consolations. La seule pensée de la douleur maternelle me faisait mille fois plus souffrir que ma propre douleur, et je préférais sans hésiter à l'incertitude d'un petit chagrin pour elle, le déshonneur certain que je prévoyais devoir être imminent pour moi! Malgré ces douloureuses difficultés et le tourment que me causaient les combats qui m'agitaient, je reculais devant un parti clair et décisif. J'avais moins peur du brouillard que de la plus pure lumière et la situation entre des espérances indécises et des craintes certaines me semblait plus supportable qu'une détermination inflexible comme une barre de fer. Il ne m'était pourtant pas possible de choisir. Entre deux maux, j'eusse désiré le moindre; je pensais que j'atteindrais ce but, mais la force me manquait pour faire ce choix. Je me disais :

— Ma tête n'y tient plus; je me fais des illusions; je

n'y vois plus clair, je vois tout de travers : je penserai à tout cela. La nuit porte conseil. Il y a des cas extrêmes, où la situation entre deux dangers égaux semble le moins grand des malheurs.

J'étais mon propre cas présent. Je rentrai chez moi aussi tourmenté que j'en étais sorti. Je comptais rentrer immédiatement dans ma petite chambre, y passer la soirée tout seul, pour délibérer à l'aise sur la manière d'ourdir la trame qui aurait pu, de façon ou d'autre, me tirer de peine. Je ne pus parvenir à accomplir cette détermination. Ma mère, surprise de me voir entrer si promptement, et de voir que, dans cette joyeuse soirée de Pâques, je n'avais pas été jouir de la merveilleuse illumination de la coupole de Saint-Pierre, me pria si instamment de m'y rendre pour aller rejoindre Stanislas et ma sœur, qui s'y étaient eux-mêmes rendus en compagnie de nos voisins, que, pour ne pas la mécontenter, après m'être enveloppé dans un cache-nez pour me garantir de la brume, je me mis en route pour Saint-Pierre.

La foule des curieux qui allaient voir la fête et qui fourmillaient dans toutes les rues, depuis le pont Saint-Ange jusqu'à la place Vaticane, éblouissait mes yeux. La gaîté et le contentement que je lisais sur tous les visages de la population, contrastaient si étrangement avec la peine mortelle qui m'accablait, que je ne pouvais le supporter. Je marchais au milieu de tout ce monde comme eût pu marcher un mort parmi les vivants. J'errai longtemps de côté et d'autre, à la recherche de la compagnie indiquée par ma mère et je ne parvins pas à la rencontrer. La nuit arrivait et le flot des spectateurs grossissait démesurément ; je me blottis dans une

encoignure et j'entendis le son de l'horloge annonçant l'heure à laquelle éclate tout à coup, sur l'immense façade, cette illumination unique dans le monde entier et qui laisserait croire que la grande basilique est tout à coup incendiée.

Après ce magique changement de scène, j'entrai sous la colonnade qui conduit au faubourg du Saint-Esprit, d'où les voitures débouchent vers la Longara. Pendant qu'en rasant le portique, je m'arrêtais d'instant en instant pour admirer la brillante perspective, un groupe de dames et de messieurs passa près de moi, allant à la recherche des voitures qui attendaient leurs maîtres sous les arcades; s'arrêtant devant moi, ce groupe admirait à son tour ce spectacle dont la vue ne lasse jamais. Au même instant, je vis passer rapidement un jeune homme, qui jeta imprudemment sous la colonnade un bout de cigare allumé qui alla frapper au flanc l'un des deux fougueux chevaux attelés à un landau; atteint par la brûlure, l'animal se cabra, et, entraînant son compagnon, se précipita avec la voiture sur le groupe placé devant moi.

— Mon Dieu! ma fille! s'écria terrifiée l'une des dames avec l'accent du désespoir.

Qu'aperçois-je? hélas! une jeune fille renversée entre les deux jambes de devant du cheval emporté et le train de la voiture sur le point de passer sur elle. Le cocher cherche à reculer. Je ne m'arrête pas à raisonner: je m'élance audacieusement, je saisis la jeune fille par le milieu du corps et je parviens à l'arracher de là, au moment où l'animal furieux, lançant d'horribles ruades, allait l'écraser. Les pieds du cheval déchirèrent la robe

de la jeune fille, mais il n'y eut pas d'autre mal : ni elle, ni moi ne fûmes atteints. Ces dames et ces messieurs également effrayés nous entourèrent au même instant. L'une des premières, que je pensai devoir être la mère de la jeune personne, prit en gémissant la jeune fille entre mes bras et on la transporta inanimée dans une boutique, pendant que je me baissais pour ramasser mon cache-nez et le remettre autour de mon cou, cherchant par où je pourrais m'esquiver. Je ne pus le faire : je me sentis pris par les deux bras et serré sur la poitrine d'un monsieur qui s'écria :

— Ne pourrai-je au moins offrir mes bien vifs remercîments au sauveur de ma fille?

— Non, monsieur, adressez ces remercîments au Seigneur, lui répondis-je en cherchant à cacher mes traits dans les larges plis de ma grosse cravate.

— Que je le connaisse, au moins! reprit-il, me saisissant par un pan de mon par-dessus; à qui dois-je donc la vie de ma chère enfant?

— A un malheureux, répondis-je en me jetant de côté.

— Ne pourrais-je faire quelque chose? ajouta-t-il avec emphase; tout ce qui m'appartient est à vous.

Je devins écarlate et je murmurai je ne sais quelle phrase, qui voulait dire : Vingt napoléons d'or.

— Vingt napoléons d'or? mille, s'il le faut, s'écria-t-il, mais à qui? comment vous les offrir? je ne les ai pas sur moi!

J'étais sur des charbons ardents, et j'hésitais à marchander une bonne action : j'étais confus : dire mon nom folle faiblesse! je ne voulais pas; la nécessité me fit hardi et m'inspira une subtilité.

— Vingt, et pas plus, repris-je; si vous le voulez bien. Demain, avant midi, poste restante, en billets de banque, dans une lettre, à l'adresse de.... *Joseph Maglioli.*

— A Joseph Maglioli, ce sera fait.

— Remerciez Dieu, mon bon monsieur, dis-je avec force en échappant à ses étreintes.

— Adieu, ange bienfaisant! me cria-t-il d'une voix attendrie.

Prompt comme l'éclair je me perdis dans la foule et j'atteignis le plus vite possible le passage du pont.

L'ayant traversé, je pris, à toutes jambes, la route de ma demeure, marmottant tout seul et gesticulant à la manière des fous. La crainte d'être suivi et reconnu me donnait des ailes; le plaisir d'avoir rendu un grand service me soulageait infiniment, et la ressource inespérée sur laquelle je comptais dilatait mon cœur, qui était devenu léger comme un papillon. A peine rentré, je m'enfermai dans ma chambre, je me couchai et je restai entre le sommeil et la veille jusqu'au matin de ce jour où mon sort devait se décider.

L'adresse que j'avais donnée au père de la jeune personne sauvée par moi, m'était venue en tête, au hasard, et j'avais prononcé ce nom pour cacher le mien, sans penser qu'il pouvait y avoir dans Rome plus d'une personne portant ce nom-là. Ne serait-ce pas bien fâcheux qu'un véritable Joseph Maglioli me précédât au bureau de la poste restante, et qu'il prît l'envoi à ma place? Ce doute me saisit au saut du lit et me tortura l'âme à me rendre presque fou. Je fus dans cette douloureuse anxiété jusque vers les neuf heures, où je

me mis en chemin pour aller chercher la lettre tant désirée. Ma mère aurait voulu ne pas me laisser sortir, car elle trouvait que j'avais mauvaise mine, et, depuis la veille, elle craignait que je ne fusse malade.

— Mais non, ma mère; votre tendresse vous trompe, je ne suis nullement souffrant.

— Comment se fait-il donc que tu sois si pâle?

— Je n'ai pas assez dormi : voilà tout.

— Donc tu souffres?

— Vous voulez absolument que je sois malade?

— Sais-tu ce qui en est? donne-moi ton pouls.

Je le lui présentai et ma mère le saisit :

— Ton pouls est fébrile.

— Bah! ce doit être un petit mouvement nerveux, qui disparaîtra aussitôt que j'aurai fait quelques tours en plein air. Voulez-vous me permettre d'essayer?

Elle leva les épaules et je sortis.

Arrivé à la poste, je présentai au guichet une carte sur laquelle j'avais écrit au crayon le nom de Joseph Maglioli. Un des employés tira d'un casier un paquet de lettres, les parcourut très-rapidement jusqu'à la dernière, et, sans me regarder, il proféra nonchalamment ces mots :

— Il n'y a rien!

Je sentis mon cœur se briser.

Quelle agonie? quel parti prendre? J'ôtai mon chapeau, je passai ma main sur mon front, et, après avoir un instant réfléchi, je pris une détermination désespérée, qui pour moi était la dernière; celle de courir chez Monseigneur Placide, tomber à ses genoux et lui apprendre ma mésaventure tout entière. Je me disposai à exécuter cette détermination. En chemin, j'eus l'idée qu'il me

restait assez de temps pour voir Virginius et m'assurer si, la veille, il avait voulu plaisanter ou agir sérieusement. Cette fois encore je me laissai entraîner au parti le plus lâche, et je revins sur mes pas lorsque j'étais déjà parvenu en vue de la porte cochère de Monseigneur. Cette continuelle contradiction, je dois en convenir, me paraissait indigne à moi-même. Mais je reprenais courage en considérant que

> En ce bas monde, hélas ! toujours changeant,
> Changeant soi-même, on peut sembler constant.

Arrivé chez Virginius, je frappai et j'entendis aussitôt un pas de femme qui vint m'ouvrir.

— C'est vous, monsieur Victorin? s'écria-t-elle tout en larmes, entrez et soyez béni! C'est Dieu qui vous envoie comme une providence.

Cette femme était la mère de Virginius.

— Qu'est-il donc arrivé, madame Marguerite?

Elle poussa un soupir et me fit signe d'entrer et de parler bas. M'introduisant dans la petite entrée, après avoir doucement laissé retomber le pène dans la serrure, la pauvre femme se reprit à pleurer et à prononcer des mots à demi-étouffés. Je cherchais à la calmer de mon mieux, mais je ne sais vraiment comment je pus m'y prendre, car en fait de calme, j'en avais bien plus besoin moi-même, que je n'en pouvais donner à autrui. Toutefois, la vieille dame parut reprendre un peu courage :

— Ah! monsieur Victorin! commença-t-elle, vous qui aimez tant madame votre mère, venez à mon aide par charité et sauvez-moi du désespoir! Je suis la plus

infortunée des mères? Croiriez-vous que mon Virginius?...

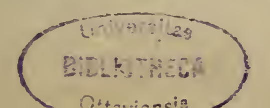
Ici, de nouveaux sanglots lui coupèrent la parole.

— Madame Marguerite, par pitié, ne vous affligez pas de la sorte. Qu'est-il arrivé à Virginius? Est-il malade?

— Plût à Dieu! répliqua vivement la dame, en levant les mains au ciel; quand même il en mourrait! oh! oui, très-sainte Vierge, si vous l'appeliez après une bonne confession, je serais moins affligée!

— Que dites-vous donc là? Il n'y a pas de mal sans remède.

— Pour moi, il n'y a d'autre remède qu'un miracle. Sachez qu'on a perdu mon enfant; on l'a rendu plus méchant qu'un démon. Les mauvais camarades auxquels il s'est aveuglément abandonné, l'ont entièrement gâté, et vous ne pouvez vous imaginer jusqu'à quel point il l'ont perverti. Il était si bon lorsqu'il allait chez monsieur votre père, que Dieu lui fasse paix! Il était si docile, si pieux! Maintenant c'est un tigre, il n'a plus pour moi le moindre respect; il jure comme un païen; il ne connaît plus ni église, ni sacrements; il ne lit que des livres excommuniés; il passe toutes ses nuits hors de la maison, et il ne me dit jamais où il va. Il s'est fait chasser déjà deux fois de son emploi, et depuis trois mois il se promène sans faire la moindre chose. Il joue par-dessus tout cela et jette l'argent par les fenêtres; il me vole; il vend ou il met en gage jusqu'à la batterie de cuisine; malheur à moi, si je me permets de lui adresser le moindre petit reproche! il me saute au visage et me dit des choses qui me font frémir. O mon bon Seigneur



du paradis, quelle croix! Je meurs à la peine! Pour combler la mesure, il s'est, dans ces derniers temps, étroitement lié avec un certain mauvais drôle qui se fait passer pour marquis, et qui ne doit être autre chose qu'un franc-maçon avec lequel il veut partir demain, pour aller s'enrôler au Piémont, en qualité de volontaire, pour faire la guerre contre les Autrichiens.

— Vous me faites frémir, madame Marguerite, dis-je, car ce premier rayon de lumière me faisait voir bien plus clair que je l'eusse pensé; est-ce possible?

— Si c'est possible? Que trop, et que n'en est-il autrement! Précisément à l'instant où vous frappiez, j'étais en train de combattre son désir : je l'ai supplié, je me suis même jeté à ses pieds : oh! enfant dénaturé! il m'a repoussé rudement, et... le dirai-je? il m'a accablé de malédictions.

La pauvre femme cacha son visage dans ses mains; je me sentis venir la chair de poule et mes cheveux se dressèrent sur la tête, par un sentiment d'horreur. Je restai muet et immobile, l'œil fixé sur ces pauvres mains entre les doigts desquels coulaient tant de larmes!

— Je verrai, murmurai-je enfin, si je puis parvenir à le faire changer d'avis; mais ce sera difficile...

— Oh! oui, mon cher monsieur Victorin! s'écria-t-elle en essuyant ses larmes avec son tablier; essayez de le dissuader, vous qui êtes le miroir des bons fils, l'ange, la joie de votre mère; oh! bienheureuse madame Cynthie!

— Qui est là? demanda brutalement Virginius du haut d'un petit escalier, en se montrant revêtu d'une casaque de toile rouge.

— Ami, c'est moi, répondis-je, en montant à sa rencontre, pendant que sa main s'esquivait par une porte de côté.

— Toi? comment es-tu ici? quelles nouvelles m'apportes-tu?

— Nous allons causer, répondis-je en lui prenant amicalement le bras et entrant dans sa chambre d'un air confidentiel.

Dans cette pièce, tout était en désordre, meubles, vêtements, linge et effets de voyage; on eût dit qu'on préparait un trousseau de noces. Quoique la vue de ce triste jeune homme me portât à des mouvements de colère, je tâchai de faire montre d'humeur gaie et je me jetai nonchalamment sur la paillasse du lit, qui était relevée et nouée en ballot et je me pris à parler adroitement des vingt pièces d'or. Cet homme fut ferme et inébranlable sur l'article de la restitution. Tout ce que je pus obtenir en le flattant, ce fut qu'il attendrait jusqu'après quatre heures de relevée. Après ce laps de temps, je rendais l'argent, ou je resterais entièrement à la disposition de l'inconnu. Cette conclusion déplorable me fit mal au cœur. Je n'osai dire mot, ni de son départ, ni de l'angoisse qui dévorait sa pauvre mère. Nous convînmes de nous trouver sur la place Colonna, à l'heure indiquée, et je pris congé sur-le-champ.

J'allais donc d'Hérode à Pilate; il ne fallait plus reculer devant la honte et la répugnance. Je m'acheminai cette fois vers la demeure de Monseigneur, aussi résigné que peut l'être le condamné qui marche à l'échafaud. Pendant que j'allais absorbé dans mes pensées, voyant que je n'étais pas éloigné des bureaux de la poste, je me

décidai à tenter de nouveau la fortune. Midi était sur le point de sonner ; je m'approche du guichet, je présente pour la seconde fois ma carte à l'employé distributeur, et j'attends.

— En voici une !

Je la prends dans la main, je regarde. Elle était affranchie à l'adresse de Monsieur Joseph Maglioli, j'examine le timbre postal : il était de Civita-Vecchia. Serait-ce une erreur? pensai-je aussitôt ; que faire? L'accepter? et si elle n'était pas pour moi? Dois-je la rendre? dois-je la décacheter?

VII.

PIÉGES ET MENACES.

1er décembre.

Pendant que, tenant la lettre à la main et le fixant du regard, je ne savais à quel parti m'arrêter, une voix dit de l'intérieur des bureaux, avec une grande brusquerie :

— Place ! retirez-vous, vous êtes servi : dépêchez-vous et faites place aux autres.

Choqué de cet impertinent avertissement, je me retirai de côté, et, avec un certain mouvement de dépit, je déchirai l'enveloppe de la lettre près du cachet.

— Ce qui est fait est fait, dis-je en moi-même.

Et j'achevai d'enlever l'enveloppe, tenant les yeux fixés sur l'empreinte du cachet en cire azurée, qui, sur un petit écusson surmonté d'un cimier, portait un chiffre déchiqueté et mal empreint. Je déployai le feuillet qui ne contenait que quelques lignes et une seconde enveloppe cachetée portant la même adresse. Je suis frappé d'étonnement et de curiosité. Mais avant d'ouvrir le second pli,

je parcourus avidement le premier et je lus ce que je transcris mot à mot :

« Très-honoré Monsieur,

» J'ose espérer qu'un retard de quelques heures ne portera pas préjudice à vos intérêts. Hier soir, pendant que j'étais au moment de partir, me fut remis le papier ci-inclus, pour que je voulusse bien le jeter à la poste pour Rome. La préoccupation de manquer le train du chemin de fer, me fit oublier de le faire, et ce ne fut que cette nuit, après avoir dépassé la station de Palo, que je me suis aperçu de mon oubli.

» Veuillez me pardonner cette faute involontaire.

» Votre très-humble serviteur,

» De V. S.

» Civita-Vecchia, trois heures du matin. »

Je lève les épaules, je respire et j'attaque immédiatement le second pli que je décachette, frémissant d'espoir et d'anxiété. Je trouve dans ce second feuillet cinq beaux billets de banque de vingt écus. Comme mon cœur battit dans ma poitrine! le comble de ma joie fut tel, qu'il ne me fut pas possible de retenir un petit cri et que j'eus grande peine à me soutenir sur mes pieds. Me cachant tout à fait derrière un pilier, après m'y être adossé, je commençai à lire, tenant le papier entre le pouce et l'index qui tremblaient. Voici cette lettre.

« Cher Bienfaiteur,

» Je m'empresse avec la plus grande promptitude possible de remplir la promesse que je vous ai faite tantôt près de la colonnade de Saint-Pierre. Combien je rougis de me borner à récompenser une action que la moitié de ma fortune eût à peine pu satisfaire! Mais il n'y a pas

de ma faute. Vous avez voulu imposer une limite forcée à ma reconnaissance. Pourquoi avez-vous été si excessivement modeste? Si cela vous convient, soyez certain que j'en suis grandement fâché. J'en souffre beaucoup plus que vous ne sauriez le penser. Mais le temps presse et ne me permet pas de vous faire connaître entièrement toute la portée de ma reconnaisante affection.

» Qui que vous soyez, ô généreux jeune homme, agréez, je ne dirai pas le léger témoignage de gratitude ci-inclus : cela n'est rien ; mais agréez le chaud et très-sincère remercîment d'un père, qui, après Dieu, doit à vous seul la chère enfant unique de son amour, que vous avez arrachée à une mort inévitable. Que je serais heureux, s'il m'était permis de soulever le voile mystérieux dans lequel vous vous enveloppez et de pouvoir, dès ce moment, vous compter au nombre de mes amis les plus chers! Vous m'avez dit que vous étiez malheureux. Est-ce bien vrai? Si cela était, je vous déclare que la pensée de vous devoir tant et de ne rien faire pour vous trouble cruellement le pur bonheur de me voir encore, grâce à vous, le père d'un ange terrestre. O Joseph! si Joseph est votre vrai nom, sauveur de ma fille! mon cœur exige que je m'offre à vous, en toute rencontre. Le Ciel n'a été avare envers moi, ni en fortune, ni en excellentes relations. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous être utile. Il suffira pour cela que vous me fassiez franchement connaître tous vos besoins : vous pourrez le faire en mettant tout simplement à la poste, un petit billet adressé à *Monsieur Elpidius Molesti,* et en tête de votre lettre les mots : *Cher comte.* A cette adresse toutes vos lettres me parviendront assurément.

» Adieu, jeune homme magnanime. Donnez-moi souvent la consolation de vous adresser à moi, et, en attendant, soyez mille fois béni par un père et une mère, auxquels vous avez rendu la vie et qui brûlent du désir de vous montrer leur gratitude éternelle.

» Le jour de Pàques, 10 heures du soir.»

A ces derniers mots de ma lecture, deux grosses larmes perlèrent à mes paupières, et, dans un mouvement de tendresse, je posai mes lèvres sur ces lignes qui exprimaient avec tant de douceur un sentiment si noble, et j'y imprimai un baiser bien affectueux. Reprenant la lecture de ce papier, j'en examinai attentivement chaque phrase, chaque mot, chaque virgule, et je sentis à plusieurs réprises monter à mon front une petite flamme de honte et de repentir, comme si j'avais fait perdre beaucoup de son prix à un acte courageux de charité chrétienne, en exigeant une récompense pécuniaire. O mon pauvre cœur! tu as toujours été et tu es toujours le même; bon, selon moi, par ta pente naturelle, mais toujours condamné, par une implacade nécessité, à combattre ta volonté native. Contraste cruel, qui me consume dans la plus belle fleur de l'âge!

Je restai quelque temps appuyé contre ce pilastre, comme une statue, regardant tour à tour la lettre et les billets, en proie à mille sentiments tumultueux qu'il me serait bien difficile d'expliquer par des mots. Cette lettre, si bienveillante et si réservée, la délicatesse des pensées qu'elle exprimait et la courtoisie des termes qu'elle employait, la chaleur, la franchise, et la générosité des offres qu'elle contenait, la convenance exquise avec laquelle son auteur respectait le secret de mon identité,

tout en m'accordant la facilité de correspondre avec lui au besoin, tout enfin me donna lieu de penser que ce personnage devait être un homme de la plus haute importance, car ce seigneur, ce comte allait jusqu'à me donner la qualité excessive de son bienfaiteur. Et les initiales du nom qu'il signait, si parfaitement identiques avec celles de ce nom mystérieux!... Rien ne m'échappa. Je me perdais en conjectures extravagantes, et j'en tirais les plus étranges pronostics.

— Voyons une chose après l'autre, me dis-je, tâchant de mettre un peu d'ordre dans mes idées; à quoi bon me troubler la cervelle et me rendre fou précisément dans un moment où j'ai le plus grand besoin de tout mon bon sens? Rentrons gaîment à la maison!

J'eus une peine infinie à dissimuler pendant le dîner et à ne pas laisser apercevoir toutes les impressions que j'éprouvais à l'œil perspicace de ma mère et à la finesse de ma sœur, craignant à chaque instant d'être trahi par un mot imprudent, un mouvement hasardé, ou même par une respiration trop pressée. Heureusement, rien ne transpira, quoiqu'il me sembla voir sur le visage de ma mère une expression de je ne saurais dire quelle tristesse, qui devait néanmoins provenir de la langueur qui apparaissait depuis quelque temps sur mon propre visage.

A quatre heures, j'avais déjà changé mes billets de banque contre vingt pièces d'or, que je plaçai dans le porte-monnaie que m'avait forcément fait prendre le terrible inconnu et, au premier coup de l'horloge, je me promenai tout seul sur la place Colonna, attendant Virginius. Je le vois rapidement s'avancer vers moi, par la

route du *Mont-Citorio*. Je lui tends gaîment la main ; il la touche très-froidement.

— Eh bien? me demande-t-il d'un ton moqueur.

— Je suis en mesure de vous satisfaire, lui répondis-je tranquillement.

— Quoi! tu as l'argent?

— Le voici sonnant et brillant, ajoutai-je en tirant le porte-monnaie dont je pressai le ressort, et je comptai les vingt pièces sous son nez.

Le misérable parut abasourdi et devint blanc comme un linge, mais reprenant un air dégagé :

— Et le porte-monnaie est vraiment le même? demanda-t-il.

— Précisément le même, comme ton nez d'aujourd'hui est celui d'hier.

— Est-ce possible? reprit-il en se secouant vivement et posant son poing fermé sur la hanche droite.

— C'est ainsi et pas autrement. Tu vas me faire le plaisir d'entrer avec moi chez l'écrivain public qui nous fait face, pour me donner un reçu sur papier-timbré; après quoi, je te remettrai le dépôt de l'argent que j'ai reçu.

— A moi? dit-il en relevant la tête et grinçant des dents; à moi?

— En voilà bien d'une autre! et à qui donc le remettrais-je?

— Au diable, qui puisse t'étrangler! Je ne m'embarrasse plus de ces sottes affaires!

— Comment? ne m'as-tu pas dit de prendre garde à moi, si je ne te remettais pas en beaux deniers comptants l'argent qu'il fallait rendre à ce seigneur?

— Je te répète que je ne me mêle pas de cela : c'est toi qui l'as empoché, c'est à toi de le rendre.

— Mais à qui le remettre?

— A celui qui te l'a donné.

— Ah! traître et trompeur infâme! m'écriai-je dans un accès de furieuse colère; est-ce ainsi que tu te moques de mon honneur, foulant aux pieds les saintes lois de l'amitié?

— Bah! ton honneur!...

— Sais-tu bien ce qu'il y a, méchant renard? pour être beau, un jeu doit être court.

En prononçant ces mots, je lui tourne dédaigneusement le dos et je m'éloigne.

Cet homme court après moi, et me saisissant par un coude :

— Il est bien entendu, murmura-t-il à mon oreille, que ce soir, à huit heures, la police et la force armée viendront chez monsieur le chevalier de *Saint-Carlino* : grand bien lui fasse!

A cet excès d'audace, j'éprouvai un double mouvement de rage et de terreur, je voulus d'abord mépriser la menaçante bravade de ce misérable; mais, comprenant que ce gredin était capable de commettre un pareil acte de perfidie, pensant à ma mère que je plongerais dans une consternation mortelle :

— Mon Dieu! m'écriai-je en lançant vers le ciel un regard éploré et faisant un suprême effort pour étouffer mon courroux, voyons, conduis-moi au moins et introduis-moi chez ce personnage.

— Quant à cela, oui, répondit-il d'un air triomphant allons.

— Réjouis-toi, scélérat; tu l'emportes, murmurai-je tout bas; si ce n'était pour ma mère!...

Je ne me souviens guère des mots que j'ai changés en chemin avec ce faux ami. Mon âme était tout à fait absorbée par la pensée du nouveau danger auquel je courais, prévoyant les embûches, les tromperies, les séductions, peut-être même les dangers extrêmes auxquels allait m'exposer cette visite détestée. Il est hors de doute que j'en éprouvai de sinistres pressentiments. Les manières déloyales et les actes indignes employés par Virginius pour m'emmener forcément à me rendre de nouveau, ou, pour mieux dire, me traîner une seconde fois à un tête-à-tête avec son voyageur, que pouvaient-ils laisser supposer autre chose que d'infâmes tromperies et de lâches embûches? D'autant plus qu'il m'était impossible de ne pas penser que le palais, habité par cet individu, ne fût qu'une tanière où se cachaient des sectaires iniques qui avaient mis en jeu, pour me tromper et me perdre, tous leurs détours ténébreux. Plus nous approchions de ce lieu, plus mes craintes allaient en augmentant.

Je marchais d'un pas lent, incertain et à contre-cœur, comme une personne poussée par une terrible et insurmontable nécessité. Pauvre insensée, qui me laissait tromper par mon excessif amour-propre, me faisant passer à mes propres yeux pour une implacable nécessité, ce qui n'était en substance qu'un excès de faiblesse de mon caractère! Je vois maintenant et je comprends que cette implacable nécessité de s'exposer aux dangers de mal faire est chose plus rare qu'on ne pense. Si j'avais franchement exposé le cas confidentiellement à ma mère,

est-ce que cela n'eût pas suffi pour éconduire Virginius et me débarrasser de la tyrannie de l'étranger, me soustrayant entièrement à toutes leurs fraudes et leurs séductions? Oui, cela eût suffi et je devais le faire; mais je n'avais pu me résoudre à me montrer coupable devant elle de sottises et de crédulité; c'était l'affliger, l'effrayer et aggraver le poids de ses peines; pauvre mère! Enfin, ce qui est fait est fait, et il est inutile de discuter sur ce point.

En passant le seuil et en traversant le vestibule, je me sentis pris d'un léger tremblement, et des frissons fiévreux parcoururent mes os. Toutefois, je m'efforçai de reprendre courage; j'élevai mon esprit vers le Seigneur et j'implorai son aide contre la violence qu'on me faisait; je balbutiai une prière et j'approchai d'un pas incertain de cette porte, dont la seule vue réveillait dans mon âme une infernale angoisse. La porte était entre-bâillée; mon bourreau la poussa audacieusement et entra rapidement : je le suivis presque privé de respiration. Un domestique accourut et en voyant Virginius :

— Ah! c'est vous? dit-il.

— Y est-il? demanda Virginius.

— Il dîne; on est au dessert; je vais vous annoncer.

Il disparut. De retour au bout d'un instant le domestique nous dit :

— Vous êtes admis.

Et il nous précéda. Nous traversâmes plusieurs pièces splendides; mon compagnon me fit placer mon chapeau sur un divan, dans la dernière de ces pièces, pendant qu'un valet de chambre, qui nous attendait près d'une

portière baissée, la souleva. A l'instant où il me faisait passer le premier, Virginius me serra fortement le bras, murmurant près de mon oreille :

— Courage !

Mes yeux rencontrèrent tout d'abord ceux de l'inconnu, qui était assis à table entre deux personnes. C'était lui, je frissonnai, et pendant que je détournai mon regard effrayé, il se souleva légèrement de son siége et nous fit de la main une courtoise invitation à nous asseoir sur un sofa placé près de lui, faisant un signe au valet de chambre.

— Victorin, mon cher Victorin ! dit-il avec un mouvement de tête, moitié sérieux, moitié plaisant ; comment allez-vous?

— Bien, pour vous servir, répondis-je en m'inclinant, rougissant et pâlissant tour à tour.

Il sourit et commença à adresser à Virginius une série de questions sur la chaise de poste, les chevaux, les postillons et autres petites affaires de voyage, qui ne me regardaient nullement et que je n'étais pas curieux d'entendre. Je jetai un coup d'œil circulaire dans la salle à manger, et j'arrêtai mes regards sur les deux commensaux qui pelaient, sans mot dire, des pommes roses sur leur assiettes. Celui qui était assis plus près de moi, avait une face rubiconde et des yeux flamboyants ; ses narines étaient déprimées ; ses gros favoris étaient châtain-clair et ses habits très-recherchés. L'autre, qui me faisait face, était un vieillard grand et sec, la tête couverte d'un bonnet de soie verte tricoté ; il portait un léger collier de barbe blanche sous le menton ; ses sourcils étaient épais, son nez effilé et vermeil, et ses traits, fortement

accentués, lui donnaient un certain air dur et peu traitable.

Pendant que je faisais ces remarques, le valet de chambre s'était approché de nous, portant un plateau sur lequel étaient placés deux petits verres de cristal et une assez grande quantité de pâtisseries, de gâteaux et de petits fours, qu'il posa devant nous, sur une petite table; puis, se retournant vers le buffet, il revint et se disposa à nous verser du vin de Champagne. Je tâchai de refuser avec courtoisie, mais l'amphytrion, se tournant sèchement de mon côté :

— Victorin! s'écria-t-il d'un ton vexé : me feriez-vous cet affront?

— Pardonnez, Monsieur; je n'entends pas vous offenser, et, pour vous complaire, j'accepterai vos faveurs, répondis-je timidement.

Mais ces friandises ne me tentaient guère, quoiqu'elles pussent servir à ranimer un peu l'abattement dans lequel j'étais plongé. Je pris donc un biscuit et le trempai dans la liqueur écumante, mais je refusai absolument à recommencer. Le maître insistait : je ne savais comment m'en tirer avec convenance; il me fallut y revenir.

Après le dessert, les convives se prirent à parler politique; je n'eus garde de prendre part à la conversation et je me contentai d'écouter, d'observer et d'examiner attentivement l'expression de chaque physionomie. L'homme gras parlait avec chaleur, discutant les opinions du Ministère *Torry* et du ministre *Wigh* qui l'emporterait sur le premier; il parla du comte de Cavour, du prince de Satriane, de notes, de pratiques, de préparatifs de guerre et de beaucoup d'autres choses, surtout des

nationalités Hongroise, Italienne, Polonaise, avec une éloquence, une volubilité, une facilité tout à fait dignes d'un orateur de la tribune parlementaire. Pendant ce temps, le vieillard, muet et impassible, le regardait de temps à autre d'un œil malicieux et, lorsqu'on lui adressa des questions, il fronça le nez, ne prononçant que des monosyllabes. Très-rarement, il ajoutait : « Nous verrons ; » ce fut le plus long mot qui sortit de sa bouche. Je m'aperçus toutefois que pendant son silence, il lançait vers moi de foudroyantes œillades que je ne savais trop si elles étaient sinistres ou curieuses.

Au bout de peu d'instants, le valet de chambre revint nous verser, d'abord du vin de Madère, ensuite du vin de Malaga. Je remerciai et refusai net. Le chef de la maison recommença à insister, mais je tins ferme dans mes refus. Il s'échauffe, il se plaint ; il en dit tant et tant, qu'à la fin, ennuyé, je fis semblant de goûter aux deux vins, mais je n'en bus pas ce qui tiendrait dans le fond d'un verre. Il fit semblant de se montrer satisfait. J'avais conçu le soupçon que sous tant d'insistance, ce Monsieur cachait le projet de troubler ma raison. Le proverbe nous dit qu'il faut ruser avec les rusés, je me décidai à me tenir entièrement sur mes gardes.

Pendant toutes ces causeries, le jour commençait à baisser : fatigué et excédé, je brûlais d'envie d'en finir et de m'en aller, car cette longue attente devenait un insupportable supplice. Le maître du logis se décida à demander le café. Pour ne pas en prendre, je prétextai que cette boisson me faisait mal aux nerfs. Il donna alors l'ordre de me faire servir du punch. Je refusai ; il insistait. Mon refus l'emporta après un débat passablement

obstiné. Il me demanda alors de ne pas lui faire l'injure de ne point accepter un petit verre de kirch ; le débat recommença ; ce fut inutile ; j'avais dit non, ce fut non. Le résultat de toutes ces discussions, qui dépassaient de beaucoup les bornes du cérémonial des convenances, ce résultat fut que mon triomphe me donna du courage, fit cesser mes craintes et je me sentis tout disposé à tenir tête à ce despotique personnage. L'occasion se présenta aussitôt. Se levant de table, le maître du logis s'excusa auprès de ses convives et les laissant dans la salle à manger en compagnie de Virginius, il me fit signe de le suivre, et me conduisit tout droit dans le petit cabinet où il m'avait reçu huit jours auparavant.

— Mon enfant, comme tu es entêté ! s'écria-t-il en refermant la porte du cabinet, et me montrant un siége près du sien, il poursuivit : voyons, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Pas de nouvelles ; mais j'apporte la restitution de l'argent que vous m'avez fait redemander et que je vous rends aussi intact que vous m'avez forcé de l'accepter.

En disant cela, je déposai le porte-monnaie sur une petite table.

— Quoi ! nous allons recommencer cette rengaine? reprit-il avait humeur : tu voudrais donc persévérer dans ton obstination?

— Excusez-moi, mon cher Monsieur, mais je ne saurais comprendre ni ce reproche, ni vos procédés. Et d'abord, qui êtes-vous? je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Ensuite, me suis-je engagé envers vous d'une manière quelconque? non, certainement non, car je ne le pouvais ; et quand même j'aurais pu le faire et le vouloir, il n'eût

pas été prudent à moi de me lier avec un inconnu. Lundi dernier, j'eus l'honneur de vous dire tout simplement qu'il m'était impossible d'entrer sous vos ordres ; je vous en exposai les raisons et ce fut une affaire terminée. Je suis revenu aujourd'hui chez vous, non pour me dédire, mais uniquement pour remettre cette somme entre vos mains, somme que je n'avais gardée que parce que vous aviez paru l'exiger et le désirer.

— Voyez-vous comme on a coupé le filet à ce beau merle : quelle langue déliée ! ajouta-t-il en accompagnant ces mots d'un petit rire sardonique et d'un geste plein d'amère ironie ; c'est un plaisir ; mais à mon tour de répondre. Sache donc, mon brave jeune homme, que lundi dernier je n'ai pas cru le moins du monde à aucun de tes prétextes, que je n'ai considéré que comme autant de cérémonies : c'est pour cela que je ne me suis nullement occupé de chercher ailleurs. Je suis forcé de partir demain ; je ne puis me passer de toi, ou de quelqu'un qui te remplace ; tu ne t'es pas expliqué lundi dernier, comme tu aurais dû le faire ; tu as fait la faute, et tu la répareras.

— Je ne me suis pas expliqué, dites-vous? La faute est à moi? ah! ah! monsieur, vous plaisantez ! il se fait tard, ajoutai-je en me levant ; je vous remercie infiniment de toutes vos bontés et vous demande la permission de me retirer.

— Quoi ! comment ! comment ! s'écria-t-il sautant sur ses pieds avec une grande colère ; t'en aller? on ne sort pas d'ici avant demain matin et on ne sort que pour monter en voiture avec moi et être des miens, que tu le veuilles ou non.

Le visage, le son de la voix, la véhémence du geste

n'étaient pas d'un homme qui eût envie de plaisanter. Je me troublai, mais, me tenant ferme, je le priai courtoisement de me permettre de le quitter.

— Non, je te le répète, répondit-il avec courroux, tu es mon prisonnier et tu resteras ici. Entends-tu bien cela? on ne sort pas.

— Je suis donc tombé dans une caverne de voleurs? ajoutai-je en élevant la voix; vive Dieu! je ne supporterai pas cette tyrannie!

En prononçant ces mots, je me jette sur la porte pour l'ouvrir. L'autre pousse un rugissement, s'élance sur moi et me saisit avec fureur; il me repousse au fond du cabinet, saisit un pistolet accroché à une patère et en pose la bouche sur ma poitrine :

— Reste-là ou je tire.

Seigneur mon Dieu! un frisson mortel parcourut tous mes membres. Je reculai avec l'horreur d'un homme qui marche sur un serpent, et terrifié, je me laisse tomber dans un fauteuil hors d'haleine, n'y voyant plus et sans pouvoir parler. Me voyant ainsi accablé, le tyran dépose son arme, s'approche et me prenant les mains d'un air radouci :

— Allons, Victorin, ne sois pas mauvaise tête; me dit-il, me caressant les mains et les pressant sur la poitrine. Voyant que je reculais avec dédain et que je respirais fortement d'un air de dépit, tout en gémissant :

— Calme-toi, mon cher enfant, continua-t-il, aie confiance en moi et ne crains rien : je t'aime beaucoup plus que tu ne penses; écoute-moi et tu seras heureux.

— Moi? heureux, sous la griffe d'un assassin? murmurais-je entre mes dents, versant un torrent de larmes.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il se radoucissant de plus en plus.

— Pensez que j'ai une mère veuve, dont je suis l'unique espoir, ainsi que d'une sœur et d'un petit frère orphelins et abandonnés.

— Que parles-tu de mère, petit niais? répondit cet homme d'un ton digne d'un saltimbanque. Sois persuadé que la veuve Mélissa n'est pas... Je sais, moi, quelle est ta vraie mère. Tu es l'enfant des plus hautes destinées; le sang qui coule dans tes veines est un sang généreux. Tu as été désigné dès ton berceau pour servir de victime à la plus grande des mères, à la patrie, à l'Italie, qui a enveloppé ta naissance d'un voile impénétrable et qui, sous la condition d'un terrible secret, garde intacte ta belle jeunesse. Ce secret est enseveli dans le sein de peu de personnes, parmi lesquelles se trouve en quelque sorte la nourrice que, par une erreur excusable, tu honores du beau, du pieux, du saint nom de mère. Victorin, sois sage!

— Lâcheté! interrompis-je en me levant impétueusement; ajouter la dérision à l'insulte?

— Paix! paix! ne deviens pas féroce. Souviens-toi des paroles que je vais prononcer: un jour viendra où il te sera très-utile de te les rappeler! *Hœc olim meminisse juvabit.*

Ce monstrueux mélange de douceur et de brutalité dans les actes d'affectueux langage et d'impitoyable, de burlesque et de sérieux, de gracieux et de féroce, me causa un trouble tellement excessif, que je manquai d'en perdre la raison. Mes larmes s'arrêtèrent ainsi que mes sanglots; ma vue se *troubla;* ce fut à grand'peine,

qu'après avoir été, pendant quelque temps, comme assoupi, je redemandai à cet homme d'accomplir un acte de miséricorde en me laissant enfin partir de ce lieu et retourner chez moi. Il refusa en m'embrassant sur la joue ; je me jetai à ses genoux, le suppliant, le conjurant pour l'amour de Dieu de prendre pitié de ma pauvre famille qui, ne me voyant pas rentrer à la maison, en éprouverait une angoisse affreuse. Il eut une sorte de ricanement et, m'embrassant encore, il me releva de terre. Le désir trompé se change souvent en fureur. Je deviens muet et frappant des pieds sur le tapis du cabinet, je cherche à m'élancer vers la porte et je me prépare à soutenir une lutte désespérée, lorsque un domestique entre, tenant à la main un flambeau allumé, annonçant à son maître qu'un Monsieur anglais est dans l'antichambre.

— Dans un instant j'irai le recevoir.

Me prenant fortement par les deux épaules, il souleva une petite portière de soie qui se confondait avec les tentures du cabinet, poussa un ressort, une petite porte s'ouvrit et il me dit d'un air menaçant :

— Entre là ; si tu refuses, tu es mort.

Il me lança rudement au-delà de la petite porte, qu'il ferma sur moi. Je me trouvai enfermé dans une vaste pièce dont les tentures et le mobilier étaient à peine éclairés par le crépuscule du soir. Dire ici l'émotion, la surprise, la crainte et les fantômes imaginaires qui vinrent me troubler à la fois dans ce terrible moment dépasse les forces de mon intelligence. Je me souviens confusément que je ne m'occupais plus de moi-même, ni de mon sort, et que ma seule pensée était celle de ma

mère qui, cette nuit-là pourrait bien, expirer de douleur. Je m'approchai en tâtonnant des carreaux d'une fenêtre, pour voir si je pourrais m'élancer d'un saut n'importe où : cette croisée était d'une formidable hauteur, et la rue sur laquelle elle s'ouvrait était encombrée de passants qui s'acheminaient vers la place du Peuple, pour y assister au feu d'artifice. Brisé et découragé, je cherche autour de moi, je rencontre un fauteuil, je m'y laisse tomber me recommandant au Seigneur, à la sainte Vierge et à mon bon ange, avec la dévotion la plus fervente. Et pendant que, dans le feu de la prière, je joignais les mains et je levais les bras vers le ciel, il arriva qu'en les laissant retomber, ma main droite frotta la muraille qui se trouvait derrière le dossier de mon siége et rencontra un ressort; c'était la poignée d'un verrou. Je me dresse aussitôt et je m'aperçois que j'étais près d'une petite porte : je tâte doucement la serrure, le verrou cède.

J'ouvre sans produire le plus petit bruit; je passe dans une autre chambre, éclairée tout au fond par la réverbération d'une lampe. Je m'avance sur la pointe des pieds et je m'introduis dans un salon solitaire, je prête l'oreille; je m'aperçois par un murmure de voix qui partaient de bien près et par l'attachement d'une portière, que cette pièce était celle où j'avais déposé mon chapeau. Regardant avec attention autour de moi, je l'aperçois, je le saisis et je m'avance courageusement jusqu'à la porte d'entrée. Le domestique, qui était près de cette porte, s'incline devant moi en me souhaitant une bonne nuit, m'ouvre et enfin ! me voilà dehors, me voilà libre.

VIII.

UNE TENTATION.

4 décembre.

Cette fois-ci, en vérité, je l'échappe belle ! C'était-là ce que je me répétais souvent pendant les jours qui suivirent cette étrange soirée, pendant que je tremblais sous les frissons d'une petite fièvre bien aiguë, qui me cloua tour à tour dans mon lit et sur un lit de repos jusqu'au premier dimanche après Pâques ; quelles singulières vacances ! Oh ! oui ! je puis dire d'avoir eu ce qu'on appelle chez nous la bonne Pâque ! Ces pensées servaient toujours d'exorde, soit la nuit, soit le jour, toutes les fois que je m'introduisais dans le labyrinthe de mes aventures, pour y faire cent châteaux en Espagne desquels, après avoir erré pendant des heures entières, je me détachais, me recueillant en moi-même, avec l'esprit plus troublé que jamais, la tête cassée et l'amertume aux lèvres.

Il est bien certain que je ne pouvais m'en tirer autrement. Délivré presque par miracle des mains de mon féroce persécuteur, m'étant mêlé à la foule qui courait au feu d'artifice, je tournai avec tant de prestesse la rue du Babouin, prenant les détours qui l'environnent, que je parvins au seuil de ma demeure bien avant l'incendie de la *Girandole*; je dis à mes parents que je n'avais pas voulu y assister, parce que j'avais mal aux côtés et que j'éprouvais des cuissons entre cuir et chair. Je ne mentais pas, car la fièvre venait de me prendre et elle avait commencé à se faire sentir pendant que j'étais chez le terrible inconnu, après avoir bu le vin de Champagne, et qui s'était alimentée au moyen des secousses que j'avais éprouvées. C'eût été impossible et peut-être même dangereux de dissimuler et de cacher ma souffrance; d'autant plus, que la crainte de violer mon secret était déjà vaincue.

Pendant que ma petite maladie suivait son cours, mon esprit, ainsi que je viens de le dire, se perdait, courant après le souvenir des événements récents, ce qui me rendait sérieux, distrait et d'humeur mélancolique. J'étais tourmenté par-dessus tout à cause de l'indécision dans laquelle je me trouvais, ne sachant, si je devais ou non, faire connaître à ma mère, ne fût-ce qu'une partie de ce qui venait de m'arriver. Plus je me fatiguais à discuter à moi-même sur ce que je devais faire, plus j'éprouvais de difficultés à me décider pour ne pas lui causer trop de peine. Je n'ai jamais pu consentir volontairement à augmenter la somme des angoisses de ma pauvre mère.

Pourtant, si je lui confiais l'astucieuse conduite de Virginius au moment où il m'induisit à m'aboucher avec

son damné voyageur, je ne voyais pas comment j'aurais pu lui cacher toute l'affaire des vingt louis et l'artifice avec lequel je les avais mis dans ses mains, ainsi que l'aventure de la soirée de Pâques à Saint-Pierre, de la lettre, des billets de banque et de tout le reste des scènes qui s'en étaient suivies. Elle s'apercevrait de tout cela et n'aurait plus un seul moment de tranquillité. Si, en lui laissant ignorer mes visites à l'inconnu, je lui faisais connaître l'aventure de la jeune fille sauvée, c'eût été un peu tard les lui apprendre : elle m'eût avec raison reproché mon silence de plusieurs jours, me mettant dans le cas de m'embrouiller et de dire quelque mensonge. Devais-je lui parler de la récompense pécuniaire reçue pour n'avoir fait que mon devoir et le stratagème employé pour ne pas faire connaître mon nom ? Elle m'eût demandé compte de l'argent reçu : que pourrais-je lui répondre? Elle exigerait assurément que je lui montrasse la lettre; ici, parmi tous les autres inconvénients, il s'en élevait un, qui suffisait à lui seul à m'ôter toute envie de parler de cela.

Cet inconvénient était celui de ce nom d'Elpidius Molesti qu'on me donnait pour entretenir une correspondance, nom qui aurait pu la troubler, rappelant au souvenir de ma mère d'anciens soupçons sur des événements passés, soupçons que je pouvais croire endormis chez elle, mais non dissipés. Dans les événements présents, la vue de cette adresse, si complétement conforme aux initiales apposées au bas de l'écrit qui était mêlé aux affaires ambiguës de sir Williams, qui donnèrent tant de tourments à feu mon pauvre père, pouvait et devait occasionner à ma mère des inquiétudes bien légitimes,

dont je prévoyais les conséquences très-douloureuses. J'avais bien tort de juger ma mère à ma propre mesure, lui supposant toutes les sottises qui me venaient à l'esprit, auxquelles, très-probablement, elle ne pensait pas le moins du monde. J'aurais dû réfléchir que la feuille que j'avais vue dans le cabinet du voyageur inconnu et qui était signée par les mêmes initiales E. M., feuille qui m'avait causé de grandes appréhensions, était tout à fait inconnue à ma mère, qui ne savait rien de ce qui m'était arrivé à cet égard.

Quoi qu'il en soit des pensées qui troublaient en ce moment ma cervelle, je me décidai, après mille perplexités à sonder, avant tout, l'âme de ma mère, cherchant à découvrir les impressions que le souvenir renouvelé des vieilles aventures concernant l'Americain, pourrait réveiller chez elle, vu que ce passé se rattachait de bien près à l'époque de la mort de mon père ; je verrais alors l'effet que pourraient produire mes questions à ce sujet. Jamais je n'avais touché cette corde avec elle, afin de ne pas réveiller dans son cœur, où ils étaient peut-être assoupis, les tristes regrets de la perte récente que nous avions eu le malheur de faire ; le motif en est clair.

Donc, dans la soirée du jeudi, au moment où ma mère, assise près de mon lit, cousait tout en causant familièrement avec moi, après avoir parlé de choses et d'autres, je mis la conversation sur les anciens amis de notre fortune évanouie et cela me conduisit tout simplement et tout naturellement à parler de monsieur Honorius, mon hôte génois, qui avait été depuis longtemps l'un des habitués de notre maison. Depuis deux ans cet ami était parti pour des affaires commerciales et s'était embar-

qué pour San-Francisco en Californie et, depuis lors, nous n'en avions plus entendu parler. Je faisais remarquer à ce sujet que nous étions vraiment bien peu chanceux, puisque tous ceux qui auraient pu nous être utiles, étaient morts ou s'étaient considérablement éloignés. Ma mère croisa ses mains et me regardant d'un air de compassion :

— Crois-tu, mon fils, que quand même monsieur Honorius fût resté dans sa patrie, il eût pu pour nous venir en aide?

— Pourquoi pas? il était si lié avec mon père!

— Ce n'est pas une raison, mon cher; une bien funeste expérience m'a prouvé que les amis les plus intimes de mon pauvre Charles, Monseigneur Placide toujours excepté... suffit!

Et elle poussa un profond soupir.

— Pourtant, monsieur Honorius me témoignait une affection si cordiale que je ne saurais changer d'avis sur son compte. Oh! maman! Quelle rencontre inattendue que celle de son passage par Rome, qui me procura la course à Gênes et un petit voyage!...

— A quoi vas-tu donc penser aujourd'hui? reprit-elle vivement.

— Je pense à un peu de toutes choses; l'oisiveté forcée du lit me fait voltiger toutes sortes d'idées par la tête, et mille bagatelles fort peu importantes me reviennent dans l'esprit. Puisque nous en sommes sur ce chapitre, il me vient la fantaisie de satisfaire un petit accès de curiosité.

— Voyons, répondit ma mère en me regardant avec un certain air circonspect.

— Quelques jours avant mon départ pour Gênes, si vous vous le rappelez encore, mon père et vous paraissiez être de mauvaise humeur et vous aviez envers moi une contenance qui ne m'était nullement agréable. Vous en souvient-il? De quoi s'agissait-il donc? De quelque nouvelle sinistre? Nous n'avons plus reparlé de cela.

— Oh! quelle folie! reprit ma mère avec un sourire de dissimulation, et me frappant gracieusement le front avec un bout de mouchoir qu'elle était en train d'ourler, que vas-tu répêcher-là? Comment veux-tu que je me souvienne si, il y a trois ans, dans telle ou telle autre journée, j'eus l'humeur triste ou gaie surtout, après toutes les bourrasques qui nous ont bouleversés et qui ont fini par nous précipiter dans un abîme de misères? Parlons d'autres choses, mon petit blond, car nous avons plus qu'il ne faut des matières d'afflictions, sans aller chercher des peines dans les souvenirs du passé.

Ici la conversation devint vague. J'épiai pourtant sur le visage maternel un je ne sais quoi de si instantanément significatif, qui me fit dire à moi-même sur-le-champ :

— Tais-toi ; il y a là une plaie qu'il ne faut pas sonder.

Je me tus en effet ; je la priai de me donner à boire, et pendant qu'elle me présentait la tasse, je remarquai que ses paupières tremblaient :

— Maman, repris-je pour la distraire, je me sens mieux ; la fièvre diminue et je me lèverai demain.

— Que Dieu le veuille! répondit-elle, et on parla d'autres choses.

Tout ceci, réel ou supposé que ce pût être, me porta à décider que je devais garder envers ma mère le plus

rigoureux silence sur tout ce qui m'était arrivé. Je gardai, en effet, le silence : mais ce ne fut pas sans un déplaisir intérieur, qui me paraissait beaucoup ressembler à un remords, qu'il m'a été par la suite toujours impossible de calmer, malgré tous les efforts imaginables pour y parvenir. Ce remords me pique encore aujourd'hui et me cause de l'amertume : patience ! Je sais pourtant que si mon silence fut une faute, cette faute a été causée uniquement par mon amour filial et nullement par malice. Cette inquiétude de conscience adoucit ma blessure comme un baume et quelquefois même me donne de la joie :

Mon amertume est douce dans sa source.

On pourrait comparer cela à l'aiguillon mielleux de l'abeille. Continuons.

Pendant ce temps, Virginius était effectivement parti avec son enjôleur. On ne me donna pas ce départ pour certain dans les premiers jours, et d'abord je l'ignorai complétement, de sorte qu'à peine guéri, je n'osais pas me montrer dans la rue, par crainte de le rencontrer et de me voir forcé à en venir à quelque chose de fâcheux avec lui. M'étant par la suite adroitement informé près des personnes qui connaissaient Virginius, j'appris avec certitude que le mardi après Pâques, il avait quitté Rome, pour aller s'enrôler, selon les uns, dans les volontaires Toscans ; selon les autres, dans ceux de Piémont ; on disait aussi qu'il était allé en Angleterre pour faire partie des hommes que cette puissance levait à l'occasion de la guerre contre les Indes. Ces nouvelles me tranquillisèrent et je repris mes études avec une grande ardeur,

cherchant à oublier l'écheveau si embrouillé des piéges, des fraudes et des lâches trahisons dans lequel ce misérable avait cherché à m'envelopper. Mais jamais je n'ai pu parvenir à l'oublier ni à me débarrasser d'une certaine crainte soupçonneuse, qui me fait trembler pour peu de chose et, je dirais presque pour la vue de mon ombre. Je crois ne pas avoir bien tort pour cela. Celui qui sait craindre sait vivre, et aucune leçon n'est plus efficace que celle qu'on a reçue à ses propres dépens. La dernière de mes aventures de Pâques, aurait pu me fournir le thème des méditations les plus fantastiques pour bien longtemps encore si, vers la moitié du mois de mai, ma pauvre chère mère n'était venue m'en distraire au moyen d'une offre inattendue. Elle avait pesé sérieusement les graves conséquences dans lesquelles nous plongeait notre situation présente, surtout lorsqu'il s'agissait de payer les termes de notre loyer. En femme prévoyante et sage qu'elle est, ma mère sentant qu'à l'avenir nous tomberions dans une pénurie plus grande encore que celle où nous vivions, et réfléchissant qu'il ne faut pas trop compter sur des miracles de charité, après avoir médité sur plusieurs moyens de prévenir cette pénurie qui devenait insupportable en se prolongeant, elle eut la pensée de m'engager, après avoir suspendu le cours assidu de mes études, à prendre le premier petit emploi qui se présenterait, ce qui ne serait pas tout à fait impossible à trouver.

La pauvre femme, pressentant tout le chagrin que ses paroles allaient me causer, se tourmenta bien longtemps avant de me communiquer sa pensée : elle s'y prit de bien loin, et enfin elle me dora la pilule avec tant de

douceur et de bonne grâce, que je l'avalai sans trop me faire prier. Pourtant ce fut là une pointe bien aiguë qui me blessa le cœur, me privant de sommeil pendant plusieurs nuits. Habitué désormais à cacher mes douleurs au fond de mon âme et à dévorer en secret toutes les amertumes, je pris la détermination d'accomplir de mon mieux le cruel sacrifice ; sans me plaindre, sans murmurer, sans laisser paraître ma souffrance intérieure, toutes choses qui n'auraient servi qu'à redoubler les chagrins dont ma pauvre chère mère n'était que trop accablée. Dieu seul a connu les larmes cachées, les secrets gémissements que cette annonce du désir maternel arracha de mon cœur, mettant le comble à la mesure déjà bien lourde de mes cruelles afflictions.

A peine âgé de dix-huit ans, issu d'une famille fort distinguée, ayant reçu une bonne éducation et portant dans l'âme, si je ne me trompe sur mon compte, les sentiments d'un généreux caractère, au moment de terminer avec applaudissement et satisfaction de mes professeurs mon cours de philosophie, lorsque je désirais ardemment commencer les études du droit, avec l'espoir très-fondé d'y réussir convenablement et d'arriver dans un temps donné à rendre, par l'exercice de la jurisprudence, un état de bien-être à ma pauvre famille ; devoir d'un seul trait dire adieu à mes livres et les jeter de côté, pour aller mendier un misérable emploi de maître d'a, b, c, ou d'écrivain public, y enterrer mon intelligence et tronquer d'un seul coup tant de belles espérances, c'est une tribulation qui dépasse les bornes de mes aventures vulgaires et pour la supporter avec énergie, il faut une force et un courage peu ordinaires. Il y a des

têtes évaporées qui se vantent d'incrédulité, parce que, selon eux, Jésus-Christ et ses saints ne font rien du tout pour les habitants de la terre. Fous et impies !

Je leur garantis que, malgré le trésor de mon amour filial, et je sais combien cet amour chez moi est immense et sincère, je n'eusse pu résister à cet effort surnaturel, à ce détachement affreux, si la douce et chère piété sucée avec le lait de ma mère, ne m'eût donné force et courage. La vigueur de l'abnégation ne peut être soutenue que par la force de la Foi. Je me souviens qu'au milieu de toutes les tristesses que ce malheur extrême me causait, un coup d'œil jeté sur le crucifix ou sur l'image de la Mère des sept douleurs, suspendue au chevet de mon lit, me servait bien mieux que les mille raisons d'humaine sagesse que je cherchais à rassembler dans mon esprit pour me donner du courage. Résigné, mais non joyeux, je donnai l'assurance à ma mère qu'après avoir passé mon examen de philosophie, nous nous rendrions ensemble chez le prélat, notre ami bienveillant, pour le prier de s'occuper à me trouver l'emploi qui pût m'être de quelque avantage, et cette promesse parut plaire à ma mère. Toutefois je ne cessais pas de rouler dans ma tête toutes sortes d'idées pour tâcher de combiner nos intérêts matériels avec la prolongation de mes études, et je finis par m'éprendre tout à fait d'une de ces idées qui me sembla devoir concilier nos intérêts avec mes désirs et sauver, comme on dit vulgairement, la chèvre et le chou. Je conçus donc la pensée de chercher à me faire connaître en qualité de professeur de langue italienne près de quelques-unes des nombreuses familles anglaises ou allemandes, qui passent à Rome une saison tout entière,

ce qui aurait pu me faire gagner de bons et beaux écus, tout en me laissant le temps de fréquenter avec assiduité les écoles universitaires. Je comprenais que lorsque, pendant l'été, les étrangers arrivent en petit nombre ou s'absentent de la ville, la source des bénéfices diminuerait considérablement, mais je réfléchis en même temps que cette même source ne tarirait pas tout à fait, et qu'en désespoir de cause, il y aurait toujours le bon personnage à la lettre, auquel, sous le nom de Joseph Maglioli, je pouvais toujours recourir avec assurance. Cette pensée offensait bien un peu mon petit orgueil; pourtant elle me paraissait admirablement conçue, et je ne finissais pas de l'admirer et de m'en glorifier. Mais il s'agissait d'obtenir l'approbation et le consentement de ma mère, et j'y voyais des difficultés et même une impossibilité.

Je n'osais donc pas lui en parler de but en blanc, et j'attendais une occasion favorable pour lui mettre, comme on dit, la puce à l'oreille.

En attendant, pour tâter le terrain, et pour me convaincre que mes espérances pourraient être fondées au commencement du mois de Mai, je m'enhardis à faire des ouvertures sur ce sujet à un certain Marcel, mon ancienne connaissance, qui était le factotum d'un des plus grands hôtels de la ville; mais je le fis avec précaution, d'un air dégagé, prenant les choses de loin et faisant, comme on dit, le tour du lion. Ce brave homme, me comprenant au vol et sans me donner le temps de lui developper ma pensée, comme j'eusse voulu le faire :

— J'ai compris, m'interrompit-il d'un air guilleret; mon cher Monsieur Victorin, vous arrivez juste à point,

comme le fromage sur le macaroni. Suffit : j'ai tout compris ; venez avec moi.

Me prenant vivement par le bras, il me fit passer rapidement dans un corridor à droite, ouvrit une porte, et m'entraîna dans un salon où il y avait du monde, me présentant à un individu auquel il dit à haute voix en anglais :

— Sir Wilson, voici un jeune Romain qui est tout à fait votre affaire ; j'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Victorin Mélissa.

Tout cela se passa avec la rapidité de l'éclair. Dieu du ciel ! je ne saurais dire de combien de couleurs se couvrit alors mon visage ; tellement grande fut la confusion qui m'assaillit alors. Je devins froid comme le marbre, ma vue se troubla et si je ne m'élançai pas dehors d'un seul bond, ce fut qu'en cet instant je ne me sentis pas la force de faire le moindre mouvement.

— Je vous remercie beaucoup, répondit l'Anglais en se levant et venant vers moi pour me saluer, pendant que les personnes qui nous entouraient, se levant aussi, s'approchèrent de notre groupe.

— Monsieur Victorin, me dit à l'oreille le factotum, je vous laisse avec sir Wilson et son adorable famille : rien de plus facile que de vous arranger ensemble.

Se tournant vers l'Anglais qui me regardait d'un air moitié surpris, moitié riant, Marcel lui dit :

— Monsieur Wilson, je vous donne une perle ; croyez-en votre serviteur Marcel, lorsqu'il vous affirme qu'on ne trouverait pas, dans tout Rome, un autre Victorin Mélissa, quand même on l'y chercherait avec la lanterne de Diogène.

Après avoir prononcé ces mots avec emphase, le factotum prit promptement congé, s'esquiva et me laissa planté comme un pieu au beau milieu du salon, entouré d'un cercle d'inconnus qui me dévoraient des yeux. Je n'ai jamais su ni voulu faire de malhonnêteté à quiconque ce pût être. Je m'efforçai donc le reprendre mon aplomb ; je présentai mes excuses à ce Monsieur et à sa compagnie, protestant que j'avais été introduit au milieu d'eux à l'improviste : ce fut ainsi que je me tirai tout doucement de la fausse position dans laquelle m'avait fourré ce brouillon de Marcel.

Je ne puis et ne veux être autre chose qu'un narrateur très-concis de cet épisode nouveau de ma douloureuse épopée, que je serais bienheureux de pouvoir le considérer comme un rêve poétique plutôt que comme une réalité historique! D'abôrd, je ne le puis, parce que cet épisode renferme un secret qui doit rester jalousement caché, et que ce qui est écrit est souvent dangereux. Je ne le dois pas, parce que le mérite, pour grand qu'il puisse être, que je me suis fait devant Dieu, me conduisant comme je l'ai fait et comme je le fais encore maintenant, ne doit pas être exposé aux vaines complaisances de l'amour-propre. Je ne le veux pas, parce que mon cœur s'y refuse absolument ; même en ce moment où je m'apprête à retracer quelques indices de cet épisode sur le papier, il me semble que le cœur m'adresse ce reproche en me criant :

Infandum... jubes renovare dolorem!

Ces personnes composaient une riche famille anglaise de la province de Galles, entièrement formée de protes-

tants de bonne foi, qui avaient l'habitude de passer tous les ans quelques semaines à Rome ; cette fois, la famille se proposait de faire un voyage en Orient, jusqu'à la Noël et de revenir dans notre ville pour y passer l'hiver. Cette famille se composait du père, sir Georges Wilson, homme d'un caractère très-doux et qui avait passé la cinquantaine ; de son fils, jeune homme de vingt ans, nommé Clet, et de deux filles, Maud qui était de mon âge et Mary de trois ans moins âgée. Ces enfants étaient depuis assez longtemps privés de leur mère, mais une tante qui les aimait comme si elle leur eût donné le jour, remplaçait la mère que la mort leur avait enlevée.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré de créatures plus belles, plus aimables, plus distinguées, plus accomplies que les trois enfants de sir Georges Wilson. Cette famille était à Rome depuis quatre jours seulement, et l'on cherchait pour eux un professeur d'italien, pour les aider, non-seulement à parler notre langue mais encore à bien comprendre le texte de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, que les trois enfant lisaient et comprenaient assez suffisamment déjà. Marcel, qui avait été chargé de chercher et de trouver ce professeur, m'avait saisi au vol et poussé, sans autre forme de procès, dans le salon où était réunie la famille, pensant que l'affaire serait bientôt conclue entre Monsieur Wilson et moi.

En moins d'une demi-heure, grâce à la bonté et à la simplicité toute candide de chacun des membres de cette famille, je me trouvai traité comme un des leurs. On me combla de prévenances, avec des façons si cordiales et des marques si vives de satisfaction pour mes manières

et pour mon langage, que je me sentis lié. Lorsqu'on me proposa de passer avec eux une heure, trois fois par semaine, pour les exercer à la lecture du Tasse, je n'eus par la force de refuser. Me prenant à part, sir Georges me proposa vingt francs par leçons. Je rougis et je n'eus pas le courage d'accepter un prix si élevé.

— La récompense la plus précieuse que je puisse souhaiter sera celle de votre amitié.

L'anglais n'insista pas : mais voulant rendre courtoisie pour courtoisie, il m'invita à dîner pour le surlendemain ; cette invitation, répétée par chacun des membres de la famille, m'obligea à prendre l'engagement pour le jour fixé.

Me voilà, sans y penser, pris dans un autre engagement. Je n'en parlai point à ma mère pour ne pas lui causer de nouvelles appréhensions. Le surlendemain, j'arrivai exactement à l'heure indiquée, quoique, pour être exact, il m'eût fallu, ainsi que le disent les étudiants, *saer* l'école, à cause de l'heure du dîner. Je n'avais pas réfléchi que le jour de l'invitation tombait justement un vendredi. Après un excellent accueil, nous nous mîmes à table. J'avais le frisson, car je ne voulais pour rien au monde faire gras : je soupçonnais fort qu'on ne me servirait que des aliments gras et de ce gras propre à la nourriture anglaise.

Il en fut effectivement ainsi. Le potage était au gras : j'en refusai sans hésiter. Sir Georges me regarda avec quelque surprise ; Miss Maud en avertit sa tante ; mais personne ne dit mot. Le premier service était gras. Je le refusai tout entier, A ce nouveau refus, sir Georges me demanda si je m'étais mis à table pour jeûner. Je souris, me mordis les lèvres et je répondis par une plaisanterie.

Arrive le second service tout aussi gras que le premier : nouveau refus de ma part. Alors Miss Maud ne put s'empêcher de prier son père pour qu'il m'obligeât à manger. Chacun protesta à son tour, comme pour me rappeler à l'ordre. Je continuai de sourire et de refuser, j'avouerai pourtant que la tentation du respect humain était forte et que mes jambes tremblaient. Voyant que le troisième service était également gras, je me décidai à rompre la glace.

— Sir Wilson, dis-je d'une voix fort altérée ; vous savez que je suis catholique et que c'est aujourd'hui vendredi, jour où l'Eglise me défend de manger de la viande. Que pensez-vous que je doive faire ? Offenser Dieu et ma conscience pour ne pas déplaire à la famille Wilson, ou déplaire à la famille Wilson, pour ne pas offenser Dieu et ma conscience ?

— Quel malheur ! qu'on n'y avait pas pensé ! s'écria aussitôt Miss Maud, devenue aussi blanche qu'une feuille de papier.

— Vous vous trompez, miss ; on y a pensé, dit alors le père d'un air tranquille et serein ; je savais que Victorin Mélissa est catholique ; mais pour le considérer vraiment comme tel, il me fallait des preuves et non des paroles. Maintenant je crois au catholicisme pratique de Victorin. Sachez donc, mon gentil garçon, que je vous ai tenté de propos délibéré ; à preuve, que j'ai commandé un dîner maigre expressément pour vous. Majordome, faites servir le dîner maigre de Monsieur.

Se levant, sir Georges vint me serrer affectueusement les deux mains[1].

(1) Nous prions nos lecteurs de vouloir bien être convaincus

Il me faudrait le pinceau du Caravage pour rendre dignement les diverses expressions des visages de tous les commensaux à cette manifestation du père de famille. Clet, qui était assis près de moi, se leva pour m'embrasser. Miss Mary et sa tante étaient émues et avaient les larmes aux yeux, pendant que ceux de miss Maud rayonnaient d'une pieuse joie :

— Voilà comment on doit craindre le Seigneur! répéta-t-elle à deux reprises, regardant son père, qui avait tout à fait l'air d'un triomphateur.

On dîna donc gaîment et je fis tant de progrès dans les bonnes grâces de cette famille, que vers la fin du dîner, il me semblait que j'étais devenu un quatrième enfant de sir Georges et le frère de ses trois autres enfants.

Je me rendis deux fois chez eux pour leur donner la leçon convenue : mais au lieu d'une heure, j'en passai trois et même quatre à causer avec eux : de sorte que le premier jour je rentrai à la maison assez tard dans la soirée, au grand déplaisir de ma mère, qui m'en fit des reproches plus sévères que d'habitude. Elle avait raison. Je pris la résolution de rentrer de meilleure heure les jours suivants : je le fis. Mais au moment de sortir de chez sir Wilson, il arriva que je ne trouvai plus mon chapeau sur la chaise où je l'avais déposé en entrant. Miss Maud s'empressa de m'aider à le chercher, et l'ayant

que cet acte de vertu chrétienne, très-exemplaire sans doute chez un jeune homme, est une histoire vraie et nullement une fiction écrite pour leur édification. Nous en avons reçu, outre l'assertion de Victorin lui-même, une confirmation parfaitement digne de foi.

retrouvé dans l'antichambre qui précédait le salon, elle le plaça dans ma main avec quelque chose de lisse, à quoi je ne fis pas attention en sortant après l'avoir remerciée. En descendant l'escalier et en me couvrant la tête, une lettre, qui était dans mon chapeau, tomba à mes pieds. Je la ramassai : elle était sans adresse. Je la décachetai et me plaçant sous un bec de gaz qui éclairait le palier, je la parcourus. Elle contenait douze lignes d'écriture, dont la première commençait par ces propres mots : « Victorin, vous êtes un être surhumain. » Je ne me souviens pas précisément du contenu textuel des autres lignes, mais je me rappelle parfaitement les expressions suivantes : « Pour partager les joies et les peines de l'existence avec vous, je suis prête à me faire catholique. » Une autre ligne et demie disait : « Une religion qui forme des jeunes gens comme vous, est faite pour rendre les cœurs heureux. » Voici la dernière : « Heureuse avec vous dans le temps et dans l'éternité. Maud Wilson. »

— Hélas ! nous voilà en plein roman ! Que Dieu me protége ! pensé-je en moi-même, et mettant le papier dans ma poche, je m'en allai.

Le père Léopold se trouvait, en ce moment-là, dans son couvent de Rome, et c'était un humble frère de Saint-François, doué de la plus haute science ecclésiastique ; ce moine était mon confesseur et il m'aimait tant, qu'il était devenu l'ami le plus intime de mon âme. Averti, par l'expérience que j'en avais faite, de la sagesse du proverbe qui dit : *Celui qui se trompe à la hâte, se repent à loisir,* le lendemain, de très-grand matin, je me rendis chez le père Léopold, et lui proposant le cas, je le priai de me

conseiller en conscience. Il commença par me dire du ton le plus paternel que je devais immédiatement détruire le billet et que je devais ensuite, pour toutes les considérations qu'inspire l'honneur, m'abstenir de remettre les pieds chez monsieur Wilson. Entre miss Maud et moi il y avait une de ces distances qu'on appelle aujourd'hui des *impossibilités* : c'est-à-dire que je ne possédais rien au monde, et qu'elle pouvait avoir peut-être bien une dot de vingt mille livres sterlings. Il était d'abord certain que Sir Georges, protestant très-zélé et très-fervent, mettrait toute sorte d'obstacles aux intentions de sa fille. Enfin, si le désir de la jeune fille qui voulait devenir catholique était vraiment sincère, elle le prouverait à son retour à Rome, l'hiver prochain : *si ce sont des roses, elles fleuriront*. Ensuite, il me fallait avoir d'autres idées en tête, que celle de seconder une affection de cette nature. Et encore... enfin ; les raisons que me donna le sage père Léopold étaient si innombreuses et si inattaquables, que je compris l'évidence de ses conseils et qu'il était de mon devoir de les suivre à la lettre. Je brûlai le billet sous ses yeux et je lui donnai ma parole sacrée de lui obéir en tous points. Et j'obéis en effet.

Dois-je pourtant le dire ? Lorsqu'il fut question d'écrire à sir Georges, qu'un événement inattendu m'empêchait absolument d'aller chez lui pendant toute la semaine suivante, j'éprouvai tant de regrets que j'en versai des larmes ! Il ne faut pas croire pour cela que mon cœur fût pris : non ; je sentais qu'il était libre, très-libre. Mais je prévoyais que la pauvre jeune fille verserait bien des pleurs dont je serais la cause : la douleur des autres, provenant de mon fait, est pour moi un tourment affreux,

car je ne connais que trop bien l'amertume des pleurs. Ce fut pour cela que cette lettre me coûta plus de larmes que d'encre : malgré la promptitude avec laquelle je la jetai à la poste, je n'en souffris pas moins pendant assez longtemps ; je souffris bien plus encore lorsque, quelques jours après, ayant rencontré Clet et lui ayant donné des excuses embrouillées qu'il n'eut pas l'air de trouver valables, je m'entendis dire que ma lettre avait plongé tous les membres de sa famille dans une véritable douleur et que sa sœur Maud surtout ne me nommait ou n'entendait prononcer mon nom qu'en pleurant. Le jeune homme finit par m'appeler peu courtois et dur de cœur.

Le jugement humain souvent se trompe !

Oh ! mon jeune ami ! si tu avais pu savoir que Victorin, à son tour, n'a jamais pensé aux Wilson, sans répandre des larmes, et si tu avais su pour quelle cause il a souffert de paraître à leurs yeux dur et discourtois ; toi, qui as un cœur si doux et si bon, tu aurais dit que le cœur de Victorin était digne du tien et de celui de tes proches ! Mais, ne disons plus rien à ce propos.

IX.

SI L'ON A BESOIN, QU'ON SE RENDE !

7 décembre.

— Qu'as-tu donc, mon enfant, que tu es si triste et que tes yeux sont toujours rouges? me demanda ma mère deux ou trois fois consécutives, car elle ignorait tout ce qui m'était arrivé.

— Rien, maman; tu comprends bien qu'au milieu de tous nos malheurs, il est impossible de ne pas avoir des jours de tristesse, lui répondis-je, cherchant à cacher la désolation de mon âme.

— Prie le bon Dieu pour qu'il t'accorde la patience, pauvre cher enfant! je te plains bien. Et elle aussi, par sympathie, avait les yeux humides.

Pourtant, la chère mère était à mille lieues de deviner le motif de ma tristesse : je n'aurais pas voulu le lui apprendre pour tout l'or du monde. J'avais, on le sent, un grand besoin de me distraire, car la pensée de cette douce et candide créature qui pleurait pour moi, m'arrachait tant de larmes et me faisait tant de peine, que

j'aurais donné la moitié de mon sang pour ne pas me trouver dans cette situation. La Providence daigna venir à mon aide, peu de temps après l'époque où j'appris que la famille Wilson avait quitté Rome.

Cette aide providentielle m'envoya la distraction dont je vais parler.

Vers le milieu du mois de juin, un soir, pendant que je revenais de l'école, ma sœur vient à ma rencontre à la porte d'entrée de notre maison et m'annonce que monseigneur Placide était chez nous en sérieuse et secrète conversation avec notre mère, et qu'ils avaient tous les deux recommandé de m'introduire dans la pièce où ils s'étaient retirés, aussitôt que je serais rentré. Colomba me dit de me dépêcher, car elle était curieuse de savoir par moi de quoi il s'agissait. Je cours tout de suite au petit salon, je m'incline devant le prélat, qui m'accueille avec une cordialité joyeuse et, pour lui obéir, je m'assieds sur le canapé près de lui, vis-à-vis de ma mère, qui avait le visage très-rouge, mais cependant calme.

— Sais-tu bien, Victorin, dit-elle, que raisonnant confidentiellement avec notre bon Monseigneur, qui nous a honorés d'une visite tout à fait imprévue, je lui ai parlé de tes velléités de te mettre à la recherche des emplois?

— Et moi, interrompit dom Placide, et moi, je ne vous approuve pas le moins du monde. Parbleu, vous moquez-vous? Un jeune homme de votre portée, qui a du talent à revendre et qui a toujours été le premier dans toutes ses classes et qui n'a de véritables dispositions que pour l'étude, pourquoi les abandonnerait-il au beau milieu, pour un emploi de quatre sous? Eh! attends,

mon cher enfant! tu n'es pas assez mûr pour les emplois : L'hiver doit marcher avant le printemps. Il faut que tu achèves de devenir un homme, que tu prennes ta licence de docteur : point de caprices d'enfant!

Cette petite mercuriale du prélat me fit comprendre que ma mère ne lui avait découvert que la moitié du pot aux roses et que, par suite de sa timidité habituelle, la pauvre chère femme lui laissait ignorer dans quelles tristes eaux nous étions forcés de naviguer. Poussé et en même temps retenu par un sentiment que je voulais surmonter, je me décidai enfin à rompre tout à fait la glace et à chasser cette fausse honte qui nous tuait.

— Non certes, Monseigneur, je n'agis pas par caprice; c'est bien autre chose! Je fais mes calculs d'après un calendrier auquel je vous prie de vouloir bien faire attention. Vous connaissez les malheurs qui nous ont fait tomber du haut de l'échelle; ma mère est restée veuve avec trois enfants dont je suis l'aîné. Si, par malheur, une maladie survenait... (oh! mon Dieu, que cela n'arrive pas!) si la mort nous l'enlevait, nous serions sur le pavé. Moi, étudiant, sans métier et sans art; ma sœur n'ayant pour dot qu'un visage et un cœur d'ange; Stanislas, pauvre petit apprenti d'un mosaïste...

— Qu'entends-je? Stanislas apprenti d'un mosaïste! s'écria-t-il avec stupéfaction; mais, depuis quand?

— Depuis plus d'un an, répondis-je, regardant du coin de l'œil ma mère qui, baissant les paupières et la tête, était devenue rouge comme le feu.

— Et ce n'est qu'à présent seulement que vous m'apprenez cela! s'écria-t-il presque suffoqué, ah! madame Cinthie! ah! Victorin! Des secrets pour moi? pour

moi? Vous ne savez donc pas qu'au chevet de l'avocat mourant j'ai juré (entendez-vous?) j'ai juré que je servirais de père à ses enfants? Par tous les diantres, c'est par trop fort! cela me semble bien difficile à avaler! ne pas m'en dire un seul mot? trouvez-vous que ce soit bien de votre part?

— Hélas! Monseigneur, ne vous fâchez pas, de grâce! dit ma mère, d'une voix craintive et haletante; nous n'avons pas osé : pardonnez-le-nous... ce fut la honte... portant son mouchoir à ses yeux, elle éclata en sanglots et en pleurs abondants. Emu moi-même à cette vue, je ne pus m'empêcher de saisir une des mains de ma mère en lui disant :

— Ne pleurez plus, maman, car Monseigneur est bon et il sait pardonner les faiblesses des pauvres honteux.

En effet, le bon vieillard tout attendri, s'était pris à sangloter, et se levant subitement, il me serrait fortement dans ses bras, lorsque Colomba, que le ton de voix élevé de Monseigneur et les pleurs qu'elle avait entendus de la pièce voisine avaient grandement effrayée, ouvrit tout doucement la porte du salon où nous nous trouvions et voyant ce spectacle émouvant, elle acheva de se troubler et se jetant avec précipitation au cou de notre mère, elle s'écria :

— Mon Dieu, qu'est-il arrivé? qu'avez-vous tous? vous pleurez! pourquoi donc cela?

Lorsqu'on se fut un peu calmé, on admit ma sœur dans le petit conciliabule, et nous reprîmes tranquillement l'exposition de nos pauvres affaires auxquelles Monseigneur prenait un intérêt tout à fait paternel! Il nous dit qu'en tout état de choses, il se chargerait de la dot de

Colomba. Il promit de faire obtenir à Stanislas, sous peu de temps, une place à l'hospice Saint-Michel : mais à mon égard il n'entendit nullement que j'interrompisse mes études. Voyant que le moment favorable était arrivé, je pris courage pour lui faire connaître le dessein que j'avais conçu de mettre à profit, sans préjudice pour l'obtention du diplôme de licencié en droit, ma connaissance des langues anglaise et allemande pour donner des leçons d'italien aux étrangers de ces deux nations. Ma mère se boucha les oreilles avec un mouvement d'horreur ; le prélat secoua la tête, serra les lèvres et me regarda sans mot dire ; cela me rendit muet à mon tour, tant j'en fus abasourdi. Me frappant sur le genou :

— Je voudrais bien voir, reprit Monseigneur, que tu te misses, mon beau garçon, à vagabonder par les hôtels et les auberges, en quête de ce que tu ne cherches pas. Comment ! diantre, une semblable sottise a-t-elle pu surgir dans ta cervelle ?

— O très-sainte Vierge ! ajouta ma mère en frissonnant de tous ses membres, je ne le souffrirais pas même en rêve ! avec un tas d'hérétiques, de fourbes, de trompeurs qui ne cherchent qu'à corrompre la jeunesse ! Je n'aurais plus un moment de repos.

— Eh bien ! n'en parlons plus, répondis-je avec trouble et sentant au fond de mon cœur qu'elle avait raison ; c'était une idée hasardée sans trop de réflexion, il ne vaut pas la peine d'y faire attention.

— Voilà, Monseigneur, que nous vous avons parlé à cœur ouvert, reprit ma mère d'un ton insinuant ; mon Victorin pense qu'il serait utile, en cas de malheur, d'avoir sous la main une petite profession, une occupation un peu

fructueuse, qui ne le détournât pas trop de son cours de droit, mais qui, en même temps, pût le mettre à couvert, si les circonstances l'obligeaient un jour de briser le fil de ses intentions.

— Ceci est une autre paire de manches! la chose, exposée comme vous venez de le faire, ne me déplaît pas; je trouve même qu'elle mérite d'être secondée.

Monseigneur resta quelque temps préoccupé, pétrissant distraitement le tabac dans sa tabatière ouverte :

— Dites-moi, reprit-il, se tournant de mon côté, quel serait le genre d'occupation qui vous conviendrait le mieux?

Me serrant dans les épaules et regardant ma mère dont les yeux brillaient d'une joie encore indécise :

— N'importe laquelle, pourvu qu'elle fût à la portée de mon intelligence, et qu'elle ne me demandât pas trop de temps... qu'elle ne fût pas trop humiliante.

— Ah! ah! répondit Monseigneur en souriant; voilà le *hic*.

Après s'être frotté le front pendant un bon moment, comme un homme qui caresse une idée agréable :

— Madame Cynthie, reprit-il, dites-moi si je lui trouvais l'emploi d'une couple d'heures par jour dans une des plus honorables maisons romaines, chez un de mes grands amis, bon comme le pain du bon Dieu! Et si, sous le titre de secrétaire, il l'acceptait, lui accordant toute sa confiance, auriez-vous quelque chose à redire?

— Oh! Monseigneur, soyez-en béni! s'écria ma mère devenue pourpre; en ma qualité de mère, je n'aurais qu'une question à vous adresser.

— Laquelle?

— Si l'âme de mon Victorin ne serait pas en danger dans cette maison.

— Quant à cela, elle serait en sûreté comme chez vous ; n'en ayez aucun doute. Peste! s'il y avait eu l'ombre d'un danger seulement, je m'en ferais un cas de conscience, croyez-moi bien que je ne vous en eusse point parlé sans cela.

— Que Dieu soit loué! murmura-t-elle avec un soupir de contentement qui partaient des profondeurs de son cœur.

— Qu'en dites-vous, Victorin? parlez à votre tour.

— Si ma mère et Monseigneur sont contents, comment ne le serais-je pas? répondis-je en prenant la main du bon veillard et y imprimant un chaleureux baiser.

— Très-bien! reprit le cher homme en se levant et s'appuyant sur mon épaule; j'en ferai mon affaire : recommandez-vous à saint Louis, pour que la négociation réussisse à notre gré, j'espère pouvoir vous donner samedi prochain une réponse définitive.

— Souviens-toi, mon fils, que le jour de la fête de ce grand saint, tu dois recevoir avec moi la Sainte-Hostie à son autel, à cette intention et à celle de Monseigneur; ajouta ma mère, présentant au prélat sa canne.

Celui-ci, après avoir causé tout bas avec elle pendant quelque temps, en lui mettant dans la main un petit groupe de *grégorines*, se retira suivi des bénédictions et des remercîments de toute la famille.

Le terrible moment, qui nous avait coûté tant d'auxiétés et de tergiversation, était enfin passé: un coin du voile était levé, notre protecteur savait suffisammment que nous souffrions le besoin. Quelle confusion de sentiments, de regrets et d'espérances, vint alors préoccuper

notre pensée après cette salutaire et consolante apparition ! Nous cherchions à nous réjouir, et à nous encourager réciproquement, tout en attendant l'heureuse nouvelle qui nous avait été annoncée. Je tâchais d'être plus joyeux que les autres, ce qui ne voulait pas dire que je fusse le plus content ; je le faisais pour cacher la piqûre que mon âme avait reçue, pensant que désormais il me faudrait, pour vivre, me trouver dans la position d'une presque domesticité. Ces sentiments-là, la langue ou la plume essaieraient en vain de les exprimer convenablement. C'est à un cœur bien placé qu'il convient de les comprendre.

Monseigneur tint parole. Un soir de cette même semaine, entrant chez nous à l'heure de la promenade, après avoir pris à part notre mère, il m'appela pour me dire que l'affaire était bâclée et que je n'avais qu'à l'accompagner au *Mont-pincio*, pour qu'il me présentât à son ami, qui m'attendait sur cette hauteur. Cette nouvelle me donna les sueurs froides : je m'habillai et nous nous mîmes en chemin.

— *Celui qui a besoin, doit se rendre,* dis-je tout bas en sortant de la maison.

Je ne saurais exprimer comment le prélat me peignit sous les couleurs les plus splendides, l'homme, la parenté et la famille au service desquels il allait me mettre. Nous montâmes la gracieuse côté, et arrivés au point où la colline se forme en cercle au-dessus de la villa Borghèse, par l'allée opposée qui rase le tournant, nous aperçûmes deux personnages à l'air et à la tournure souverainement distinguée, qui se promenaient de long en large, causant entre eux.

— Le voilà, me dit Monseigneur en s'arrêtant; voyez-vous là, (et il me le montra), le maigre qui porte des moustaches, cet habit gris? c'est le comte. L'autre, en habit brun, est son ministre[1], Monsieur Elpidius, une pâte d'or! j'avais oublié de vous en parler!

— Quel est son nom de famille? demandai-je, comme si la foudre venait de me frapper.

— Molesti.

— Elpidius Molesti! répétai-je abasourdi.

— Oui, Elpidius Molesti; pourquoi en paraissez-vous si étonné?

— Ah!... non, je n'en suis pas étonné.

— Le connaîtriez-vous, par hasard?

— Pas du tout; mais ce nom, si je ne me trompe, ne m'est pas entièrement inconnu.

— Bah! manque-t-il de noms qui se ressemblent? murmura-t-il au moment où ces deux messieurs venaient à notre rencontre, nous saluant gracieusement.

Palpitant et confus, je me prends à regarder avidement l'homme à l'habit brun et je crois reconnaître en lui le vieillard que j'avais vu assis à la table de l'inconnu chez lequel Virginius m'avait entraîné. Je rougis, je pâlis, je deviens vert, pendant que mon prélat me présentait au comte en lui faisant un pompeux éloge de ma personne. Celui-ci me serre amicalement les mains et remercie Monseigneur du présent exquis qu'il voulait bien lui faire. Je cherchai à lui offrir mes remercîments, les accompagnant d'un modeste sourire et examinant en même temps Elpidius; je remarquai qu'il me regardait

(1) Administrateur des biens d'une maison.

avec la plus grande attention. Je ne chercherai pas à dépeindre le tumulte d'émotions qui m'assaillirent à la fois en ce terrible instant.

Pendant cet échange de compliments, une luxueuse voiture, attelée de deux ardents chevaux noirs, s'approcha de nous au grand trot. La voiture s'arrête; la dame qui était assise dans l'intérieur à côté d'une jeune fille au visage d'une beauté céleste, se penche vers le comte :

— Dépêche-toi, Horace, lui dit-elle; monte, car la fraîcheur commence et Gisèle s'en ressent.

— Me voici, me voici, répondit-il en s'approchant, avec nous, de la portière.

— Ah! Monseigneur, reprit la dame; mille pardons, je ne vous avais pas aperçu.

— Monseigneur et son Victorin, dit le comte, me faisant signe d'approcher.

La dame qui, ainsi que la jeune fille, portaient le deuil le plus sévère, m'honora d'une gracieuse inclinaison de tête, me saluant avec son ombrelle. Je m'inclinai à mon tour sans ouvrir la bouche et je fis place au prélat, m'éloignant un peu, mais pas assez pour ne point l'entendre lui dire tout bas :

— Comme il a l'air délicat, ce pauvre jeune homme! On le prendrait tout à fait pour un Anglais.

— Dites plutôt pour un ange, chère comtesse, oui, pour un ange, murmura le prélat.

Je devins rouge comme la pourpre. La dame tourna vers moi un œil plein de douce tristesse en me jetant un long et compatissant regard : puis, baissant la tête de mon côté, elle m'adressa un sourire; en même temps,

la jeune fille, qui, depuis un instant m'examinait des pieds à la tête, m'indiqua du doigt :

— Maman, lui dit-elle tout bas, est-ce là Victorin?

— Oui, répondit la comtesse essuyant une larme.

Et elle se reprit à m'examiner d'un air qui semblait vouloir me comparer avec quelqu'un dont son esprit cherchait à se souvenir. Son air empreint d'une haute et profonde mélancolie, augmenté encore par ses vêtements de deuil, m'inspira un sentiment de commisération : au milieu d'une tristesse bien apparente, on reconnaissait pourtant, dans les traits de cette dame, le rayonnement d'une grande beauté déjà sur le déclin et je compris que ce n'était pas l'âge, mais plutôt la douleur, les peines aiguës, les malheurs peut-être, qui avaient flétri cette beauté et terni l'éclat de sa fraîcheur primitive. En ce moment, le comte et son ministre avaient pris place dans la voiture et salué de nouveau le prélat.

— Victorin, me dit très-gracieusement le comte, au revoir, à demain vers dix heures.

— N'y manquez pas, car nous vous attendrons pour déjeuner, insista la comtesse avec une tendre prévenance.

Je m'inclinai très-respectueusement ; pendant que la voiture partait au grand trot, la jeune fille mit la tête à la portière.

X.

UN MAL SANS REMÈDE.

9 décembre

Il ne fallait plus hésiter. Une suite singulière d'aventures, plus bizarres les unes que les autres, m'avait amené à me mettre au service du personnage mystérieux dont j'avais sauvé la fille d'une mort presque assurée ou, tout au moins, du plus grand danger : et c'était assurément cette enfant qui, sur le Mont-Pincio, du fond de sa voiture, m'avait examiné avec une attention si soutenue, et la dame en deuil était bien certainement sa mère. Comment en aurais-je pu douter? Cet Horace, son époux, était bien mon comte, celui auquel je devais adresser l'intitulé de mes lettres avec la signature de Joseph Maglioli; et cet Elpidius Molesti, auquel il m'avait dit de les adresser, était bien l'Elpidius son ministre. Il n'y avait aucunement lieu de s'y tromper. Est-ce qu'il se pourrait qu'il y eût à Rome deux Elpidius Molesti? La chose était

claire, et, jusque-là, mon induction ne rencontrait pas d'écueil.

Pour qui ces deux hommes vont-ils me prendre? Le nœud était là. Je descendis du Pincio absorbé dans cette pensée bien embarrassante, qui me préoccupa entièrement l'esprit pendant la première moitié de la nuit. Je me fatiguai cruellement à faire mille raisonnements qui tendaient tous à un même et unique résultat d'hésitation ; je ne désespérais pas pourtant de pouvoir trouver la clef de ce secret.

Une autre pensée, bien plus accablante pour moi, venait me remplir d'amertume. Auprès des visages aimables et gracieux de ses maîtres, cette sinistre figure de Molesti, qui me réprésentait absolument celle de ce sombre vieillard qui pelait des pommes et lampait les verres de vin de Champagne à la table de ce damné voyageur de Virginius, me troublait à chaque instant l'esprit ; elle me causait un tel sentiment de mauvais augure, que j'en avais le frisson. Nous avons un proverbe qui dit : Le chien qui a été échaudé craint l'eau froide.

Supposant donc que cet homme fût le même que celui que j'avais déjà vu, cette supposition me rappelait diverses circonstances contradictoires qui achevaient de mettre le désordre dans mes idées et me faisaient flotter, dans une incertitude cruelle, entre la peur et l'espérance qui aurait bien voulu sourire dans mon cœur. Voilà donc encore une fois empoisonnée l'ombre même d'une heureuse aventure, celle de me trouver avantageusement placé dans une honorable maison, sous les auspices les plus dignes ; j'étais triste à en mourir d'une chose que toute personne au

monde eût raisonnablement considérée comme le commencement de ma fortune.

Ainsi que je l'avais fait au sujet de Miss Maud, je voulus soumettre ce nouveau cas aux excellents conseils de mon très-cher père Léopold. Je me rendis chez lui de grand matin : je lui rappelai mon aventure du soir de Pâques, que je lui avais déjà fait connaître après son retour à Rome, qu'il avait quittée pendant le Carême, lui exposant ce qui venait de se passer pour moi présentement, le suppliant de m'éclairer sur la conduite que je devrais tenir. Le digne serviteur de Dieu, après m'avoir loué du bon sens avec lequel je me méfiais de moi-même, m'encouragea beaucoup, en me disant le plus grand bien du monde de ce comte Horace, dont on lui avait appris d'excellentes choses. Il m'exhorta à chercher tous les moyens de m'attirer de plus en plus ses bonnes grâces : il me conseilla d'user de la plus grande discrétion avant de lui faire connaître que j'étais la personne qui avait eu le bonheur de sauver sa fille ; à cet égard, il me dit que je devais être excessivement réservé : il me donna toute sorte d'avertissements, afin que j'eusse à me conduire en jeune homme bien élevé et en bon chrétien envers le comte et tous les membres de sa maison, et il m'ordonna de tenir pour non-avenus, mes soupçons à l'égard du ministre, me disant que mes rapprochements pourraient bien être un simple effet du hasard, et même des jugements téméraires ou des illusions de mon imagination, que je ferais fort bien de chercher à modérer. Je devais me fier à Monseigneur, si pieux, si timoré, si prudent et être certain que là où il m'avait introduit je ne courrais jamais le risque de tomber dans les serres de l'épervier.

Les paroles du bon père me donnèrent du cœur; je me tranquillisai, je courbai le front, je lui baisai la main et, rentré chez moi pour embrasser ma mère et préparer une mise décente, je me rendis, après avoir reçu la bénédiction maternelle, au palais qui m'avait été indiqué. Je ne pourrais dire avec sincérité que j'en franchis le seuil avec le contentement au cœur : en gravissant les degrés, ma respiration commença à être gênée et mes genoux devinrent tremblants, au point de me faire transpirer sans avoir chaud. Au fond du premier palier, j'aperçus une grand'porte toute reluisante, flanquée de deux magnifiques décrottoirs : je sonnai. Un vieux serviteur en pourpoint vint m'ouvrir; cet homme portait la culotte courte et des guêtres fauves; je lui demandai :

— Monsieur le comte est-il chez lui?

— Oui, monsieur; veuillez entrer.

Et il s'inclina très-respectueusement, il me fit entrer dans une salle basse, entourée de banquettes bleues, portant sur leurs dossiers les armoiries de la famille. Il m'invita à le suivre et je traversai, derrière lui, trois autres pièces richement étendues de soie jaune. Arrivé au bout de la dernière de ces pièces, le domestique se tourna vers moi :

— Qui dois-je annoncer, s'il vous plaît? me demanda-t-il.

— Annoncez... le jeune homme... de hier au soir, au Pincio.

— Mille pardons, me dit-il, faisant une petite grimace; pour pénétrer dans le cabinet de Monsieur le comte, il faut dire ses nom et prénoms : n'en soyez pas offensé, je vous prie, mais qui dois-je nommer?

— Ah ! fort bien, repris-je en me mordant les lèvres ; annoncez Victorin Mélissa.

Il disparut et reparut à l'instant, me disant :

— Entrez, Monsieur.

Et il ouvrit la double porte à deux battants.

J'entrai.

— Soyez le bienvenu, Victorin !

Le comte me salua avec une joyeuse affection ; et voyant que je lui faisais une révérence très-embarrassée, me présentant obséquieusement :

— Voyons, pas de cérémonies ; asseyez-vous là ; me dit-il me prenant la main et me conduisant vers un grand fauteuil recouvert de drap vert-olive.

— Je serais fâché d'être arrivé trop tôt, ce matin, dis-je timidement en m'asseyant.

— Nullement, vous arrivez à l'heure... voici Mélanie ! répondit-il en se levant après avoir entendu légèrement frapper à une porte du cabinet.

Il poussa le ressort de cette porte qui faisait face à celle par laquelle j'étais entré. La dame en deuil entra, et, après m'avoir salué d'un air souriant :

— Je viens tout de suite vous appeler, nous dit-elle, pour le déjeuner : sans cela, Horace, tu entrerais en verve et tu ne penserais à rompre le jeûne qu'au coucher du soleil. Allons : tout est prêt.

Nous nous mîmes en mouvement, passant par une longue galerie ornée de vases étrusques remplis de limariers et d'hortensias, qui aboutissait à une salle richement peinte à fresques et dont la voûte resplendissait d'harmonieuses guirlandes de fleurs et de feuillages : de cette voûte pendaient deux lustres de cristal, suspendus au-dessus

d'une table servie. Je vis, près d'une grande fenêtre, la jeune fille, également en deuil, occupée à former un petit bouquet d'œillets récemment coupés dans les pots de la galerie : à peine avait-elle vu entrer sa mère dans la salle, qu'elle courut lui présenter son bouquet. Une femme d'un certain âge se tenait debout contre une autre fenêtre de la pièce ; elle était très-simplement vêtue et son air était grave. C'était la gouvernante de la jeune fille. Je me tenais tout près du comte, mais un peu en arrière, et je me sentais confus comme un poulet dans les étoupes.

— Gisèle, viens t'asseoir près de moi, dit la noble dame à sa fille ; Horace, prends ta place ; vous, Stéphanie, près de Gisèle ; Victorin, vous vous mettrez là, ajouta-t-elle en me montrant courtoisement l'autre côté de la table, à la droite du comte et vis-à-vis d'elle.

D'abord on ne dit pas grand'chose, il n'y eut guère que le comte qui soutînt la conversation, parlant de la bataille de Magenta et de celle de Molegnane, dont on parlait presqu'exclusivement en ce moment, ou bien des rébellions qui avaient lieu dans les Romagnes, et de la prise de Pérouse, pendant que je me contentais de répondre par signes, les accompagnant, par quelques sourires, d'actes d'approbations et de rares réponses monosyllabiques.

Je m'apercevais, en attendant, que la comtesse jetait sur moi de temps à autre des regards de compassion : elle paraissait se troubler et poussait de petits soupirs, laissait échapper quelques mots d'interjection, et fixait souvent ses yeux distraits sur l'assiette de sa fille, qui mangeait du bout des lèvres, tenant également les siens braqués sur moi, sans presque les détourner un seul instant. Quel martyre que le mien ! Vers le milieu de ce repas, qui était

un dîner plutôt qu'un déjeuner, le comte se prit, par voie d'un courtois interrogatoire, à me faire une sorte de petit procès concernant la variété de mes études et de mes connaissances sur les sciences du calcul, du style, de la musique, sur les langues étrangères, que sais-je encore? Puis, tout à coup, la dame, comme pour se réjouir avec moi de l'éducation soignée que j'avais reçue :

— A ce que j'entends, à ce que je vois, dit-elle avec un peu d'emphase, vous nous faites l'effet d'avoir été élevé sous les formes les plus fines et les plus exquises de l'éducation anglaise. Dites-nous : auriez-vous, par hasard, été élevé en Angleterre?

— Non, madame, répondis-je non sans rougir, je suis romain, très-romain et je ne me souviens d'avoir voyagé au delà de Rome, que pour aller à Gênes, à Rieti et à Viterbe.

— Cela semble incroyable! répliqua-t-elle en regardant son mari et serrant les lèvres.

— Maman, prononça pour la première fois la voix de la jeune fille, Monseigneur ne vous a-t-il pas dit que lorsqu'il était petit, Victorin fréquentait beaucoup les Anglais?

Je devins rouge comme le feu et je me tus. La dame fronça les sourcils, se rembrunit et croisant ses mains sur sa poitrine :

— Ah! Horace! dit-elle au comte, quel jeune homme accompli! Oh! si notre enfant vivait! Quel bonheur, quelle joie règnerait dans cette maison!

En prononçant ces mots, elle cachait dans les plis de sa serviette son visage larmoyant.

— Mélanie, vas-tu recommencer? lui dit son mari d'un

certain air de reproche; mon Dieu! pauvre homme que je suis, quelle patience me faut-il avoir!

A cette scène imprévue, je perdis contenance, et je m'apprêtais à questionner tout bas le comte, lorsque le ministre entra fort mal à propos, portant des lettres et des journaux. La comtesse se remit : on échangea quelques mots peu signifiants sur les nouvelles de la guerre : Elpidius fit à peine semblant de m'avoir vu, pendant que je l'examinais avidement, discutant en moi-même pour savoir si c'était là, oui on non, l'homme que j'avais cru reconnaître et, peu d'instants après, nous nous levâmes de table.

Au moment où je m'apprêtais à suivre le comte, auquel j'avais grande envie de parler en particulier, la comtesse s'approcha de moi pour me prier, puisque j'étais si fort sur le piano, de vouloir bien lui jouer quelques petits morceaux pour complaire à sa Gisèle, qui prenait des leçons de musique, et lui montrer comment on en joue à la perfection. Quoique cette demande m'arrivât à contre-temps et par surprise, je ne voulus pas me montrer assez discourtois pour refuser. Je me laissai conduire dans le petit salon où se trouvait le piano et saisissant un morceau de musique gravée, j'exécutai la première chose venue, c'était un morceau de Béatrice de Tenda. Quand le morceau fut fini, la dame qui était assise près de moi, entourant de son bras le cou de sa fille, placée debout à côté d'elle :

— Que vos doigts sont agiles, mon cher Victorin! s'écria-t-elle avec l'accent de la surprise; voilà ce qui s'appelle jouer; c'est autre chose que ce que tu peux faire, Gisèle.

— Je n'ai que treize ans, et il n'y pas longtemps que j'apprends, répondit la jeune fille ; Victorin est un grand jeune homme.

— Un grand jeune homme? ajouta la mère en se tournant de mon côté ; quel âge avez-vous, de grâce?

— Eh! je commence à ne plus être bien jeune, madame, il y aura bientôt onze ans que je joue du piano.

— Et vous avez?...

— Je vais avoir dix-huit ans.

— Dix-huit ! oh ! dix-huit? Ce serait l'âge de mon fils, dit-elle toute troublée.

— Cinq ans de plus que moi, reprit Gisèle d'un air triomphant ; lorsque j'aurai dix-huit ans, bah ! je jouerai, je jouerai....

— Voyons, encore un morceau et ce sera assez, pour ne pas abuser de votre complaisance, interrompit la mère qui avait les yeux rouges.

— A vos ordres, madame la comtesse.

Et ayant trouvé, en feuilletant, une cavatine de Lucia de Lammermoor, je l'exécutai et je m'arrêtai. Me levant, je vis que la comtesse était bien pâle et que ses yeux immobiles étaient inondés de pleurs. Je fus très-étonné. La jeune fille s'assit un instant à ma place, pendant que je disais quelques mots à la comtesse, pour prendre congé, mais elle ne m'entendit pas.

— Qu'a donc madame votre mère? demandai-je à la jeune fille avec anxiété.

Elle leva tristement les épaules ;

— Un mal sans remède, ajouta-t-elle.

— Mais quel est ce mal? insistai-je.

— Les médecins ne le connaissent pas ! C'est une idée

fixe qui la tourmente depuis la mort d'un petit frère que nous avons perdu et qui mourut avant que je ne vinsse au monde : elle en porte toujours le deuil et exige que je le porte moi aussi ; je sais que je l'affligerais beaucoup si je montrais la moindre envie de porter un habillement de couleur, ne fût-ce qu'un simple ruban lilas. Que voulez-vous? ni mon père, ni moi, nous ne pouvons l'empêcher de retomber bien souvent, comme elle le fait en ce moment, dans une sorte de léthargie douloureuse. Cela dure pendant quelque temps, puis elle revient. Les personnes qui n'y sont pas habituées s'en étonnent ; mais moi, qui ai connu ma pauvre mère toujours ainsi, je n'y fais plus attention.

Je ne sais si je me sentis plus surpris ou plus apitoyé et je pris congé : en traversant la longue suite de chambres qui formaient ce riche et splendide logement, je pensais en moi-même que les jugements du vulgaire sont bien faux, lorsqu'ils jugent que les riches de la terre sont toujours heureux et contents. Que de plaies cachées sous l'or et la soie ! J'ai, jusqu'à ce moment, laissé à ma plume la pleine liberté de s'étendre sur le premier accueil qui me fut fait par mes maîtres, car, en me le rappelant, j'éprouve encore ce plaisir, mélangé d'une affectueuse douleur, que j'éprouvai alors et qui me donna l'envie de pénétrer plus avant dans leur vie intérieure et de la connaître à fond. Voici en substance ce que j'appris bientôt à cet égard, d'une source bien véridique, dont il ne m'a pas été permis de douter.

Le comte Horace, d'un âge déjà avancé, ayant atteint sa quarante-huitième-année, bel homme, d'une élégante tournure, doué des formes et des traits les plus agréables

et les plus distingués, est un digne gentilhomme d'ancienne et noble race moitié romaine, moitié lombarde; il a passé les plus beaux ans de sa vie à Florence, où, après la mort de son père, il fut attiré pour recueillir un riche héritage que le testament d'un vieil oncle lui avait légué. S'étant fixé dans cette ville, il s'y maria à une personne de famille toscane : c'était Mademoiselle Mélanie qui, lui portant une immense dot, lui fit en même temps le précieux don d'un cœur excellent et d'une belle âme. Il eut bientôt la consolation d'avoir un premier-né, auquel, en souvenir de son aïeul, il donna le nom de Paul; cet enfant était l'unique espoir de la famille. Au bout de seize mois après la naissance de Paul, les deux époux se virent obligés, pour d'importantes affaires, de s'embarquer subitement à Livourne pour passer en France, où ils apprirent, à leur arrivée, que l'enfant était malheureusement mort à Bologne, pendant qu'il allait avec sa nourrice et Elpidius rejoindre ses parents, par la voie de terre, dans le Dauphiné. Cet événement arriva dans l'hiver de 1843; pour comble de malheur, le petit corps de l'enfant fut, on ne sut jamais par la faute de qui, égaré au milieu de plusieurs autres cadavres, de sorte qu'il fut ensuite impossible de lui donner plus tard place dans la tombe de la famille.

Le comte Horace fut on ne peut plus attristé et désolé de cette funeste circonstance; mais la comtesse, qui aimait son fils de la plus vive tendresse, en fut si affreusement affectée qu'elle en arriva à toute extrémité, et ce fut par miracle qu'elle ne succomba point, à Orléans, sous l'excès de sa mortelle douleur. Revenue à la vie, elle ne fut plus la femme d'autrefois. Ce fut inutilement que, pour

la distraire, son mari lui fit parcourir plus de la moitié de l'Europe. Son cruel malheur, en la laissant inconsolable, altéra gravement sa santé et, malgré le long espace de temps qui l'éloignait de cet événement fatal, elle n'a jamais pu cesser de gémir et de pleurer la perte de son cher premier-né, qu'on pouvait appeler, à juste titre, le fils de ses larmes. Par un sentiment très-délicat de résignation chrétienne, la comtesse conserve, suspendue aux parois de son oratoire, la miniature du pauvre petit être, placée sous les pieds d'un admirable crucifix d'argent. J'ai vu ce petit portrait, et je dois dire que rien au monde n'est plus gracieux que cette douce effigie.

Cette triste hypocondrie, qui la tourmente et l'accable de temps à autre, est fomentée chez la comtesse par un cœur affectueux et compatissant outre-mesure et en même temps par une imagination très-vive, qui fut frappée mortellement d'un rude coup tout à fait inattendu. C'est vraiment pitié que de voir cette digne matrone déjà avancée en âge, si sage, si convenable et remplie de tant d'éminentes qualités, s'attendrir subitement à la vue d'un petit enfant, et même à celle d'un jeune homme qui lui rappelle le souvenir de son Paul; soupirer, s'animer et éclater quelquefois dans des accès si amers de désespoir sans bornes, comme pourrait le faire une tendre mère qui aurait déposé, la veille, le cher trésor de son cœur dans l'urne sépulcrale. Et pourtant seize ans se sont passés depuis le jour où la comtesse a perdu son petit Paul, qu'elle voit au milieu des anges du Seigneur.

Dieu a daigné, pour adoucir les angoisses qu'elle supporte pourtant avec une patience résignée, accorder à

la comtesse, dans Gisèle, une charmante et gracieuse jeune fille faite et mise au monde pour mitiger la douleur maternelle par la douce suavité de l'affection la plus candide. Mais la noble dame ne saurait se consoler de sa perte irréparable, par un excès de mélancolique sensibilité, tandis que le comte, de son côté, s'afflige de cette même perte qui le prive de l'espoir de voir continuer la prolongation de sa race en ligne directe. D'autant plus que le dernier rejeton de cette race n'est qu'un cousin du second degré issu d'une branche collatérale et que ce cousin est un dissipateur insensé, qui a été se fourvoyer dans l'Amérique du Sud, après les mouvements révolutionnaires de l'Italie en 1848, auxquels il se mêla salement, au point de se rendre odieux à tous les partis. Plutôt que de faire son héritier un homme que le comte appelle le déshonneur de la maison, il a le projet de serrer, par l'entremise de sa fille, des nœuds d'alliance avec quelque cadet de bonne maison, auquel il pourra transmettre par un fidéi commis de translation, son nom et son immense fortune, faisant reverdir l'arbre qui s'éteindrait avec lui. Que d'épines dont nous autres, pauvres et simples gens, nous ne sommes pas piqués !

C'est pour cela que le comte mit tous ses soins à arranger les affaires de son patrimoine de Rome, qui, par sa longue et continuelle absence, avait été abandonné aux mains de ses agents, lesquels, soit par négligence, soit par mauvaise foi, l'avaient à peu près absorbé. La réorganisation de ces affaires lui coûta mille embarras et mille désagréments : discussions, procès, faux-frais et, pardessus tout cela, les ennuis insupportables, qu'il eût voulu éviter à tout prix, d'un interminable litige avec une

association de ce qu'on nomme chez nous les marchands de campagne qui, d'habitude, sont assez riches pour tenir tête aux plus opulents propriétaires territoriaux du pays. Et ce litige n'est pas une mince affaire. Les prétentions réciproques s'élèvent à plusieurs dizaines de milliers d'écus, que les adversaires prétendent obtenir judiciairement pour des paiements de créances très-difficiles à débrouiller.

Avant de porter cette cause devant les tribunaux, le comte cherche à arranger à l'amiable la discussion, au moyen d'un compromis, arrangement auquel la partie adverse semble ne pas s'opposer; cela le préoccupe grandement et le contraint à feuilleter ses volumineuses archives, et à griffonner de nombreuses rames de papier dans son cabinet de travail. Que Dieu le protége, et qu'il daigne le consoler! Cette fâcheuse préoccupation altère son bon naturel, le rend chagrin, colère et lunatique comme un sorcier: le plus ancien de ses serviteurs m'a affirmé plus d'une fois que, depuis qu'il s'est mis à ronger ce frein-là, le comte a changé de nature.

Le lendemain était le jour destiné à étendre et fixer la nature des services que je devais rendre à la famille et des émoluments qui me seraient accordés. Eprouvant beaucoup de répugnance à conclure n'importe quel marché, j'aurais rougi d'exposer moi-même les conditions et me connaissant bien, mon vénéré et cher protecteur me donna le conseil de lui laisser le soin des arrangements à prendre. A cet effet, Monseigneur arriva avant midi et me rejoignit dans les appartements du comte, où, me prenant à part, il se réjouit avec moi de la très-favorable impression que j'avais eu le bonheur de produire la veille,

sur le comte et sur la comtesse, et il m'informa que mon emploi étant entièrement une charge d'honneur et de confiance, je n'aurais qu'à écrire soigneusement sous sa dictée, le soulageant ainsi, pendant deux heures chaque jour, des embarras causés par les écritures. Je recevrais, en attendant, quatorze écus par mois, sans compter les douceurs, les présents et le patronage qu'un pareil gentilhomme d'un caractère si noble et si libéral ne manquerait pas de m'accorder.

— De qui dépendrai-je directement dans l'exercice de mes fonctions? lui demandai-je avec une certaine inquiétude.

— Parbleu! du comte : de qui donc voudriez-vous que ce fût?

— De lui, assurément; mais je pensais que monsieur Elpidius...

— Du tout: Elpidius n'aura rien à démêler avec vous. Vous êtes attaché à la personne du comte, comme son secrétaire: excepté lui, personne n'a d'autorité sur vous. On comprend bien que la comtesse puisse quelquefois, par hasard, vous prier de lui rendre un petit service, comme de lui faire une lecture ou une petite commission qu'il serait inconvenant de lui refuser. Il est clair aussi qu'envers Elpidius et les autres familiers de la maison vous devez rester en bons termes de civilité et de condescendance; mais vous n'avez de véritable supérieur que le comte.

Devenant rouge et baissant les yeux :

— Je voudrais vous adresser une autre demande, Monseigneur, ajoutai-je timidement.

— Demandez, mon enfant.

— Je me figure que vous aurez eu la bonté de ne pas trop dévoiler notre pénurie à ces nobles personnages, en leur disant ce que nous sommes devenus après avoir été ce que nous étions...

— Allons; sois tranquille, mon Victorin! A ce sujet, j'en ai peut-être dit moins encore qu'il n'eût fallu. On ne sait ici de toi, autre chose que tu es mon très-recommandé et cher ami, orphelin de père, jeune homme accompli, très-bien né, craignant Dieu et instruit comme le sont bien peu de tes contemporains, d'une position sociale, enfin, fort recommandable. Je n'ai pas même dit dans quelle partie de Rome tu demeurais.

— Mille grâces, Monseigneur! Combien je vous suis reconnaissant! répondis-je d'un air tout rassuré; et très-convaincu du crédit dont le prélat jouissait auprès du comte, je n'en demandai pas davantage.

Je ne fus pas, d'ailleurs, bien surpris de l'autorité de monseigneur Placide dans la maison du comte, car j'appris bientôt qu'il avait été un Mentor et presqu'un maître de ce dernier dans sa jeunesse. Il l'avait préparé d'abord à sa première communion qu'il eut le bonheur de faire au sépulcre de saint Louis de Gonzague, et ce fut le jeune comte qui servit sa première messe à Sainte-Marie-Majeure; lorsque, par la suite, ils se trouvèrent séparés, ils continuèrent à se donner réciproquement des preuves et des témoignages d'amitié sincère. Lorsque Horace apprit que l'abbé Placide avait été révêtu de la prélature, il se rendit à Rome uniquement pour le complimenter, et lorsque le comte se maria avec Mélanie, il voulut que monseigneur Placide lui donnât la bénédiction nuptiale à Florence. Ne pouvant pas l'avoir pour parrain lors de la naissance de

son petit Paul, car il était loin de l'Italie pour le service du Saint-Siége, il ne voulut pas le manquer à la naissance de Gisèle : ce fut Monseigneur qui la reçut aux saintes eaux du Baptême.

Je m'aperçois que j'imite aujourd'hui l'exemple de ce lévrier qui, suivant à la piste et au flair une proie à travers l'herbe épaisse et haute d'une prairie, en perdit la trace, attiré par les mille senteurs de fleurettes qui la parsemaient ; je fais comme lui, car, m'étant proposé de ne parler que de mes propres affaires, au lieu de m'appliquer à les rappeler à ma mémoire, je me laisse entraîner, je ne sais trop pourquoi, à me mêler des affaires d'autrui : je suis dans le cas de Cino da Pistoia, lorsqu'il chantait :

Puisque vous ne pouvez vous voir,
Prenez les autres pour miroir.

Malheureux que je suis de ne pouvoir reconnaître en moi qu'une faible partie de ce que je voudrais avoir été ! Ce que je suis, je ne connais pas une âme au monde qui puisse le découvrir, excepté moi. Je sais que je suis une vilaine chose, qui n'a pas son égal : si je devais parler de moi, d'une manière mythologique, je dirais que j'ai été pétri par les mains de Pandore. Comme ce renard de voyageur frappait juste, lorsqu'il m'appelait l'enfant du mystère ! Quel mystère plus inexplicable que celui-là, de voir que mes maîtres, se montrant dès les commencements très-contents de moi, ma mère enchantée de mon emploi, et moi-même, faisant tous mes efforts pour paraître parfaitement satisfait de mes maîtres et de ma place ; de voir, dis-je, que malgré tout cela et en dépit de moi-même, je sentais que mon âme était mécontente, aigrie,

fâchée et que j'aurais voulu me trouver libre de tout engagement?

Pour tout cela, je n'avais pas et je ne pouvais trouver de raisons suffisantes et valables : mon cerveau était néanmoins rempli de tant de parcelles de raisons presque imperceptibles que, en les réunissant toutes les unes aux autres, elles auraient pu parvenir peut-être à former une raison. Ces plaintes si futiles, mais si émouvantes de la comtesse; ces manières si bienveillantes, mais en même temps si réservées du comte; cet air de grandeur aristocratique que je respirais si difficilement; ajoutez-y la figure sinistre d'Elpidius; les petits soupçons que j'avais conçus à son égard et qui m'ennuyaient; me trouver là-dedans en qualité d'un quasi-domestique et chargé d'une besogne qui contrastait si évidemment avec mon instruction; cette manière de recevoir de très-haut des regards, des sourires, des petits mots bienveillants; l'humiliation du salaire; la chose de savoir que j'avais, sous un nom supposé, rendu un immense service à mes maîtres, qui n'en savaient rien; d'en avoir mendié la rémunération; la crainte d'être démasqué avec le temps, et cent autres menues considérations, bien plus que suffisantes à chatouiller ma très-sensible susceptibilité me rendraient passablement malheureux et me poursuivaient comme des fantômes fort désagréables.

Deux semaines s'étaient écoulées, pendant lesquelles je me rendais tous les jours au palais du comte où je passais quelques heures écrivassant dans un joli petit cabinet contigu à celui d'Horace, qui me fournissait un travail modéré; il ne se passait pas de jour, sans que la noble dame ne me fît offrir des rafraîchissements, et qu'elle ne

vînt en personne, seule ou accompagnée de sa fille, pour causer quelques instants avec moi et me parler de son petit Paul. En outre, tous les jeudis et tous les dimanches, on me retenait à dîner, et j'étais traité, à vrai dire, avec une familiarité assez bienveillante.

Le troisième lundi, au sortir de l'école, étant monté dans ma petite chambre, pour y achever un écrit que j'avais commencé le samedi précédent, je ne vis pas le comte, la collation ne me fut pas apportée et la comtesse ne vint pas me voir, comme elle avait l'habitude de le faire. J'achevai ce que j'avais à écrire, je me levai et je quittai l'appartement, gagnant l'escalier sans avoir rencontré personne.

Le ministre Elpidius, qui loge à l'étage au-dessous, me voyant partir, sort de chez lui, vient à ma rencontre, et :

— Bon jeune homme, me dit-il, vous vous en allez?

— Oui, je m'en vais, après avoir achevé là-haut la besogne la plus pressée.

— Très-bien, murmura-t-il, en fronçant le sourcil, et m'adressant un petit sourire de compassion : je suis bien fâché d'avoir un triste commission à vous faire. J'ai reçu l'ordre... de notre maître, bien entendu, de vous déclarer que... hum!... que pour l'instant vous êtes congédié.

— Moi? congédié! mais pourquoi? repris-je tout surpris.

— Parce que vous savez quelle est la personne qui, jusqu'à présent, a eu l'honneur d'être le secrétaire de monsieur le comte, répondit cet homme avec la plus moqueuse ironie.

— Cela est impossible!... ce doit être une erreur.

— La comtesse est-elle à la maison ?

— Non : j'ai exécuté les ordres que j'avais reçus. Pardonnez-moi ; je suis accablé d'affaires ; portez-vous bien.

Il s'en alla. Je m'élance dehors avec un orage dans le cœur : je n'hésite pas ; je ne balance nullement ; je cours chez le prélat : il n'était pas chez lui. Je rentre à la maison au pas de course et je trouve ma mère et ma sœur occupées à chercher dans les tiroirs de tous les meubles, et à réunir des hardes de quoi remplir une malle...

— Qu'est-il arrivé de nouveau? demandai-je tout abasourdi.

— Ah ! du nouveau, auquel je ne m'attendais pas, dit ma mère en soupirant ; le sacrifice est bien dur !

— J'ai pleuré toute la matinée, interrompit Colomba, me saisissant par le bras ; et me regardant avec des yeux remplis de larmes : hélas ! Victorin, quand viendras-tu ?

La voix me manqua : j'étais devenu froid comme le marbre.

XI.

UN EXAMEN DE CONSCIENCE.

11 décembre.

Le Dante, avant de descendre dans ses limbes, nous dit qu'étant vaincu par une immense stupeur, il en fut tiré tout à coup par un grand coup de tonnerre :

Comme quelqu'un qu'on force à s'éveiller.

Il en fut ainsi de ma triste personne, dans cet étourdissement de ma rentrée à la maison et de la nouvelle scène qui m'y attendait : ce ne fut pas un coup de tonnerre, mais ce fut un éclair sorti des yeux de Colomba qui me fit faire un soubresaut et m'écrier :

— Si vous ne me dites pas ce qui arrive, je deviendrai fou.

— Victorin, à quoi bon dissimuler avec ta mère? Ne vois-tu pas que nous savons tout et que nous faisons ta malle?

— Sache que Monseigneur lui-même nous a envoyé son valet de chambre pour nous mettre au courant, nous disant que ta malle devait être prête aujourd'hui à trois heures, ajouta ma sœur.

— Dieu tout-puissant du ciel, venez à mon aide! Mais qu'y a-t-il? Qu'avez-vous appris? De quoi vous a-t-on parlé? Peut-être vous a-t-on dit que le comte me...

— Il veut à tout prix te mener demain avec lui à la campagne, car il a dit qu'il ne pouvait pas s'y passer de toi, répondit Colomba, me coupant heureusement la parole.

— A la campagne, moi? le comte? Mais non! on vous a trompé! Vous aurez mal entendu!

— Non; nous n'avons que trop bien entendu, répondit ma mère, et j'ai dû sur-le-champ faire savoir cela à Monseigneur Placide lui disant... que... je me résignais, qu'il en décidât lui-même : suffit pour une pauvre mère, se séparer d'un enfant tel que toi... allons, pour ton bien, j'ai accepté le sacrifice : mais, hélas! nous en souffrons! Après le départ de Nicolas, nous nous sommes occupées de rassembler ton linge. Tu n'as ni costume de campagne, ni habillement de demi-saison. J'ai employé les grégorines que notre Prélat m'avait généreusement données, et madame Nanna est sortie tantôt pour t'acheter quelque chose.

— Et la mesure?

— Bah! elle l'a prise à vue d'œil; comment faire mieux quand on est si pressé?

— Bah! je tombe des nues! m'écriai-je en étendant les bras et faisant quelques pas; si je n'en perds pas la raison...

— Mais quoi! on ne te l'avait pas dit chez le comte? demanda ma sœur.

— Aucunement.

— Mais le comte était-il à l'hôtel? demanda ma mère avec quelque surprise.

— Je n'en sais rien, il n'était pas dans son cabinet et je ne l'ai point vu.

— Et la comtesse?

— Elle non plus.

— Eh bien! quoi? reprit ma mère avec impatience; tu les verras plus tard; mon fils, tu n'as pas de temps à perdre : va manger un morceau et dépêche-toi de rassembler tes papiers, tes livres, enfin, tout ce que tu désires emporter. Colomba, sers-le de suite et dépêche-toi de coudre les petits boutons à ce gilet. Hâtons-nous; deux heures et demie vont sonner.

Je ne saurais dire ce que je mangeai. J'avais la tête enflée comme un ballon, et mon cœur éprouvait un trouble, une anxiété qui étaient sur le point de le faire éclater. J'avalai quatre cuillerées de bouillon, y mettant une petite tranche de viande, et me levant de la table aussitôt je courus dans ma chambre, prenant au hasard ce qui me tombait sous la main de mes petites affaires; j'en fis deux petits paquets et je descendis pour les lancer dans la malle qu'on allait fermer, lorsqu'on entendit tout à coup un grand coup de sonnette. C'était madame Nanna qui revenait avec les objets achetés.

A peine les a-t-elle déposés sur le sofa, qu'on entend un nouveau coup de sonnette. On ouvre : c'était un palefrenier du comte qui venait chercher mes bagages. Je demande un moment pour essayer les habillements neufs.

— Cela ne se peut pas, répond cet homme grossier; cher monsieur Victorin, les chars-à-bancs sont chargés, on a attelé, et on n'attend que vous pour partir. Malheur à moi, si je tarde; le ministre tempêtera! le maître vous attend et monsieur Blaise m'a dit de vous dire que vous vous dépêchiez.

Je regardais autour de moi; ma mère et ma sœur étaient grandement affairées; je passai mes doigts dans mes cheveux et je les secouai comme pour chasser une pensée et en chercher une autre; je saisis mon chapeau, je sortis et je pris immédiatement le chemin de l'hôtel du comte, si troublé, si agité que je ne voyais plus ni voitures, ni rues, ni passants.

J'arrive, je monte aux appartements, et le bon petit Blaise, ce vieillard guilleret, vient à ma rencontre tout joyeux, et me dit à l'oreille l'heureuse nouvelle qu'il ira cette année à la villa de Bel-Olmo, qu'il n'a pas vue depuis longtemps; que l'air y est un vrai baume; qu'il y a de la volaille et du gibier à foison, un vin qui monte au-dessus des étoiles; et ceci, et cela. Je l'écoutais comme si j'avais marché sur des charbons ardents. Enfin, après avoir vidé son sac, Blaise veut bien m'annoncer que monseigneur le comte est dans son cabinet avec monseigneur Placide et qu'il a reçu l'ordre de m'introduire. A la bonne heure!

J'entre: les deux personnages étaient seuls, et, après les compliments qui furent francs et même caressants :

— On voit, commença le prélat, qu'aujourd'hui vous avez fait bon usage de vos jambes et que vous vous êtes mis en nage.

— J'en suis bien fâché, reprit le comte; mais ce n'est la faute de personne. La décision de partir pour la cam-

pagne a été prise avant-hier au soir, et j'hésitais à vous proposer une absence qui doit durer quelques mois. Nous étant décidés à nous rendre, non pas près d'Albane, comme d'habitude, mais à la villa de Bel-Olmo, vers la Sabine, je me décidai à ne point me permettre de vous éloigner si longtemps de votre famille, sans en avoir obtenu son consentement exprès, et je pensais qu'il eût été indiscret, de ma part, de le demander. Ce matin donc, j'ai dit à Elpidius de vous expliquer tout cela, car j'avais besoin de sortir avec Mélanie, pour aller faire quelques visites indispensables; mais, dans celle que nous avons faite à Monseigneur, ne voilà-t-il pas qu'on décide tout à coup que vous seriez des nôtres? Monseigneur se rend responsable du consentement maternel, et vous connaissez le reste.

— Ah! ah! quelle bonne attrape, n'est-ce pas, Victorin? dit monseigneur riant à pleine gosier.

— Certes, très-bonne et très-curieuse, au point que la tête m'en tourne et se sent étrangement embrouillée.

La comtesse entra sur ces entrefaites; on causa sur la nécessité de ne pas me séparer du comte; on annonça le dîner, et on nous retint à table; il fut convenu que le lendemain, à sept heures du matin, nous monterions en voiture; je pris congé, le prélat sortit avec moi et voulut bien avoir la bonté de m'accompagner chez nous pour tranquilliser ma mère.

Je ne puis m'empêcher pendant la route de me plaindre au prélat de la mauvaise grâce et de la méchante intention avec lesquelles le ministre m'avait signifié, le matin même, les intentions de son maître; je lui appris toutes les angoisses que cela m'avait causées.

— Que veux-tu, mon cher? cet Elpidius est ainsi fait : il parle sèchement, à bâtons rompus, et est toujours plongé dans les affaires jusque par-dessus la tête; maintenant qu'il est vieux, il est devenu un vrai porc-épic; mais au fond, c'est un bon diable. Ne t'en occupe pas le moins du monde, et, au contraire, moque-t'en, comme je le fais moi-même. Je te ferai remarquer néanmoins quelque chose que tu feras bien de mettre en pratique. Tu sais que la comtesse, pauvre femme! est crucifiée sans remède par son affection hypocondriaque.. Depuis Pâques dernier, le mal s'est augmenté par suite d'une grande frayeur à cause de Gisèle, qui a failli être écrasée par des chevaux sur la place de Saint-Pierre. Combien la comtesse en a souffert d'attaques de nerfs! Ajoutons-y ta présence qui, à son dire, lui rappelle si vivement son petit Paul; tout cela a augmenté et rapproché ses accès de mélancolie et tu dois avoir remarqué que, vers la fin du dîner, elle commençait à battre la campagne?

— Oui, et j'en souffrais vraiment beaucoup au fond du cœur, répondis-je, sentant monter des sueurs froides à mon front.

— Or donc, le comte, sur l'avis des médecins et au détriment de ses intérêts, qui exigeraient sa présence à Rome, s'est décidé, pour la distraire, à lui faire changer d'air. A cet effet, il avait résolu, à son grand déplaisir, car il t'aime beaucoup, à ne pas t'emmener, puisque ta vue aggrave la position de sa femme, mais il a été impossible de la faire consentir à cet arrangement : elle s'est indignée du tort que, selon elle, cette séparation pourrait te faire, et rien n'a pu lui faire changer d'avis. Le comte est venu me supplier de voir ta mère et d'obtenir d'elle

le consentement à ton départ : si elle avait refusé, ils ne seraient point partis. Tu comprends maintenant que cette affaire va rendre mon ami ton obligé ; je suis enchanté d'avoir saisi la balle au bond. Il faudra toutefois que lorsque vous serez là-bas, tu te tiennes sur tes gardes, cherchant tous les moyens d'éviter à la comtesse toute occasion de retomber dans ses tristesses, dans ses pleurs et dans ses attendrissements fantastiques qui sont si nuisibles à sa santé, et qui la mettent en danger de devenir folle.

— Monseigneur, vous me donnez-là un conseil très-sage, répondis-je avec assez de vivacité. Je désirerais pourtant que vous voulussiez bien m'indiquer le moyen de mettre ce conseil en pratique : comment éviter ces occasions, me trouvant tous les jours assis à sa table et demeurant sous le toit où elle est maîtresse, tandis que je ne suis que son humble serviteur?

— Je comprends bien que la chose n'est pas facile à exécuter : néanmoins, use des précautions que ton bon sens pourra te dicter ; au bout de quelques jours, lorsque vous serez arrivés, tu feras bien de traiter la question avec le comte et entendez-vous ensemble, car Horace est un homme très-raisonnable.

En causant ainsi, nous arrivâmes chez ma mère.

La conversation qui s'ensuivit ne fut, pour ainsi dire, qu'une suite de douces plaintes, d'aimables excuses, de soupirs, d'encouragements, de protestations, de recommandations, de promesses dont il me serait impossible de résumer les détails.

Le soir, avant de me coucher, je voulais faire un examen de conscience, que, pour dire la vérité, je ne

faisais pas d'habitude, et cet examen ne roula que sur Elpidius. Cet homme qui était, à ce que j'appris, natif de Macerata, et ancien familier du comte, père d'Horace, a soixante-dix ans environ ; mais il est vif comme un poisson et vert comme un jeune homme. Je me suis aperçu qu'il était, dans cette maison, le grand chambellan, le gouverneur, le tout-puissant, enfin. Il commande despotiquement, il a une volonté inébranlable et il ordonne par signes.

Il a la réputation d'être infiniment adroit pour la conduite des affaires, et il n'y a que lui qui ait le droit de feuilleter tous les papiers, tous les livres de son maître, lequel a en lui une confiance sans bornes. La comtesse n'a pas l'air de l'aimer considérablement, d'autant plus qu'elle ne peut se défendre de l'accuser d'une certaine négligence au sujet de son Paul tant pleuré, qui mourut pendant qu'il était confié à sa garde. Mais la comtesse n'a pas voix au chapitre ; Elpidius est donc obéi, respecté, adulé comme un roi par toute la domesticité. Je n'ai rien à dire sur les mérites de cet homme et je ne nie aucun de ses mérites. Mais, que ce soit illusion anticipée d'une fantaisie prévoyante, ou faiblesse d'un esprit trop prompt et trop méticuleux, ou même travail intime de soupçons préconçus, le fait est que cet individu me déplut à première vue ; j'évitais sa rencontre et nous nous parlions très-laconiquement, car sa seule présence me troublait. Si je ne gardais mon cœur contre toute mauvaise impression, dès le premier moment, mon antipathie se fût promptement changée en haine profonde. Mais, grâce à Dieu, mon âme est encore exempte de cette affreuse passion. Malgré cela, la frimousse de cet

homme m'a été, m'est et me sera toujours antipathique. Les idées du jour nous portent à démembrer la nature pour en anatomiser les lois occultes. Je serais bien aise de rencontrer un savant qui osât bravement scruter les lois si mystérieuses de la sympathie et de l'antipathie parmi les hommes. J'aurais à lui fournir, pour ma part, un monde de particularités minutieuses, qui lui serviraient surabondamment pour écrire un traité. Telles étaient donc mes dispositions intérieures à l'égard du sieur Molesti; il était très-clair que j'avais dû pressentir la mauvaise volonté, la malveillance, la rancune et tout ce qu'il y a de plus mauvais sentiments dans la forme inhumaine, équivoque et tortueuse qu'il avait employée en me donnant mon congé : il était non-seulement difficile, mais tout à fait impossible de lui trouver des excuses dans mon esprit. Le visage, l'accent, la contenance, l'affectation avec lesquels il avait agi en me mettant tout bellement à la porte, me faisaient bien comprendre qu'il ne s'agissait pas en cela de rudesse de caractère, mais qu'il devait y avoir là-dessous quelque noir dessein, quelque atroce méchanceté! Je me trompais grossièrement peut-être : tout était là et j'avais mis dans ma tête qu'il n'y avait pas grand mal, après tout, de prendre pour du noir ce qui était réellement noir. Je passai subtilement en revue toute ma conduite, pour y chercher si, par hasard, je ne lui avais pas donné quelque motif raisonnable de mécontentement : je ne puis rien découvrir. J'en conclus qu'on m'avait noirci à ses yeux, ou qu'il me haïssait instinctivement. Tout ceci me mit dans la cervelle une masse de soupçons, un déluge de conjectures et, si j'avais écouté les unes et les autres, j'en serais

venu à retrouver en cet homme le commensal de l'inconnu en chair et en os, et peut-être bien aussi ce E. M., mais je me souvins à propos de l'avertissement du P. Léopold sur les jugements téméraires ; je me repentis d'avoir si mal mené les principes de la charité chrétienne, je me déshabillai et je me mis au lit.

— Adieu, mon beau Victorin! écris-nous souvent, entends-tu? Quel crève-cœur de le voir s'éloigner!

Ce furent les premières paroles qui arrivèrent à mes oreilles le lendemain matin, prononcées par les miens, au milieu des embrassements, des larmes, des sanglots, lorsque je fus au moment de me séparer d'eux, et, je dois en convenir, j'avais à mon tour les yeux mouillés ; étant revenu à l'hôtel du comte :

— Vous avez pleuré? me demanda aussitôt la comtesse, en me regardant d'un air ému.

Je ne lui répondis que par un sourire et un léger mouvement des épaules.

— Bienheureuse est la mère de ce jeune homme, répliqua-t-elle en regardant son mari qui, pour la distraire, me pria de lui dire de *prendre l'almanach.*

Après avoir déjeuné, nous descendîmes dans la cour où la voiture de voyage était attelée, et pendant que les femmes de chambre plaçaient dans les coffres du véhicule des petits paquets et des boites, le ministre, debout et appuyé contre un pilier, observait attentivement tout ce grand remue-ménage et donnait des ordres à l'un et à l'autre, comme eût pu le faire le chef suprême d'une armée sur un champ de bataille. Je m'approchai de lui dans l'intention d'expier, au moins par un acte courtois, les mauvaises idées que j'avais eues à son égard.

— Monsieur Elpidius, lui dis-je avec quelque hésitation, je vous prie de me pardonner mon peu de civilité d'hier : elle n'était pas tout à fait volontaire.

— Quoi? quoi? quoi? répondit-il avec une mine de chien hargneux : cela peut arriver à quiconque est au service d'autrui. Il vous en tombera bien d'autres sur le corps, si vous continuez à manger de ce pain-là !

On m'appela. Les maîtres montaient en voiture. Je m'approche du marchepied, cherchant la place où je devrais m'asseoir; la comtesse, qui était au fond, à la droite du comte Horace, me fit signe de me placer sur le siége de devant, en face d'elle et à côté de Gisèle. Je m'en défendis, déclarant que je me mettrais sur le siége extérieur, avec le cocher. On n'y consentit pas; il fallut me rendre aux désirs de la comtesse et la voiture partit au grand trop. Dans une seconde voiture suivaient la gouvernante, la femme de chambre et quelques autres personnes attachées à la maison. Pendant que nous traversions la ville, on garda le silence; regardant à la dérobée, j'aperçus l'air joyeux de la jeune fille, qui se pavanait sous un petit chapeau noir en forme de cuvette renversée, orné d'énormes brides de satin violet, qui voltigeaient sur sa poitrine, tandis que sa mère, gardant le deuil le plus rigoureux, croisait ses mains, regardant tantôt sa fille et lui souriant tristement, tantôt m'examinant moi-même en poussant des soupirs. A peine sortis de la ville, on commença par réciter des prières; puis, le silence se fit de nouveau, mais la dame se tournant vers le comte :

— Comme je suis contente, mon cher Horace, s'écria-t-elle de voir que Victorin vient avec nous dans notre

villa et qu'il est ici, assis près de Gisèle ! Il me semble que j'ai aujourd'hui retrouvé mon Paul. Il serait placé ainsi, en face de sa mère et à côté de sa sœur.

— Doucement, répondit le comte ; sa véritable place devrait être vis-à-vis de son père, et, s'il vous plaît, à la droite de sa sœur. Parbleu ! n'était-il pas le fils aîné?

— Oui, mais pour plaire à sa mère, qu'il eût si tendrement aimée, tu lui aurais permis de s'asseoir à la place qu'occupe Victorin en ce moment.

— Quelles raisons ! murmura le comte, avec un petit rire de compassion.

— Oh ! oui vraiment ! continua-t-elle ; je veux que pendant notre séjour là-bas, tu me permettes, cher Horace, de conserver ma douce illusion, qui me guérira et me rendra la vie. Oui, tu dois me permettre à Bel-Olmo de traiter Victorin comme s'il était Paul ; et toi, Gisèle, tu te comporteras avec lui comme s'il était ton frère aîné. Mais vous, Victorin, vous contenterez-vous que celle qui vient de vous enlever à votre mère, en remplisse les fonctions? qu'elle vous nomme son fils? Que je serais heureuse de pouvoir être pour tout de bon la mère d'un enfant tel que vous ! Ah ! le mien... le nôtre... est mort !

— Voyons, Mélanie, dit le comte d'un ton de reproche, à quoi sert que vous recommenciez toujours la même ritournelle? Victorin connaît parfaitement ce qu'il doit faire. Tu ne t'aperçois pas que tu le mortifies?

J'étais devenu rouge, en effet, comme l'écarlate, et, les yeux baissés, j'étais horriblement confus ; mais la dame, serrant la main de son mari :

— Regarde ! dit-elle en me montrant, et dis-moi si je

n'ai pas raison de voir Paul dans Victorin. Tu m'as affirmé un million de fois que cette chère et douce créature serait restée, en grandissant, aussi blonde que je l'étais moi-même dans mon enfance; il est blond comme l'or; il aurait grandi, sans nul doute, aussi mince, aussi délicat que tu l'es; le voilà trait pour trait. Mes amies m'ont assuré bien souvent que Paul, s'il avait vécu, aurait été aussi doux, aussi bon que sa sœur Gisèle, peut-être meilleur encore, car il avait les traits et la nature des anges; verrais-tu autre chose que cela dans Victorin?

En ce moment, je ne pus m'empêcher de tirer mon mouchoir et de m'en couvrir le visage pour cacher l'excès de ma rougeur, et je dis à la comtesse :

— Ah! madame, je vous prie en grâce, n'en dites pas davantage, ne déshonorez pas ainsi la mémoire de votre petit enfant bien-aimé.

— Pourquoi la déshonorerais-je?

— Assez de niaiseries sur ce point! interrompit sèchement le comte.

Déployant les journaux, il commença à les lire tout haut et à les commenter sur les événements de la Lombardie, sur la paix de Villafranca, sur ce qui se passait en Toscane et sur toutes les autres nouvelles politiques, commentaires auxquels sa femme prit une part très-judicieuse : en dehors de sa lugubre manie, la comtesse était une noble dame de beaux sentiments et d'un jugement très-sûr. Nous voyagions par relais, au grand galop du courrier, nous arrêtant seulement pendant quelques minutes à chaque poste. Avant de quitter le troisième relai, à peu près vers midi, dévorés sans pitié par

le soleil de la canicule, la comtesse fit descendre de l'impériale une corbeille remplie d'oranges et de biscuits. Nous étant remis en route, elle en distribua à sa fille et à son mari, puis, ayant choisi l'orange la plus grosse, elle en enleva l'écorce avec un couteau, et me présenta le fruit tout préparé et répandant un parfum délicieux. L'ayant accepté, je l'offris à Gisèle, pour lui éviter la peine de peler la sienne.

— Pas cela, dit sa mère avec chaleur.

— Cela doit être, dit le comte avec force.

La jeune fille, indécise, replaça l'orange dans mes mains, avec un geste plein de grâce. Le père, plaisantant, me l'enleva et la redonna à sa fille. La mère la lui arracha et me la remit de nouveau. Alors le comte, saisissant l'orange presque au vol :

— Je vais mettre fin à la dispute, dit-il.

Et la mordant à belles dents, il la mangea tout entière.

Il n'y eut plus moyen d'avoir la paix, jusqu'au moment où la comtesse, préparant une autre orange, me la fit, au milieu des plaisanteries du comte, avaler tranche par tranche, me les présentant sur la pointe de son couteau, et je fus obligé de me soumettre à ces inepties par un sentiment de compassion pour cette pauvre mère. Quelque temps après, mes compagnons de voyage commencèrent leur sieste. Me trouvant alors un peu délivré de toute sugestion, je tirai de ma poche un petit livre que monseigneur Placide m'avait donné et qui portait pour titre : *Les larmes d'une mère.* C'était un récit très-gracieux de la conversion de saint Augustin, récemment imprimé à Gênes. Je lus pendant quelques instants,

à ma grande satisfaction, mais la comtesse, qui n'était que légèrement assoupie, éveillée tout à coup par une assez forte secousse de la voiture, me voyant occupé à lire :

— Pourquoi ne prenez-vous pas un peu de repos? me demanda-t-elle à voix basse ; que lisez-vous là?

Je lui présentai mon livre ; elle en lut le titre :

— Oh! s'écria-t-elle, *les larmes d'une mère!* C'est le livre qu'il me faut ; de quoi parle-t-il? que raconte-t-il?

— Il démontre que ce n'est pas toujours un bonheur que celui d'être mère.

— Allons donc! que dites-vous?

— Parcourez-le à l'aise, Madame, et vous en serez convaincue par les angoisses de Monique, causées par le coupable Augustin.

— Bah! bah! mon fils n'eût pas été un prévaricateur comme celui-là ; oh! non! croyez-moi, Victorin, il vous eût tout à fait ressemblé ; est-ce que vous avez jamais fait pleurer votre mère?

Cette question fit vibrer les fibres de mon âme : je me rappelai les larmes que ma mère avait versées dans cette même matinée et la plaie était encore bien fraîche. Une larme me vint à la paupière et je toussai pour comprimer un sanglot : ce fut un effort inutile. L'œil perspicace de la comtesse aperçut ma larme, elle devina mon trouble et avec une insistance cruelle :

— Répondez-moi, continua-t-elle : votre mère a-t-elle pleuré par votre faute?

— Je vous supplie, madame la comtesse, de ne pas me torturer ainsi.

— Hélas! qu'entends-je? Je pense, Victorin, que

mon Paul aurait voulu entendre continuellement parler de sa mère, et vous...

— Votre Paul aurait eu une mère heureuse.

Ces mots s'échappèrent, malgré moi, de mes lèvres.

— Heureuse? heureuse? Oh oui! s'il eût vécu, j'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes, heureuse... comme votre mère. Eh quoi? ne l'est-elle pas, peut-être?

— Eh! madame, repris-je pour me donner du courage, le bonheur n'est pas une plante qui puisse pousser dans notre monde. Eve a englouti dans une pomme la semence du bonheur.

— Mon cœur me dit pourtant que vous devez faire le bonheur de votre mère.

— Et comment, Madame la comtesse?

— En l'aimant comme un tendre fils.

— Oh! si vous l'entendez ainsi, ma mère... oui, ma mère est heureuse de ma tendresse.

— Admirable parole qui n'a, depuis que j'existe, jamais retenti à mon oreille! Les lèvres qui auraient dû la proférer, hélas! se sont fermées au berceau et moi, mère inconsolable, je suis condamnée à ne plus l'entendre jamais, jamais!

— Je vous demande pardon de vous contredire : mais vous pouvez entendre ce mot quand vous le voudrez.

— Mais de qui?

— De mademoiselle Gisèle.

— C'est bien, c'est bien; mais Gisèle n'est pas Paul : non, Gisèle n'est pas Paul : répéta-t-elle trois ou quatre fois d'une voix vibrante, qui réveilla sa fille et le comte en sursaut.

— Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? s'écria-t-il d'une voix rauque et endormie, sans ouvrir les yeux; est-ce que tu fais la méchante, Gisèle? obéis donc à ta mère.

— Moi? dit la pauvre enfant en se redressant et regardant sa mère et moi d'un air tout étonné; maman, qu'ai-je fait?

Un éclat de rire étouffé, deux caresses de sa mère, qui avait encore les joues animées et humides, car elle avait pleuré, calmèrent la jeune fille et on parla immédiatement d'autre chose.

Nous avancions tellement dans notre route, qu'après avoir dépassé les landes jaunissantes et les bruyères de la campagne romaine, nous traversions de charmants monticules revêtus de vignobles, d'oliviers et d'arbres à fruits. Plus loin, un grand espace de l'horizon était circulairement masqué à nos yeux par la chaîne des Appennins et d'un côté s'élevait solitairement le Lorratte, comme un bastion détaché servant de défense à ces rochers et aux vallées inférieures. Partout de la verdure, des champs et des paysages délicieux.

La montre du comte marquait trois heures, lorsque nous nous arrêtâmes dans un gros bourg, pour laisser respirer les chevaux.

— Trois milles encore, dit-il, et nous serons arrivés.

Gisèle, se mettant à la portière avec une petite jumelle, se prit à explorer la contrée jusqu'au moment où, ayant aperçu, au sommet d'une pente, la maison de campagne :

— Voilà Bel-Olmo! s'écria-t-elle, nous montrant avec joie une vaste habitation ensevelie au milieu des arbres.

En effet, peu de temps après, nous quittâmes la

grande route, pour suivre une longue allée de platanes qui nous conduisit par une verte arcade, dans une immense prairie entourée de sycomores et de frênes; en face, sur une colline, surgissait la villa.

Une multitude d'hommes et de femmes de la campagne, guidée par des gardes-champêtres en grande tenue, se rangea sur deux files pour border la haie, et, près de la grande grille, s'étaient réunis le prieur du petit bourg voisin, le médecin et le vicaire des Frères-Mineurs. Nous descendîmes de voiture : on entendit un grand murmure parmi la foule. L'un des paysans, qui se donnait les airs d'être quelque chose, mais qui était, à coup sûr, un nouvel oiseau, eut la sottise de demander *coram populo,* à la noble dame, pendant qu'elle passait sous la grille, si le jeune comte (et il me montrait) était en bonne santé.

— Ce jeune homme n'est ni comte, ni jeune comte, répondit avec hauteur le maître de la maison ; c'est un jeune homme qui me sert de secrétaire.

— Ah! je vous demande mille excuses, marmotta ce nigaud.

Mais, voyant tous les yeux braqués sur moi, je devins rouge comme le feu et j'éprouvai un certain mouvement de colère qui me fit grincer des dents. Nous étions parvenus au seuil de la grande antichambre, lorsque le comte, s'arrêtant et se tournant vers moi qui étais resté derrière tout le monde, morne et abattu, me prit à part et :

— Victorin, me dit-il d'une voix douce comme le miel, j'ai une grande faveur à vous demander.

— Ordonnez, Monsieur.

— Non, je dois vous prier; me l'accorderez-vous?

— Tout ce qui est en mon pouvoir est à votre disposition.

— Je vous serais plus qu'obligé, si vous vous intéressez à la guérison de Mélanie, pauvre femme, que vous consentiez... ainsi que Monseigneur me l'a conseillé... si vous vouliez bien...

— Excellence! Monsieur l'archiprêtre, interrompit un domestique, qui fut suivi du visiteur, lequel s'inclina profondément et prononça un : « très-humble serviteur ; soyez le bienvenu! »

C'était le Curé du hameau. Le comte me planta dans mon coin, où je restai immobile et cloué comme un idiot.

XII.

LA MAISON VERTE.

14 décembre.

Je restai pendant quarante-trois minutes dans mon coin, immobile comme une statue, en attendant toujours que le comte vînt achever sa phrase. Combien ces minutes furent-elles longues !

Enfin, lorsqu'il plut à Dieu, le maître de céans accompagna la comitive complimenteuse jusqu'au vestibule et se tournant sur-le-champ de mon côté avec douceur :

— Je voulais donc vous prier, reprit-il, qu'ayant égard à la faiblesse du cerveau de Mélanie... car vous vous en êtes aperçu pendant la route, n'est-ce pas? pauvre femme! elle n'a pas toujours toute sa raison. Donc je vous prierais, si cela ne vous déplaisait pas trop, que vous consentissiez à demeurer, non dans la villa, mais...

— Que le Ciel te bénisse! interrompit la comtesse, entrant à l'improviste, la respiration haletante : je t'ai

cherché dans toutes les pièces du rez-de-chaussée et tu t'étais caché ici ! dépêchons-nous, car nous sommes servis ; tout refroidit. Victorin, venez ; allons !

— Encore un instant et je te suis, répondit le mari.

— Je connais tes instants, ajouta-t-elle le prenant par le bras et me faisant signe de passer devant.

Le comte marmotta je ne sais quoi et se mit en mouvement, m'adressant un geste sec qui m'indiquait de marcher, car j'étais plus que jamais immobile et incertain. Lorsque nous fûmes pour nous mettre à table, la comtesse s'entêta à vouloir me placer entre elle et son mari, me mettant à sa droite, et sa fille, à gauche. Horace machonnait et me faisait cependant comprendre par ses regards que je n'eusse pas à accepter. Mais comment résister? je ne dirai pas quel fut mon supplice sur ce siége malencontreux. Je mourais de faim et pourtant j'avais grand'peine pour avaler quelques bouchées. Ce qu'il y avait de pire, c'était que la comtesse ne cessait de retomber dans ses exclamations habituelles. Son mari l'interrompait pourtant et cherchait à détourner la conversation, avec une assiduité et une promptitude que je fus obligé de remarquer.

— Où sera la chambre de Victorin? demanda tout à coup à son père la jeune fille.

— Il est entendu qu'il occupera celle qu'eût occupée ton frère, répondit la mère.

— On le placera où je voudrai, dit le comte en me faisant signe des yeux.

— Non, monsieur, où il me plaira, répliqua la dame, et j'ai choisi pour lui l'appartement de la terrasse au nord. Il est très-propre, saint, aéré ; il a un beau jour et

une charmante perspective : je veux qu'il soit là et j'ai donné des ordres pour que le logement soit prêt. N'est-ce pas, Victorin, que vous m'obéirez?

Je ne prononçai aucune parole et fixant obstinément mon assiette, je me rongeais intérieurement, n'osant rien dire, de crainte de mal parler.

— Pourquoi vous taisez-vous? insista-t-elle en me regardant, cet arrangement ne vous conviendrait-il pas?

— Laisse-le-donc tranquille, ce pauvre jeune homme! cria le comte en colère et frappant rudement la table de son poing.

Ici commença une scène telle que, étouffant de rage, je me lève, je couvre mon visage avec mon mouchoir et je me sauve bouleversé comme je ne l'avais pas encore été jusque-là. Le comte, qui s'était levé en même temps que moi, me suivit, me rejoignit au delà de la grille et me conduisant sous un arbre écarté, il chercha à me calmer avec une bonté infinie, et me tenant le langage le plus amical, le plus doux qu'il fût possible d'entendre.

On peut me rendre aussi doux qu'un mouton en me prenant par le cœur, qui est mon côté le plus faible. On arrangea le tout dans cet entretien. Il fut convenu que j'aurais l'air de désirer beaucoup et de choisir pour ma demeure une jolie petite maisonnette, placée à une portée de fusil de la villa, et qu'on nommait la *Maison verte*, à cause de sa façade garnie d'un bel espalier de jasmin et dont les murailles étaient entièrement revêtues de lierre et de clématite; on mettrait un domestique à ma disposition : je ne dînerais que rarement ou pas du tout avec la comtesse, excepté le cas où elle se prononcerait

d'une façon tout à fait absolue ; je ferais tout mon possible pour éviter sa rencontre, cherchant les motifs les plus ingénieux, pour ne pas entrer avec elle en conversation suivie... Dussé-je aller jusqu'à lui paraître sauvage et peu courtois, sans pourtant dépasser les termes des simples convenances. Ce furent là les conditions que j'acceptai pour plaire à mon maître et seigneur, et ménager en même temps la manie de la comtesse pour laquelle on avait de graves craintes de lui voir tout à fait perdre la raison. Le comte Horace fut tellement satisfait de ma soumission que, dans un élan affectueux, il me serra contre sa poitrine.

Mais il est plus facile de projeter que d'exécuter. Le même soir, il fallut que, étant rentré dans la villa, je me rendisse auprès de la dame pour la consoler, car elle était, à cause de moi, dans une anxiété si grande, qu'elle ne trouvait plus ni calme, ni repos. J'eus bien de la peine à lui faire accepter le choix de mon séjour dans la Maison verte, tout en mettant en avant la paix et la tranquillité délicieuse dont j'aurais le bonheur d'y jouir ; elle ne consentit à me laisser dîner à midi, chez moi, que lorsque je lui eus prouvé que ce régime convenait entièrement à ma santé, par suite d'anciennes habitudes. Je lui fis comprendre mon goût absolu pour la solitude et pour la retraite, qui me permettaient les tranquilles loisirs de la lecture : je dus avoir recours à l'aide du comte pour me soustraire de mon mieux aux promesses de visites fréquentes, aux engagements de faire de la musique, des lectures à haute voix, des promenades auxquelles la comtesse voulait absolument me voir : son mari me seconda activement, niant peu de choses en général, mais refusant

tout en particulier. Pouvais-je mieux faire que cela? Le comte le comprit et m'en sut gré.

Ma maisonnette était bâtie en pente, au bout de l'une des trois allées, qui, des flancs de la colline, descendent jusqu'à la principale habitation. J'avais pour mon usage tout l'appartement moyen, composé de deux petits salons, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de travail et d'un corridor aboutissant à un petit balcon, qui s'ouvrait sur une des plus admirables vues champêtres qu'il me fût possible de désirer. Mon vieux Blaise avait été chargé de me rendre ses petits services et il occupait les chambres inférieures. Etant très-propre de sa personne, il nettoyait si exactement tout ce qui m'appartenait, qu'il m'eût été impossible de découvrir, n'importe où, le moindre grain de poussière. Les meubles brillaient comme des miroirs et étaient fort commodes. La fraîcheur y était permanente, étant entretenue par les ombrages d'un bosquet qui s'épaississait au levant et par l'arrosement d'un petit ruisseau très-limpide qui murmurait au pied d'une treille : le sol recouvert d'une herbe verte et fine comme le velours, le parfum des fleurs entremêlées au lierre, embaumaient l'air d'une odeur suave et peut-être même un peu trop pénétrante. C'était là, en somme, un réduit enchanté, inspirant la gaîté la plus innocente, séjour de silence à peine interrompu par le bruissement des feuilles, par le murmure du ruisseau et par le gazouillement du rossignol.

Pourtant, Victorin, qui en était le roi et qui buvait à longues gorgées l'ambroisie de ces doux plaisirs, ne s'en trouvait pas beaucoup mieux. Tantôt assis sur son balcon parfumé, tantôt couché sous un platane au milieu des

jonquilles, il laissait errer autour de lui un regard languissant, et, le visage empreint de tristesse, les joues mouillées de larmes, il gémissait tout bas et répétait avec le poète :

Est-il ici douceur qui ne devienne amère?

L'air, les arbres, les eaux, les oiseaux, tout semblait, dans ce paradis terrestre, me rappeler que j'étais exilé loin des êtres qui m'étaient si chers, tout me reprochait de me laisser aller au sein de ces délices, pendant que ces bien-aimés souffraient dans l'indigence et pleuraient mon éloignement. Lequel de nous était le plus à plaindre? Eux, besogneux et privés de ma présence, mais croyant que je m'amusais, le cœur content, dans une délicieuse villa; ou moi, esclave, torturé et altéré du désir de les voir heureux, mais nageant dans l'abondance, dans les aises et dans les récréations? Je me trompe: quelles récréations étaient les miennes, qui ne m'étaient jamais embellies par les regards de ma sœur, le sourire de mon frère, la voix de ma mère chérie? Ah! Victorin! tout amusement qui n'était pas assaisonné de ces douces saveurs a toujours été insipide pour toi. Le comble de toutes les douceurs est, pour lui, l'amour de sa famille; après l'amour de Dieu, il n'en connaît aucun qui soit plus savoureux que celui-là. Ah! le beau nom de *mon bel enfant*, de *mon fils chéri*, je ne l'entendais plus sortir de ces lèvres qui, seules, avaient le droit de le proférer! Je l'entendais, ce nom, et même bien souvent, mais prononcé par une bouche étrangère, quoiqu'aimable; par une bouche délirante, par une bouche dont le son me remplissait de pitié, mais ne réveillait pas ma tendresse.

Malgré cela, à défaut des consolations domestiques, il m'eût été assez agréable de pouvoir m'imaginer que la bouche qui m'appelait mon fils, pût être au moins l'écho de ces lèvres absentes, et qu'il me fût permis, par cette illusion, de donner un libre cours à l'affection surabondante qui remplissait mon cœur ; mais cette illusion m'était défendue. J'étais forcé d'employer de la brusquerie à la place des doux sentiments que j'eusse voulu exprimer : au lieu d'obtenir les plus gracieuses expressions, il me fallait provoquer une sorte d'aversion ; au lieu de rasséréner cette âme, je devais redoubler sa tristesse. J'étais donc dans une lutte perpétuelle avec moi-même. A quoi servent la verdure, les fleurs, la beauté, l'aménité du site, pour alléger ces peines de l'esprit ? Il y eut donc, pendant les huit premiers jours, entre la noble dame et moi, une lutte courtoise, mais sans trêve. A peine étais-je levé que je voyais arriver à la Maison verte un envoyé de la comtesse qui demandait des nouvelles de ma nuit. Quelles qu'eussent été ces nouvelles, je les donnais toujours excellentes. Bientôt après on se réunissait à la chapelle pour y entendre la messe, qui était célébrée par un moine du couvent voisin, et je devais refuser les prie-Dieu et les chaises pour aller me cacher derrière l'autel. Lorsque le soleil était déjà bien haut, la comtesse et sa fille s'avançaient à pas lents vers ma treille, et pendant que l'une d'elles cueillait les jasmins, l'autre montait chez moi et m'engageait à faire un tour dans le petit bois. Il était inutile de m'en défendre ; deux ou trois fois pourtant, il me fut possible de trouver des prétextes plausibles, mais il me fallut, à la longue, entremêler prudemment mes acceptations à mes refus.

Lorsque nous errions dans les petits sentiers du bois, la comtesse recommençait ses plaintes, que je cherchais à distraire de mon mieux par des plaisanteries et par des paroles oiseuses les plus gaies qu'il m'était possible de trouver.

Le comte ne m'aidait pas beaucoup : inoccupé que j'étais, je ne cherchais pas à abréger les promenades ; de là les retours à la villa, déjà assez tardifs, étaient plus désagréables que les sorties, puisqu'ils ne faisaient qu'augmenter les désirs de la dame d'avoir avec moi de longs entretiens.

A peine rentrée à la villa, la comtesse se rendait à la cuisine pour surveiller le dîner qu'on devait me servir, et elle l'assaisonnait de toutes sortes de douceurs et de tant de petites choses exquises, que l'illusion seule de se croire ma mère et de caresser en moi son Paul, pouvait les lui faire imaginer. Il suffira de dire qu'un jour (c'était le huitième) ayant reçu de quelques amies un panier d'ananas, la comtesse choisit le plus beau d'entr'eux et le plus parfumé et pensant que je devais en être au dessert, elle vint en personne me le présenter sur un plateau d'argent. Cette attention si affectueuse me surprit et m'affecta au point que ne pouvant y tenir et m'abandonnant aux élans de mon cœur, je me levai et poussé par l'instinct d'une vive gratitude, la prenant presque pour ma mère, je saisis sa main et je l'embrassai avec transport. Pourquoi ai-je fait cela, ô mon Dieu? La pauvre dame, se contraignant avec violence, pour ne pas se jeter à mon cou, devint toute rouge, perdit pendant un moment la voix et la respiration, mais se reprenant bientôt :

— Ah ! Paul ! ah ! Paul ! s'écria-t-elle, fondant en larmes et toute troublée

Souvent, à la brune, elle avait l'habitude de venir solitairement errer, dans les petits sentiers fleuris qui environnaient ma maisonnette, se contentant de regarder de loin pour savoir si j'étais chez moi, ou de demander à Blaise de mes nouvelles. Dans la soirée du jour dont je viens de parler, la comtesse ne fit pas son excursion habituelle ; mais Blaise entra dans ma chambre le visage rayonnant et le sourire aux lèvres :

— Que je vous en apprenne une bonne, monsieur Victorin, une bien bonne ! me dit-il en se frottant les mains.

— Qu'arrive-t-il donc, mon Blaise ?

— Je vous le répète, il en arrive une bonne ; devinez.

— Je ne suis pas devin, repris-je avec quelque appréhension ; asseyez-vous là et parlez.

— Voici. Madame, enfermée dans son appartement, a pleuré toute la journée et s'est désolée comme une Madeleine. Mademoiselle, après avoir cherché à l'apaiser, voyant qu'elle n'en venait pas à bout, est descendue à la hâte et tout effarée de chez Madame, pour y appeler les femmes de chambre. Mais elles non plus n'y purent rien faire ! Monsieur était aux champs et Madame commençait à tomber en convulsions. On vient alors me chercher, car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je suis plusieurs fois parvenu à remettre madame dans son bon sens. A peine m'a-t-elle vu paraître, qu'elle est devenue calme et douce comme une colombe et m'a fait sur votre compte, monsieur Victorin, une infinité de questions.

— De moi? et quelles questions?

— Bah! un nombre incalculable de choses, mon cher monsieur Victorin! Et je lui répondais toujours de manière à vous faire honneur, savez-vous bien?

— C'est-à-dire?

— Enfin, je parlais de vous comme d'un jeune homme charmant et parfaitement bien élevé, tel que vous l'êtes en effet. En somme, au bout d'un certain temps, monsieur le comte revient: ici, nous arrivons au plus beau de l'affaire. Madame a commencé à lui reprocher amèrement qu'il vous traitait presque comme un pestiféré; qu'il vous avait chassé de la villa, vous séquestrant de la famille et vous obligeant de vous tapir dans ce trou de Maison verte; ensuite, elle se mit à plaindre son enfant, à gémir, à reprocher, à crier et à se débattre.

» Quelle étrange femme! Enfin, savez-vous quelle a été sa prétention? Elle a exigé sérieusement que le comte lui fît le serment de vous prendre pour son fils: elle a ajouté que c'était là l'unique moyen de la consoler et de la guérir. S'il ne voulait pas consentir, elle demandait à être ramenée à Rome dès demain, disant qu'elle s'enfermerait à la retraite, pour s'y préparer à mourir; elle assurait qu'elle ne survivrait pas un mois à ce refus. Vous pouvez vous figurer ce que devint monsieur le comte à cette nouvelle sortie! Il a commencé par la supplier doucement de venir, en attendant, prendre part au dîner. Ç'a été inutile: elle a protesté qu'elle ne prendrait plus aucune nourriture, si son mari ne lui faisait pas le serment de satisfaire son désir. Le pauvre homme, fronçant le sourcil, se démenait, s'agitait; mais tout était vain. Finalement, me faisant un signe, il est sorti avec moi de

la chambre de madame et m'a demandé d'un air tout affligé :

» — Mon fidèle Blaise, que me conseilles-tu ?

» Pour vous dire la vérité, je lui ai conseillé d'imiter un certain marquis de sa connaissance, lequel a fait son héritier un brave jeune homme florentin, qui était comptable dans sa maison, lui donnant sa propre fille en mariage et ce jeune homme est, depuis longtemps déjà, la consolation de toute la famille : il est si affable, si généreux, si grand, que vous le prendriez pour le rejeton d'une race royale.

» — Monsieur le comte, ai-je conclu ! faites-en autaut pour monsieur Victorin ; considérez-le comme un fils et lorsque mademoiselle aura atteint l'âge de se marier, qu'ils se donnent une bonne poignée de main au pied de l'autel avec la sainte crainte du Seigneur ; puis on s'en revient à Florence, et qui sera plus heureux que vous, Monsieur le comte, que Madame la comtesse et nous tous tant que nous sommes »

— Bravo, seigneur Blaise ! lui dis-je en riant de dépit, on voit bien que, dans cette maison, la folie devient une maladie contagieuse. Le beau service que vous m'aurez rendu là aura été d'irriter monsieur le comte contre moi.

— De l'irriter ? ne dites pas cela, monsieur Victorin, car, au contraire, ma proposition lui convient tout à fait. Ah ! si monsieur le comte était l'homme d'autrefois, il se fût décidé sur-le-champ : mais... mais...

— Mais quoi ?

— Faut-il vous répéter qu'il n'est plus le même homme ? Depuis qu'il est tourmenté par cet endiablé

procès, il est devenu si étrange, si lunatique, si bizarre, que, et puis avec la croix de sa femme, sur les épaules !

— Il ne s'est donc pas fâché?

— Oh! que non! il m'a même répondu : « Blaise, tu raisonnes bien, mais il faut procéder prudemment. » Ensuite, il est devenu pensif, il a passé la main sur ses cheveux, il est rentré impétueusement dans la chambre de Madame. Victorin viendra habiter ici, a-t-il dit d'un air ouvert et dégagé ; tu lui destineras l'appartement qui te conviendra ; je l'engagerai moi-même à se conduire envers toi comme un fils et tu rempliras le rôle de mère autant qu'il te fera plaisir ; pourvu que, de cette façon, tu cesses de te tourmenter et de me tourmenter. » Madame a paru enchantée, et, immédiatement après le dîner, je me suis empressé d'accourir ici pour vous apprendre tout cela. Réjouissez-vous, monsieur Victorin ; vous tenez votre fortune entre vos mains.

— Sottises, sottises, mon Blaise, sottises! Je suis même surpris qu'un homme de votre âge...

— Ecoutez-moi bien : je vais vous découvrir ma pensée avec la plus grande candeur. Tant qu'Elpidius ne s'en ira pas dans l'autre monde, peut-être, hum! peut être pourrez-vous prendre tout ceci pour des sottises. Il frappe à la porte de sa soixante et onzième année, je ne le devance que de bien peu ; mais si le bon Dieu le fait filer avant moi, nous en reparlerons.

— Qu'a donc à faire Elpidius dans tout ceci? Nous l'avons laissé à Rome.

— Je sais bien, moi, si Elpidius a affaire là-dedans. Cet homme a toujours été un livre que personne n'a jamais pu lire d'un bout à l'autre ; à Rome ou à Bel-

Olmo, il conduit le comte par le bout du nez. Vous, à ce que je me suis aperçu, vous n'êtes pas sur ses tablettes : et cela suffit! Maintenant, je vous dirai qu'il se fait tard et que j'ai beaucoup de besogne : dormez bien, monsieur Victorin.

Nous nous levâmes l'un et l'autre : Blaise se retira après avoir pris son flambeau, me laissant si inquiet, si incertain sur ma position, que je ne savais plus comment combiner le présent avec l'avenir. Je n'avais aucune envie de me coucher. L'heure n'étant pas encore trop avancée, j'éteignis ma bougie et, pour me distraire, je me rendis sur la terrasse pour y respirer plus librement au clair de lune.

Pour l'homme qui est agité par des émotions violentes, il n'y a rien de plus nuisible que la contemplation silencieuse au milieu d'une nuit sereine. Tout, dans le monde, à cette heure-là, vous rappelle en vous-même. Les pâles lueurs du firmament, le silence qui vous environne, le voile lugubre de mort dans lequel la nature semble s'envelopper, vous désenchantent de la création et vous conduisent insensiblement à vous en détacher par des pensées vagues que vous recueillez et renfermez en vous-même. Mais par ce commerce mystérieux qui relie l'esprit humain à l'univers extérieur, cet esprit se ressent subitement de la tristesse tranquille qui vous entoure, et il s'en revêt, il se l'approprie de telle sorte, que votre intérieur vous rend, comme par une réverbération, les impressions que vous vouliez fuir au dehors. De là, chez l'homme qui est dominé par une passion puissante, la fantaisie se rembrunit, ses idées deviennent tumultueuses, ses souvenirs se groupent, ses affections s'enflamment,

son cœur s'abandonne aux illusions et l'âme en arrive à une absorption qui chez les uns devient stupeur, agonie chez les autres et chez tous un véritable délire.

Stupeur, extase, délire, agonie tout à la fois, ce fut l'état que me produisit ma nocturne distraction, la terrasse où j'étais étendu plutôt qu'assis, la tête dans la main, le coude appuyé sur la balustrade et l'autre bras pendant à mon côté, le dos enfoncé dans le lierre, et l'œil fixé sur les étoiles. Au premier abord il me sembla que l'espoir de changer de position me séduisait. Je me flattai de l'espérance qu'en montrant au comte la lettre qu'il avait écrite à Joseph Maglioli le soir de Pâques et me découvrant à lui pour ce même Joseph Maglioli qui avait sauvé la vie de Gisèle, je jetterais un poids assez lourd dans la balance ; je laisserais ensuite à la comtesse le soin de faire tout à fait trébucher le plateau de mon côté. Ce rêve séduisant me gagna et occupa toute ma pensée : je fus sur le point de me voir presque devenu le fils de mes maîtres, leur gendre, et, plus tard, leur héritier, riche à mon tour, époux et père envié, devenu la joie de mes deux mères, le soutien de ma sœur, le protecteur de mon frère, la providence des pauvres, connu de tout le monde, honoré, heureux : ce jeu de mon imagination me délectait

. . . . si doucement,
Que la douceur me charme encore en ce moment.

Insensé Victorin ! me cria la conscience en me reveillant par un mortel reproche. Je me secouai, je rentrai en moi-même, honteux de m'être laissé surprendre par un

désir, ambitieux, et pendant que je cherchais une excuse dans ma fragilité, une sorte de colère se réveilla en moi.

Je pris la détermination d'en finir une bonne fois avec tous mes soupçons tourmentants, toutes mes suppositions, toutes mes angoisses, mon esclavage et de me délivrer des amertumes de cette maison.

Je gagnerai mon pain avec moins de peine au sein de ma famille bien-aimée! Je ne serai plus déchiré par le remords de rendre folle une noble et digne femme; je ne serai plus agité par la crainte de mécontenter un supérieur inconstant: mon sang ne sera plus glacé dans mes veines à la pensée de me savoir mal vu par cet homme au visage d'un traître. Pourquoi donc ne briserais-je pas mes liens? Pourquoi ne me soustrairais-je pas à la tyrannie? Qui me retient? Qui me fait balancer? Qui me fait obstacle? Partons, retournons à Rome. Oui: mais quand? Demain au plus tôt.

M'échauffant de plus en plus je pris une si ferme résolution de partir, qu'il me sembla qu'aucune puissance sur la terre ne serait capable de m'y faire renoncer.

Au plus fort de mon monologue mental, j'entends sous le bosquet un bruit de pas: le frisson parcourt mes os. Je prête l'oreille et j'entends le son de plusieurs voix comprimées qui disaient alternativement:

— Est-ce lui? oui; non: c'est Victorin.

Je me relève, je regarde et je vois sortir, de dessous les ormes, le comte, la comtesse et leur fille.

— C'est donc vous, Victorin?

— C'est moi, répondis-je faiblement.

— Nous allons monter chez vous, dit la comtesse.

Je me rajustai à la hâte, je me raffermis, me donnant un air très-sérieux et je ne bronchai pas.

— Nous craignons que vous ne fussiez déjà couché à cette heure, dit le comte, en s'avançant sur la terrasse.

— Oh! la belle lune, quelle vue! s'écria Gisèle, qui suivait son père.

— Que faisiez-vous là tout seul? me demanda la comtesse.

— Je prenais le frais, répondis-je avec un certain embarras.

— Nous sommes venus à cette heure avancée de la nuit, parce que j'avais hâte de vous annoncer que demain vous viendrez prendre possession de votre appartement dans la villa, et qu'Horace m'accorde enfin l'autorisation de vous regarder comme mon fils. Victorin, m'accepterez-vous pour mère?

Je voulais répondre non, mais je ne sus prononcer que quelques mots confus pour remercier la comtesse de son excessive bonté.

— Horace, continua-t-elle, demande-lui en mon nom de te donner pour gage de son assentiment une poignée de main.

Le comte me tendit froidement la sienne; j'avais envie de lui tourner le dos, mais je lui serrai la main avec une ardeur amicale.

— Je vous attends demain matin à la villa, me dit-il attendri.

Je croyais lui répondre :

— Demain matin je pars, mais je murmurai seulement : Je serai à vos ordres, monsieur le comte.

Nous nous souhaitâmes une bonne nuit et nous nous séparâmes.

Adieu résolutions, adieu projets arrêtés! Maintenant que les philosophes prennent la peine de m'expliquer le cœur de l'homme!

XIII.

L'ÉPREUVE DE L'OR.

16 décembre.

Mon installation dans la villa tranquillisa, contre toutes les prévisions, la comtesse, calma ses inquiétudes, allégea ses longs ennuis et diminua la fréquence de ces attaques d'hypocondrie qui la faisaient éclater en paroles et en actions délirantes. L'illusion de retrouver en moi l'enfant chéri de son amour parut lui être incomparablement plus favorable que les remèdes de tous les médecins, la salubrité du climat et les distractions de la campagne. Cela prouve que souvent dans certaines maladies, qui ont leur siége dans le cœur ou dans l'imagination, il n'y a point de spécifique plus puissant qu'un simple enfantillage.

A ses yeux, Victorin était Paul, et, dans sa pensée, toutes les attentions, toutes les caresses maternelles se rapportaient à Paul, pendant qu'elle m'en comblait. Elle ne m'appelait jamais que son fils; sa fille devait me

nommer son frère lorsqu'elle était en présence de la comtesse, qui ordonna aux personnes de service de m'appeler monsieur Paul et non Victorin. J'ajouterai que, dans l'antichambre, les cuisines et les écuries, on avait pris l'habitude, en parlant de moi, de dire *le jeune comte*, mais le maître, qui s'en aperçut, le défendit rigoureusement, grondant les nigauds qui, les premiers, avaient eu la pensée de faire tort à la noblesse de son antique maison, en prononçant un blasphème de lèse-gentilhommerie.

Malgré les égards qu'il avait pour Mélanie et la bienveillance qu'il me témoignait, me traitant toujours avec amabilité et avec franchise, il ne voulut jamais me nommer autrement que Victorin Mélissa ou son secrétaire. De mon côté, gagné par un vif sentiment de reconnaissance mêlée de compassion pour toutes les bontés de la noble dame, je mettais tous mes soins pour lui paraître agréable, enjoué mais très-respectueux. J'étudiais ses gestes, ses pensées, ses goûts, pour les prévenir et les satisfaire. Pour ne pas l'attrister, je supportais même certaines cajoleries outrées qui me contrariaient, et qui ne convenaient pas à un jeune homme de mon âge, quand même j'eusse été son Paul en personne. Mais que ne peut supporter une patiente charité chrétienne? Je me montrais en substance le modèle des fils, ainsi qu'elle avait l'habitude de me nommer. Ma vraie mère m'a toujours accordé pleinement cette louange; la dame qui tenait à passer pour ma mère en faisait tout autant. Ma piété filiale s'étant soutenue dans le cas véritable, comme dans le cas supposé, je puis croire désormais que cette piété est la bonne. Que Dieu daigne donc m'accorder les

bénédictions que nous promet son quatrième commandement !

Néanmoins, il y eut un point sur lequel, malgré toutes les excitations de la comtesse, je ne pus jamais consentir à la satisfaire. Ce fut celui de me conduire envers elle avec la familiarité et le sans-gêne d'un fils, et de l'appeler ma mère. Je demeurai inébranlable comme un roc sur ce point-là. Je ne renonçais nullement aux manières très-respectueuses, par lesquelles je répondais constamment à toutes ses avances. Mon caractère me porte à accoupler la bienveillance et le respect envers qui que ce soit. L'éducation m'a appris à garder envers les femmes l'urbanité unie à la réserve. Mon état de servitude exigeait que je gardasse toujours, envers la femme de mon maître, une déférence docile et une contenance réservée. J'en avais fait une obligation de conscience, une loi d'honneur : je n'y manquai jamais d'un iota.

Après tout, ne devais-je pas comprendre que toutes ces caresses n'étaient qu'un semblant, une représentation comique, une puérile tromperie? J'étais donc forcé d'éprouver une vive répugnance à lui donner le saint nom de mère qu'elle eût désiré entendre sortir de mes lèvres. J'aurais cru le profaner en le donnant, même par plaisanterie, à une autre personne qu'à celle qui m'avait appris à le balbutier pour la première fois lorsque je jouais sur ses genoux. Cette appréhension ne permettait pas à ma langue de laisser échapper ce nom, ne fût-ce que par mégarde. Mais un jour, dans un accès subit de gratitude, je me surpris à proférer la première syllabe de ce nom : mais, m'arrêtant sur ce *mè*, je me repris et je prononçai le mot madame.

Je m'aperçus que cette manière d'agir cauteleuse et retenue convenait parfaitement au comte qui, cessant de me traiter avec une certaine hauteur, mitigée toutefois par beaucoup de bienveillance, en vint avec moi à une familiarité, qui sentait l'abandon d'une entière confiance. Au bout de cinq à six semaines de séjour à Bel-Olmo, j'étais en possession des bonnes grâces de toute la famille; aimé, estimé, respecté et cajolé, comme si j'avais été véritablement le fils aîné de la maison.

Je n'avais que très-peu d'écritures à faire pour le service du comte, et cette besogne était bien facile, bien légère, puisque Elpidius s'occupait à Rome des affaires les plus importantes et les plus minutieuses, nous laissant tranquilles et tout à fait délivrés des occupations ennuyeuses. Le matin, après avoir entendu la messe et déjeuné, on montait pour se dégourdir les doigts sur le piano; puis, on allait dans le parc, où l'on faisait en causant une longue promenade à l'ombre des chênes séculaires; ou bien encore, nous asseyant pour nous reposer, je faisais une lecture instructive pour Gisèle, tantôt dans un livre italien, tantôt dans un livre français. J'employais les heures les plus chaudes de la journée à écrire pour le comte, ou à mes études particulières. On dînait et presque tous les jours on allait à cheval ou en voiture dans les propriétés avoisinantes. Par suite de ces distractions et du calme qui était survenu autour de moi, je m'étais considérablement tranquillisé. Si le souvenir de ma pauvre chère famille n'eût été constamment présent à ma mémoire, et soutenu par des lettres, quoique assez rares mais toujours remplies de tendresse mêlée aux doux regrets causés par mon absence, j'aurais entièrement

changé de visage et d'aspect et je serais redevenu le Victorin de mes plus jeunes, de mes plus douces années.

Mais mon cœur demeurait, pour la plupart du temps, avec mon trésor domestique.

Ma pensée volait continuellement vers Rome et s'y arrêtait : tout en nageant à Bel-Olmo dans les délices et dans l'abondance, il me semblait souvent que je m'y trouvais comme un oiseau hors de son nid. Il y a au fond du cœur humain des affections d'une nature telle, qu'elles ne sauraient être satisfaites que par l'objet qui les a fait naître. Ces affections pourront bien être parfois distraites par des objets étrangers, on pourra peut-être les endormir; mais les éteindre, les satisfaire, les assouvir, jamais!

Vers la fin du mois d'août, les journaux nous apportèrent les nouvelles de l'assemblée toscane qui, après avoir dépossédé ses souverains légitimes, les grands ducs, de tous leurs droits, avait acclamé pour son roi Victor-Emmanuel de Sardaigne. Ces nouvelles et les autres qui suivirent affligèrent cruellement le comte, qui se trouvait attaché par plusieurs liens à la cour de Lorraine et troublèrent en quelque sorte la sérénité de ce séjour champêtre. Il fut encore plus tourmenté par les embarras de son grand procès qu'il cherchait à tout prix à éviter par son absence de Rome, mais qui, par les mauvaises intentions de sa partie adverse, s'embrouillait de plus en plus, entre les mains des prétendus pacificateurs. Dans le courant du mois de septembre, le comte était redevenu lunatique, de très-mauvaise humeur, et irritable comme un serpent. Je ne lui parlais, comme on dit, qu'avec des mitaines, et j'ouvrais des yeux énormes

pour épier ses gestes, deviner ses volontés et le satisfaire avec la plus grande ponctualité.

Les choses en étaient là, lorsque un jeudi, vers le milieu du jour, pendant que je me tenais dans mon petit cabinet de travail, on vint me demander de la part de madame. M'étant rendu dans ses appartements :

— Paul, Paul, j'ai un présent pour vous, me dit-elle en me montrant une lettre; le facteur vient de l'apporter, elle arrive de Rome. Oh ! la jolie petite écriture ! de quelle main est-elle?

Je prends la lettre, et, reconnaissant l'écriture de ma sœur, je me réjouis grandement. L'ayant ouverte, je vis que ma mère l'avait écrite. Comment ne pas m'en montrer enchanté? Cet éclair de joie qui brilla sur mon visage, éveilla la curiosité de la comtesse; elle me demanda aussitôt avec une visible anxiété :

— Mon enfant, qui est-ce qui vous écrit?

— Madame, c'est ma mère.

— Votre mère ! Il y aura donc dans le monde une autre femme à laquelle vous donnerez le nom de mère?

— Madame la comtesse, vous êtes la mère de Paul; celle qui m'a écrit est la mère de Victorin.

Après l'avoir respectueusement saluée, je me retirai pour aller dévorer ma lettre avec avidité. Des excuses sur cette réponse tardive; de douces plaintes affectueuses; des nouvelles de la santé de chacun ; annonce du départ de Monseigneur Placide, qui allait passer ses vacances dans sa propriété du lac Bolsena; des recommandations de ne pas m'exposer aux grandes chaleurs ; des exhortations à être pieux et bon ; puis, les lignes suivantes :

« Prie beaucoup pour nous et pour moi. Il y a déjà

plus de deux mois que tu es au service de monsieur le comte : sur les vingt-quatre écus de tes appointements, tâche de m'en envoyer quinze le plus tôt possible ; j'ai besoin de payer une dette oubliée. Dépense le reste pour t'amuser. Mais, cher enfant, si tu aimes ta mère, dépêche-toi de me faire cet envoi. »

Venaient ensuite les salutations et les protestations les plus affectueuses d'une maternelle tendresse.

Après avoir parcouru rapidement cette lettre, je me frappai le front :

— Quel salaire? de quelle dette me parle-t-elle? murmurai-je. Je me pris à relire la lettre d'un bout à l'autre, mais cela me fut impossible. Mes yeux me faisaient voir double. Je portai le papier à mes lèvres, parcourant mon salon comme un insensé : mon sang se portait vers mon cœur, mes joues brûlaient et j'eus peur de perdre connaissance. Je dois avouer que la pensée de mon traitement mensuel n'était nullement venue à mon esprit. Et à tout prendre, comment avoir le front de réclamer, à titre d'honoraires, la somme de vingt-quatre écus, dans une maison ou j'étais traité comme un prince, comme un fils?

— Mais si ta mère en a besoin? me dit alors une voix intérieure. Eh bien, je tendrai la main, répondis-je à cette voix. Mais comment?

Ici, la réponse de la voix me fit défaut, et un frisson de tous mes membres me répondit seul ; ce frisson ressemblait à s'y méprendre à un assaut de fièvre tierce. Dans ce trouble de tout mon être, je vois paraître à l'improviste la comtesse au milieu de ma chambre ; elle m'arrête par le bras, et avec un sourire indéfinissable :

— Mon fils, donne-moi cette lettre, me dit-elle d'un air moitié suppliant, moitié impératif; la mère de Paul veut lire ce qu'écrit la mère de Victorin.

Je levai vers elle un regard étonné, je restai muet; mais une idée subite m'inspira un artifice :

— Venez et vous lirez, lui répondis-je avec une franchise simulée.

Je la conduisis dans le cabinet de travail voisin, et prenant dans un tiroir une lettre précédente de ma mère, qui ne contenait que des compliments et de simples salutations, je la lui présentai. Après l'avoir lue avec attention, la comtesse me la rendit et ajouta :

— Oui, oui, on voit que c'est une femme au cœur délicat; elle vous aime éperdûment. Mais je me serais servie avec mon Paul d'expressions bien plus tendres encore.

— Madame la comtesse, ma mère a un style à elle : son amour, elle me le fait mieux connaître en se taisant qu'en s'exprimant.

— Votre mère? insista-t-elle avec une admiration compatissante.

— La mère de Victorin, repris-je aussitôt.

— Eh quoi! vous croyez donc avoir deux mères?

— Non, Madame; chaque individu n'a qu'une mère : les uns l'ont riche, les autres l'ont misérable.

— Et vous, Paul de ces deux mères, laquelle avez-vous?

— Si j'étais Paul, elle serait riche.

— Si vous l'étiez! si vous l'étiez! Et si vous ne l'étiez pas?

— Madame, de quel côté irons-nous nous promener

cet après-dîner? interrompis-je pour détourner la conversation.

— Ah! Paul, si vous l'étiez? insista-t-elle, me fixant distraitement avec des yeux mouillés de larmes; si vous l'étiez? si vous l'étiez?

— Alors je ne serais pas Victorin. Ecoutez, Madame, je suis certain que Monsieur le comte m'attend dans son cabinet de travail.

— Allez, allez-y!

Et elle partit en s'essuyant le visage et levant les bras au ciel.

Portant une tempête dans mon cœur, je descendis et j'allai prendre langue près du vieux Blaise. Passant tout doucement d'un raisonnement à l'autre, j'appris qu'à la campagne les comptes étaient tenus par le régisseur et que le salaire des personnes de service était exactement payé au commencement de chaque mois; que lui-même, Blaise, avait eu dans ses mains la liste nominative de chacun d'eux avec la somme due, signée par le ministre; que mon nom n'était point sur cette liste et que le régisseur avait reçu d'Elpidius l'ordre exprès de ne pas me donner un sou, puisque le maître se chargeait seul de pourvoir son secrétaire. Après m'avoir dit tout cela, le bon vieillard me demanda :

— Combien vous est-il dû par mois?

— Ce qu'il plaît à la bonté des maîtres.

— Bah! bah! on ne vit pas seulement de bonté!

J'en entendis beaucoup plus que je n'eusse voulu en entendre et je me tus. La position de ma mère me causa un chagrin cruel, âpre et désolant. Je me trouvais dans une impasse sans issue : il fallait, ou mettre sous les

pieds la honte et rappeler au comte ses engagements, ou laisser ma mère dans une indigence cruelle, extrême peut-être. Quelle lutte dans mon esprit! Quelles angoisses! Que de cuisantes dissimulations!

— Vous paraissez triste, Paul; seriez-vous indisposé? me demandait souvent la comtesse.

— Je parais ainsi, mais c'est dans ma nature.

— Il ne mange presque plus, disait Gisèle en pleine table.

— Pourquoi cela? insistait sa mère.

— Victorin, vous avez l'air tout pensif, me dit le comte lui-même, un jour qu'il était de bonne humeur; y a-t-il quelque chose qui vous tourmente?

— Quels tourments pourrais-je avoir dans ce paradis de Bel-Olmo? répondis-je, cachant par un excès de timidité le secret de mes angoisses.

Pour moi, le point capital était celui de bien comprendre si j'avais oui ou non des droits positifs à recevoir un salaire. Le traitement splendide que l'on m'accordait m'en faisait douter, et il me semblait même que c'eût été une vilenie, une lâcheté, une honte, presqu'un crime que d'en demander un. Ma bile se remuait à la seule pensée de l'exiger, et je me sentais frémir d'horreur.

Travaillant dans le cabinet du comte, je me trouvais seul, entièrement seul, placé tout près d'une étagère sur laquelle étaient posés quatre brillants vide-poches d'agate remplis de pièces d'or flambantes, grégorines, doubles-louis, petits écus d'or mêlés ensemble, et qui, très-probablement, n'avaient pas été comptés. Horace se fiait à moi à ce point-là! La plume ne pourra jamais tracer les tentations qui me dévorèrent dans ce petit cabinet.

— Ne me serait-il pas permis de m'accorder une

occulte compensation? me disais-je en moi-même; oui, non. Mon droit n'est pas manifeste. Et si c'était un simple oubli du maître? Qui me l'assure? Ah! si le père Léopold était ici! Que me conseillerait-il? ce qui est juste : mais quel est le juste? Je ne le sais pas. Pourquoi contemplais-je avidement cet or qui me faisait tant envie? Mais toucher à une seule des monnaies les plus petites... jamais! Me rappelant aujourd'hui la puissance de cette tentation et l'énergie avec laquelle je la surmontai, je me sens intérieurement heureux. Un certain amour-propre me dit que mon honnêteté a su résister même à l'épreuve de l'or, la plus irrésistible de toutes les tentations. C'est peut-être de la vanité, mais c'est la vérité.

Je n'osais donc pas demander ce qui me revenait, je ne pouvais pas le prendre sans rien dire : le temps volait; comment venir en aide à ma mère? Il ne servait de rien de se tourmenter et de rêver à mille extravagances. J'aurais dû remporter une victoire héroïque sur moi-même, et je n'avais pas la force de le tenter!

Du côté de la petite forêt qui entoure la maison de campagne au couchant, s'ouvrait un petit sentier en rampe qui, serpentant de montée en montée et tournant le long de la côte de la colline, aboutissait à une petite grotte rustique, dans laquelle on vénérait une image de la Vierge. Ce fut là-haut qu'au milieu des angoisses de ma défaite, j'allai porter ma dernière espérance. Grimpant par cette voie abrupte, je m'approchai de cette sainte image, je me prosternai le visage contre terre et je répandis ma douleur dans un torrent de larmes aux pieds de la Vierge céleste. Lorsque je redescendis, mon cœur me disait que j'avais été exaucé.

Dans cet intervalle de temps, Elpidius était arrivé pour donner au comte la connaissance verbale de l'exécrable tournure que prenait son procès et pour le décider à rentrer à Rome. A peine me salua-t-il avec un sourire méprisant; il n'eut plus l'air de s'occuper de moi. Le soir de l'arrivée de cet homme, je fus obligé d'aller faire avec la comtesse et sa fille une promenade en voiture. Avec ses caresses de mère supposée, la dame me déchirait les entrailles en me faisant penser à ma vraie mère. A son dire, j'étais défait et blanc comme un linge : était-ce étonnant? Près d'une cahutte misérable, nous rencontrâmes une femme en haillons, livide et débile, suivie de deux pauvres enfants bien malingres, qui nous demandèrent l'aumône en sanglotant. La comtesse, après avoir cherché sur elle :

— Quel malheur! j'ai oublié mon porte-monnaie à la maison! s'écria-t-elle avec chagrin; après un instant de silence : Victorin, Paul, avez-vous de l'argent sur vous?

— Je n'ai que quelques menues monnaies, répondis-je en rougissant très-fort.

— Que cela?

Je me serrai dans les épaules.

— C'est bien, donnez.

Je mis dans sa main, tout hésitant, ce que j'avais dans ma poche : il y avait peut-être pour la valeur de trois pauls. La comtesse les prit et fit l'aumône à la pauvre femme, puis, prenant mon porte-monnaie, elle commença à m'adresser une foule de doux reproches de ne lui avoir pas fait connaître ma pénurie d'argent.

— Faire tous ces mystères avec votre mère! dit-elle.

Lorsque nous fûmes rentrés :

— Paul, allez chercher Elpidius et montez immédiatement chez moi tous les deux.

Je sors. Elpidius gravissait précisément l'escalier pour prévenir la comtesse que son mari lui faisait savoir que l'on partirait pour Rome, le surlendemain.

— Nous en reparlerons; en attendant, prenez ce porte-monnaie et remplissez-le-moi d'or, tout de suite.

Cet homme sortit. Ma respiration s'élargissait et mon cœur battait avec une joyeuse violence; j'étais sur le point d'éclater en un rire d'insensé.

— Je n'eusse jamais, non, jamais consenti que mon Paul restât un seul jour sans argent. Dorénavant, je veux, et faites attention que je le veux, je veux que...

— Madame la comtesse, vous voilà obéie, interrompit le ministre rentrant avec le porte-monnaie; il est rempli de grégorines.

— C'est fort bien ; je vous remercie.

Et prenant le porte-monnaie, elle me le présenta en disant :

— Pour vous, mon Paul, voilà la gratification bien méritée que votre mère vous donne pour le séjour que vous avez fait à la campagne.

J'acceptai, non sans une grande confusion. Elpidius rembruni, me lança un coup d'œil de tigre, et l'on parla des apprêts du voyage.

Lorsque nous nous séparâmes, je criais au miracle dans mon cœur et j'en bénissais le Ciel, lorsque le ministre me rejoignant dans l'antichambre, et m'adressant un geste de menace :

— Rendez-moi cet argent, et prenez garde que le comte n'en sache rien, sinon, malheur à vous !

— Vous rendre l'argent? et pourquoi?

— Pourquoi? parce que Madame est folle, et qu'il faut jouer la comédie avec les fous. La comédie doit finir ici; donnez l'argent.

— Mais que dira la comtesse?

— Je voudrais bien voir que vous eussiez l'indiscrétion de le lui dire! N'êtes-vous pas content, Monsieur le va-nu-pieds, d'être hébergé gratis dans cette maison?

— C'est bien, répondis-je tremblant de colère des pieds à la tête.

Et jetant l'or sur une chaise, je lui tournai dédaigneusement le dos. Je ne cesserai jamais de le répéter : sacrifice et vertu ne font qu'un. Mes prières avaient été néanmoins exaucées et je ne le savais pas encore. Le mardi, 20 septembre, à peine arrivés à Rome et descendant de voiture, le comte qui, pendant toute la route, m'avait paru bourru et mécontent, me prit à part et mit dans ma main dix doublons :

— Victorin, me dit-il se rassérénant, à partir de demain, je vous attends tous les jours, pour venir passer une demi-journée avec moi dans mon cabinet. Je m'occuperai de récompenser votre diligence.

Je baissai la tête, je saluai tant bien que mal la comtesse qui, avec une cruauté affectueuse, se chagrinait de mon retour dans ma famille, et, agité par le désir le plus ardent, je me mis en devoir de rentrer chez moi au pas de course.

XIV.

L'HONNEUR.

20 décembre.

Ma mère avait eu raison de m'écrire que j'eusse à lui envoyer les quinze écus le plus vite possible. Le retard de ma réponse l'obligea de mettre en gage ce qui lui restait de ses pauvres bijoux, que nous avions dégagés pour Pâques et auxquels elle tenait infiniment. Mais, grâce à Dieu, mon arrivée imprévue et la somme que j'apportais si heureusement à propos lui causèrent une double joie. Ce soir-là, ce fut pour nous tous une bien douce fête de famille. Dieu sait depuis combien de temps nous n'avions eu une fête pareille!

J'aurais presque envie d'arrêter là mon histoire, couronnant mon récit par le plus cher souvenir de notre bonheur domestique, le plus grand assurément dont il m'ait été donné de jouir depuis la mort de mon père. Mais cela n'étant qu'un caprice, je n'en tiens aucun

compte. Je continuerai à écrire ce journal jusqu'au moment où il me sera possible d'inscrire une consolation pareille à celle-ci.

Le principal sujet de tous nos entretiens fut, pendant les premiers jours, ma demeure à Bel-Olmo. Je ne cachai pas à ma mère les maternelles hallucinations de la comtesse. Je lui appris plusieurs des scènes bizarres dont j'avais été le témoin, et même un des acteurs, pendant mon séjour à la campagne. Je m'aperçus que cette narration l'affectait outremesure, car elle donnait à chaque instant des marques de la plus vive émotion :

— Quelle bonne dame! Béni soit Monseigneur Placide de t'avoir trouvé une semblable maison! Je ne parlai point à ma mère des brutalités de ce vilain Molesti, ni du caractère hargneux et fantasque du comte, ni de la mortification que me faisait éprouver cet état de quasi-servitude, ni même des soupçons dont je ne pouvais entièrement me défaire, soupçons qu'elle ignorait et que je me donnais bien de garde de lui faire connaître, ne voulant en aucune façon lui faire partager mes peines.

Avant de remettre les pieds à l'hôtel du comte, je crus bien faire en m'abouchant avec mon cher Père Léopold pour le prier de me donner des conseils. Mais quel ne fut pas mon douloureux étonnement, lorsque j'appris qu'il n'habitait plus Rome! Depuis un mois, on l'avait envoyé remplir les fonctions de Père-Gardien dans un couvent des Marches. Quelle perte cruelle pour moi! Le Ciel me privait, en m'enlevant cet humble moine, du guide le plus sûr qui pût me conduire à travers le nouveau labyrinthe dans les détours duquel je m'égarais. Il pouvait seul, lui qui connaissait les replis les plus cachés de mon cœur,

m'amener à découvrir la source de ce mal secret, qui faisait et qui fait encore aujourd'hui le tourment de mon existence : ce mal consistait à savoir si cet Elpidius Molesti était bien ou n'était pas l'être malfaisant que j'étais forcé malgré moi de voir en lui ; c'est-à-dire le commensal de mon perfide voyage, l'homme qui, pendant le dîner, ne parlait presque pas et me faisait un si terrible effet en me foudroyant avec des regards de véritable loup-cervier. Si j'avais pu vérifier cette personnalité, je serais certainement parvenu à découvrir aussi que cet Elpidius Molesti était l'homme qui avait signé des initiales E. M, la lettre mystérieuse écrite à Sir Williams et la note que j'avais lue chez l'étranger... Folle imagination, qui occupe continuellement mon cerveau de choses qui ne devraient pas me regarder ! Comment supposer qu'Elpidius eût écrit ces deux papiers? L'auteur de ces écrits semblait être bienveillant à mon égard ; il me louangeait, il m'exaltait bien au-delà de ma valeur réelle. Elpidius, au contraire, me hait, m'abaisse, et on dirait que, s'il en avait le pouvoir, il me ferait volontiers disparaître de la terre. Non, non : il y a tant de différence entre la plume bienveillante de mon protecteur et la langue venimeuse d'Elpidius, qu'il y en a entre l'ange de lumière et l'ange des ténèbres. Mais assez à ce propos : je reviens à mon histoire.

Je m'occupai donc à employer plusieurs heures de mes journées dans le cabinet du comte, constamment cloué devant le bureau, sur lequel j'écrivais des mémoires, compulsais des bilans, et feuilletais des papiers de la plus grande importance au sujet du procès qui était en marche. Le comte en était cruellement préoccupé : son

appartement était devenu le rendez-vous des hommes de loi et des comptables, et l'on ne pouvait respirer que bien tard, à l'heure de la promenade. La comtesse souffrait beaucoup de me voir si occupé, ne pouvant trouver le moment de me prodiguer ses amabilités habituelles : elle s'en plaignait doucement avec moi, et adressait continuellement des reproches à son mari.

Le temps des amusements était passé. Par suite de l'embarras des affaires, tout marchait à l'abandon : il n'y avait plus de règle pour l'heure des repas, on mangeait quand et comme on pouvait. A cause de cette confusion, je choisissais tous les prétextes convenables de refuser toutes les invitations par lesquelles la dame me pressait. La pauvre femme se tourmentait autant à mon égard que pour les inquiétudes de son mari, débordé par les affaires, et elle en éprouvait une inquiétude continuelle, une poignante anxiété.

Au bout de quelque temps, je crus remarquer chez le comte un certain air austère qui me déplut ; il ne m'adressait plus un seul mot aimable, un seul geste courtois : on eût dit que je lui portais ombrage. Il m'éloigna de la petite chambre attenant à son cabinet, et il m'en assigna une autre au bout de l'appartement, vers la galerie. Il était bien naturel que cette nouvelle manière d'agir du comte me donnât fort à penser. M'étant mis à réfléchir sérieusement sur mes actions, je ne pouvais réussir à trouver une cause raisonnable à ce changement. Le comte ne pouvait certainement pas m'accuser de favoriser la manie de sa femme, puisqu'il s'était naguère plaint à moi, que, depuis notre retour en ville, mes manières envers la comtesse étaient devenues plus aigres

que ne le comportaient les convenances. Pourquoi donc me montrait-il du mécontentement et de la défiance?

D'un autre côté, le ministre devenait de plus en plus mauvais à mon égard. Il me parlait toujours d'un ton impératif au nom du comte ! il me grondait aigrement ; il me blessait en m'adressant des mots injurieux, et il ne négligeait jamais la moindre occasion de vomir contre moi son poison et sa bile. Cela ne pouvait continuer ainsi. Je m'enhardis à en dire quelques mots à madame la comtesse ; elle leva les épaules, et, secouant la tête, elle se borna à me répondre par un triste sourire :

— Mon Paul, il faut prendre patience avec les vieilles gens : cet Elpidius a toujours été de la nature du charbon, qui, lorsqu'il ne vous brûle pas, vous noircit ; on dit pourtant que c'est une perle pour l'administration de la maison et qu'Horace serait malheureux s'il le perdait !

Je ne cachai pas non plus entièrement la chose à ma mère qui, me voyant troublé, m'en demandait la cause ; mais, pour ne pas la tourmenter, j'adoucis beaucoup mes confidences. Elle me pria de prendre courage et m'exhorta à supposer paisiblement ces contrariétés et d'attendre le retour de Monseigneur Placide, qui aplanirait sans doute les difficultés.

— Maman, lui dis-je un jour où j'avais été plus ennuyé que d'habitude, ma croix cessera bientôt d'être aussi lourde, car, à la réouverture des écoles, je reprendrai la coutume de ne passer chez le comte que deux heures par jour, ainsi que je le faisais avant d'aller à la campagne. Si le maître continuait à me faire la moue, même pendant ce court espace de temps, je le quitterais petit à petit ; n'aurais-je pas raison ?

— Que dis-tu, Victorin? tu ne réfléchis pas qu'en renonçant à ton emploi, tu n'aurais plus les moyens de fréquenter l'Université et d'y continuer tes études de droit. Tu sais bien que tes douze écus mensuels servent à te délivrer de la dure nécessité d'apprendre un état.

— Oui, cela est vrai et je n'y pensais pas. Mais, advienne que pourra, je dois commencer mon cours le mois de novembre prochain.

— Je l'espère, et il me tarde beaucoup de voir revenir notre prélat. Avec lui, tout s'arrangera; il t'aime tant! sans lui, on ne peut rien décider. Attendons, cher enfant, attendons.

Nous raisonnions ainsi le dimanche, 9 octobre. Dans la soirée du mardi 11, pendant que contre mon habitute j'étais encore chez le comte, après l'angelus, pour achever une écriture importante et pressée, j'entends ou je crois entendre la voix éclatante de Monseigneur Placide dans l'escalier. Je tends l'oreille: il n'y a plus à en douter, c'est lui! Je quitte ma chaise pour courir à sa rencontre, mais je m'arrête tout à coup entendant un grand bruit dans le salon jaune, qui touchait à ma chambre. Qu'est-il arrivé? Le prélat y pénètre. Je l'aperçois à travers la porte vitrée qui donne accès dans le petit corridor qui précède mon cabinet et qui est orné de rideaux relevés sur les deux côtés; on voyait Monseigneur à la révérbération de la lumière qu'on venait d'apporter un salon. Il se laissa tomber dans un grand fauteuil; le temps étant très-froid, un domestique alluma du feu pour Monseigneur, puis il approcha le fauteuil de la cheminée, le faisant glisser sur le parquet; le bon

prêtre, se réchauffant à la flamme pétillante, respirait bruyamment par suite de son asthme.

J'étais impatient d'aller le saluer, mais la politesse m'ordonnait de céder le pas aux maîtres de la maison. Je me bornai donc à entrebâiller la porte vitrée, me tenant debout derrière le vitrail, tout absorbé dans une inexprimable curiosité.

— Soyez le bienvenu et le bien arrivé, notre cher Monseigneur! s'écria le comte, allant vers lui et lui serrant la main que Gisèle était venue baiser en courant, pendant que Madame Mélanie répondait par une révérence empressée au salut amical qu'il lui avait adressé; quel hasard fortuné vous conduit ici, ce soir, à l'improviste?

— C'est un vent d'Occident, qui va me faire partir de nouveau cette nuit de notre chère Rome.

— Est-il possible? s'écrièrent à la fois le comte et la comtesse.

— Asseyez-vous et ne faites pas de cérémonies.

— Mais pourquoi ce départ si précipité? Où va-t-on? lui demanda le comte, s'asseyant à son côté.

— Est-ce la saison de continuer à voyager? ajouta la comtesse qui avait pris place avec sa fille sur un petit divan.

— Eh! il n'y a pas de saison qui tienne, répondit le prélat; ce sont mes vieux embarras de Naples que j'avais eu l'espoir de débrouiller sans quitter Rome... mais pas du tout, mes amis! Une foudroyante lettre me rappelle, sans me permettre de délibérer. J'ai quitté mon ermitage de Bolsena en grande hâte: cette nuit je prendrai la poste, et ainsi soit-il! patience! Je vous promets de ne pas revenir avant d'avoir tout terminé,

devrais-je rester dans cette métropole du macaroni et des pâtés jusqu'au carnaval ! Je veux me débarrasser de ces ennuis-là pour toujours.

Après avoir détaillé les ennuis épineux qui l'attiraient à Naples, avec toutes les circonstances qui les avaient amenés, on servit le thé et la conversation commençait à languir au milieu des gorgées. Pour ne pas la laisser entièrement tomber, la comtesse s'excusa d'avoir reçu le prélat dans ce salon, qui n'était pas le salon d'honneur, ajoutant que les autres pièces étaient sens dessus dessous à cause du déplacement des tapis. Mais le prélat se hâta de ranimer la causerie, frappant légèrement sur l'épaule du comte :

— Eh bien ! mon ami, ajouta-t-il, je suis presque tenté de vous emprunter mon Victorin, pour l'emmener avec moi à Naples : il me serait vraiment utile !

— Mais non, Monseigneur ! nous enlever Victorin, il ne nous manquerait plus que cela ! s'écria la comtesse avec une sorte de mouvement d'horreur. Comment Horace, qui succombe sous le poids de ce terrible procès, pourrait-il s'en tirer ? Il ne faut pas même y penser !

— Peuh ! reprit le comte, cherchant péniblement ses expressions, je ne manque pas assez de cervelle pour ne pas pouvoir, à la rigueur... pendant quelques semaines... me passer absolument de Victorin.

— Quoi ! quoi ! Ce sont là des sottises inutiles ; je voudrais t'y voir, en ce cas ! Non, non, Monseigneur, ne l'écoutez pas ; mon mari parle pour ne rien dire, il croit pouvoir faire ses embarras.

— Tranquillisez-vous, car, moi aussi, j'ai parlé pour ne rien dire ; oh ! je ne suis pas venu pour vous le voler.

Je suis, au contraire, charmé de voir que vous en êtes contents. Ne vous avais-je pas dit que c'était un jeune homme précieux, que vous en seriez enchantés?

— C'est vrai, Monseigneur, répondit la dame, qui s'était approchée de Gisèle et lui caressait amoureusement la tête : voyons, petite belle, lui dit-elle tout bas, ne perds pas de temps : baise la main à Monseigneur et va-t'en trouver Stéphanie : va, obéis.

La jeune fille tourna vers sa mère des regards pétillants de curiosité, et qui la suppliaient de ne pas la renvoyer. Mais le prélat lui ayant présenté sa main à baiser, l'enfant se leva, lui souhaita un bon voyage et se retira.

Le grand désir d'apprendre le résultat de cet entretien m'aveugla au point d'oublier entièrement qu'il était très-inconvenant d'épier ce qu'on disait et de surprendre les secrets d'autrui, et me fit prêter l'attention la plus soutenue au moindre mot, au plus petit geste de chacun des trois personnages. Voyant qu'ils étaient seuls dans le salon, la comtesse se prit à dire d'un air moitié sérieux, moitié plaisant :

— Monseigneur, il faudrait qu'avant de partir vous eussiez la bonté de laver vigoureusement la tête au seigneur Horace. Je ne sais pas par quelle mouche il a été piqué, mais je sais bien qu'il s'est refroidi à l'égard de Victorin, et qu'il le boude.

— Toujours tes sottises! interrompit le comte rougissant; que parles-tu de moue, de froideur, de bouderie? On sait que le premier devoir d'un supérieur consiste à se faire respecter par ses subordonnés; n'est-ce pas vrai, cher Monseigneur?

— Vous parlez comme un livre. Mais quoi? Victorin vous aurait-il manqué de respect?

— Non pas, répondit-il, jetant un coup d'œil significatif à sa femme.

— Cela m'eût bien étonné! continua Monseigneur Placide; il en est tout à fait incapable. Donc, comtesse, à quoi bon votre sortie contre Horace? Pourquoi aurais-je à lui laver la tête?

— Parce que je ne puis tolérer qu'un jeune homme si accompli soit traité avec la brusquerie et l'air soupçonneux avec lesquels Horace le regarde depuis quelque temps.

— En vérité tu es bien étrange ce soir! répondit son mari avec altération.

— Je suis étrange, c'est bien! Nie-moi, si tu peux, que tu ne le traites plus comme par le passé; sans moi, tu ne l'engagerais jamais à dîner les jours de fêtes; nie que tu as retiré de son bureau les papiers les plus importants, que tu l'a séquestré dans un coin; qu'il en est affligé; que m'en étant aperçu depuis quelque temps déjà, je m'en plains souvent et que tu me réponds : il devient pour moi une pièce rognée? A Monseigneur il faut dire tout cela net et clair : à quoi servirait de le lui cacher?

— Pauvre malheureux que je suis! Que de sottises! répondit le comte très-embarrassé; tu fais tant de cas d'une niaiserie, pendant ces jours où j'ai la tête cassée par toutes sortes de tracas? Puisqu'on a touché cette corde, mon cher Monseigneur, croyez-vous que je puisse dormir tranquille, je ne dirai pas sur la fidélité de Victorin que je ne mets nullement en doute, mais sur sa

prudence, sa circonspection pour me garder le secret à propos de certains articles, qui... vous me comprenez... il ne faudrait pas grand'chose pour perdre une cause aussi importante que la mienne. Parlez-moi avec franchise.

— Quelles questions me faites-vous là! Oui, maintenant je comprends le mystère. Vous semblez avoir quelques doutes sur la prudence avec laquelle Victorin saurait garder un secret.

— Sur une simple légèreté, comprenez-le bien, non par malice ou perfidie.

— Non, non, pas même par légèreté. Vous ne devez point avoir de pareilles craintes. Je ne l'ai jamais connu pour être léger. Vous auriez grand'peine à trouver dans Rome entière un garçon plus rangé, plus prudent, plus fidèle que celui-là. Je vous en réponds sur l'honneur. Mettez donc de côté tous vos doutes.

— S'il en est ainsi... ce m'est une garantie de plus en sa faveur, et je vous en remercie grandement, répondit Horace d'un air convaincu. Que voulez-vous, Monseigneur? Elpidius, lui aussi, avait conçu quelques soupçons : dans ma position une simple feuille d'arbre vous fait ombrage.

— En conclusion, quelle promesse fais-tu à Monseigneur? insista la comtesse; promets-tu de te radoucir envers ton secrétaire, et d'avoir avec lui des manières plus affables, plus paternelles?

— Enfin, comtesse, reprit le prélat en riant, je suis enchanté d'apprendre que vous êtes la protectrice zélée de mon recommandé.

— Certes, certes, et je crois faire un acte de justice en le protégeant; il le mérite sous tous les rapports! C'est

la vraie perle des jeunes gens : toute la domesticité n'a pas l'ombre d'une chose à lui reprocher, et Blaise, qui est le doyen de la maison, en est fou. Pour moi, je ne puis penser à lui sans qu'il me rappelle mon fils. Ah! Monseigneur, si mon enfant avait vécu, il me semble qu'il eût été parfaitement semblable à lui! Et pour une mère qui ne se nourrit désormais sur cette terre que de larmes et de regrets, cette pensée est une illusion bien douce, qui me rend le calme et le repos.

— Misère humaine! ajouta le prélat; vous ne parviendrez donc jamais à vous soumettre à la volonté de Dieu?

— Hélas! que dites-vous? Je suis résignée : mais il est au-dessus de mes forces de cesser de le pleurer : mes yeux ne me servent que pour cela.

En prononçant ces mots, elle laissait lentement couler deux grosses larmes sur ses joues. Le comte jeta un coup d'œil compatissant vers Monseigneur :

— Ce qui m'étonne le plus chez mon secrétaire, reprit-il pour changer de sujet, c'est sa très-vive perspicacité.

— Vous ne m'apprenez rien, répondit le prélat; il suffira de dire qu'il est le digne fils de son père. L'avocat Charles Mélissa avait une promptitude d'esprit prodigieuse : Victorin est son portrait sur tous les points.

— Vraiment? demanda la comtesse, essuyant son visage; il ressemble donc bien à son père?

Ici Monseigneur Placide ne répondit pas catégoriquement : après avoir dit qu'il reviendrait pour lui dire encore adieu, il parla d'autre chose. Alors, je me retirai de mon poste d'observation sur la pointe du pied, et je rentrai dans mon petit cabinet; mais j'étais si troublé,

si affligé, si blessé, que j'avais grand'peine à reprendre ma respiration, et j'étais rendu presque stupide par une sorte de vertige.

— L'honneur! l'honneur! pensais-je en moi-même; où l'honneur est-il peut-être? Ah! voilà la limite dernière de mes sacrifices! Je porte ombrage; je suis soupçonné de trahison? Mon Dieu, Seigneur du ciel, soutenez-moi ou je fais une folie!

Je soufflais, je m'agitais sur ma chaise avec une sorte de transport fiévreux.

Quelques instants après, le prélat entre dans mon cabinet, suivi par Nicolas son valet de chambre, auquel il fait signe de rester en dehors. Il me salue, il me caresse, il me félicite avec l'affectueuse promptitude de son excellent cœur. Je le remerciai avec quelqu'embarras, et je ne répondais à toutes ses bontés que matériellement. Après m'avoir encouragé et donné de douces admonestations, il me chargea de tous ses compliments pour ma mère; mais je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Vous partiriez sans qu'elle pût vous voir? Oh! maman va accourir en toute hâte; elle a un si grand désir de vous parler!

— A qui la faute, mon bel enfant? Je voudrais bien aller chez madame Cynthie, et, croyez-le bien, il m'en coûte beaucoup de me priver de cette satisfaction, mais il faut faire de nécessité vertu. Je suis étroitement obligé de passer en toute hâte chez deux cardinaux; je n'en serai pas débarrassé à minuit : j'ai commandé les chevaux et les postillons pour une heure du matin; vous voyez que j'ai le couteau sur la gorge. Vous m'écrirez à Naples tout ce qui pourra vous arriver, m'entendez-vous?

J'inclinai timidement la tête, et le digne vieillard, baissant la voix, et prenant un air tout à fait familier :

— Dis-moi, Victorin, me demanda-t-il, n'as-tu besoin de rien ?

— De rien, murmurai-je du bout des lèvres.

— Tu n'as vraiment rien du tout à m'apprendre?

Je remuai la tête sans parler ; ma langue se glaçait dans mon palais.

— Il se fait tard : conserve-toi donc en bonne santé et que Dieu te bénisse, ajouta-t-il en m'embrassant.

Pendant qu'il serrait mes épaules entre ses deux mains :

— Tu ne te souviens pas de quelque chose que je puisse faire pour toi? insista-t-il en me regardant fixement.

Je levai mes yeux sur lui comme si j'allai lui révéler quelque chose; mais je les abaissai aussitôt et, bien à contre-cœur, je fis un second signe de tête négatif accompagnant ce signe d'un sanglot.

— Adieu, adieu.

Il disparut si vite que je n'eus pas même le temps de baiser son anneau.

— L'homme propose et Dieu dispose! s'écria douloureusement ma mère, lorsque je lui eus annoncé la fugitive apparition et la disparition tout aussi fugitive de notre bienfaiteur.

Levant les yeux au ciel, elle croisa ses mains et ajouta avec un profond soupir :

— Que la volonté du Seigneur soit faite !

Baissant la tête sur sa poitrine, ma mère se rembrunit, ses sourcils se froncèrent violemment, comme si une dent aiguë eût pénétré dans son cœur, laissa tomber

deux grosses larmes qu'elle s'empressa d'essuyer, m'adressa le plus triste des sourires et garda le silence. Mais à mon tour je ne lui appris pas un seul mot de tout ce que j'avais entendu par surprise, là-bas, derrière la porte vitrée du salon jaune, chez le comte. Cette révélation, que j'avais eue par fraude, était un poignard à double tranchant qui ne devait blesser que mon cœur, sans toucher l'âme trop ulcérée déjà de cette femme si malheureuse. Et ce fut là pourtant une erreur de laquelle je ne sais pas encore si j'aurai ou si je n'aurai pas à me repentir.

Ce fut avec une très-grande répugnance que je revins chez mon patron, répugnance si grande, que j'eusse préféré m'enterrer tout vif plutôt que de me présenter encore devant lui. Les paroles du prélat semblaient bien l'avoir adouci, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il ne me montrait plus un bon visage et n'avait plus envers moi les manières dignes et douces à la fois dont il m'avait honoré avant notre retour à Rome. Sa contenance était toujours froide. Son visage ne se déridait point et son langage était bref, aigre et très-concis. De son côté, Elpidius devenait de plus en plus insolent, et il saisissait avec empressement la moindre occasion qui pût lui fournir prétexte de m'humilier. Je me rongeais intérieurement et me taisais. Cette dure contrainte et ce rongement de cœur dépassaient mes forces; mes joues pâlissaient et mon visage avait pris un air triste et pensif qui n'était pas mon air d'habitude. Ceci me livrait sans défense aux questions continuelles de la comtesse et aux inquiètes investigations de ma mère, et je ne pouvais dissimuler qu'à force de pénibles plaisanteries mes chagrins véritables, qui excitaient la trop juste compassion

de ces deux excellentes personnes. Un soir, pendant lequel mon angoisse me privait entièrement de sommeil, après avoir longuement combattu contre mes propres pensées, fatigué de me tourmenter, je me décidai à frapper un grand coup auprès du comte Horace.

— Demain, me dis-je résolûment, il verra quelle est la personne dont il se méfie. J'arracherai mon masque; je me ferai connaître pour le Joseph Maglioli, lui présentant, comme pièce authentique, sa propre lettre. Qu'en arrivera-t-il? Ou il change de conduite, et il redevient ce qu'il était pour moi; ou il fait la grimace et alors, tant pis pour lui! Il en sera pour sa courte honte: je lui tournerai le dos et mon honneur sera sauf.

Ferme, très-ferme dans mon projet, le matin du vingt-sept octobre, je m'acheminai vers l'hôtel du comte, ayant la précieuse lettre dans ma poche, et tenant tout prêt un raisonnement en quatre points, capable de convaincre le comte et de le terrasser. Lorsqu'il s'agit de l'honneur, la rhétorique de Victorin n'est pas en défaut.

Vers les onze heures, ayant guetté le comte à son retour du déjeuner, je le suivis de loin, attendant le moment de le voir rentrer dans son cabinet de travail, où nous nous serions commodément trouvés pour y causer seuls. Tout-à-coup vint à passer une femme de chambre, qui me dit de me rendre de suite au salon, où la comtesse voulait me parler. Cette interruption était très-importune, mais j'obéis et je me rendis chez la comtesse.

Elle venait de recevoir une lettre d'une de ses cousines, mariée à un étranger, qui lui écrivait de Dresde où elle se trouvait de passage dans un des voyages que les

époux avaient entrepris, et cette lettre était écrite en français. Elle désirait me la faire lire, lui expliquant plusieurs mots qu'elle ne comprenait pas assez bien. Je m'apprêtai à la satisfaire, et, chose singulière! cette lettre contenait les plus aimables justifications à propos du retard que la dame avait mis pour répondre à sa chère cousine et des félicitations sur la conservation de Gisèle, échappée presque par miracle au terrible danger qu'elle avait couru dans la soirée de Pâques. Je me sentis très-ému et ma voix se voilait pendant la lecture. La dame écoutait immobile et presque sans respirer. Ayant fini de lire, je rendis la lettre à la comtesse qui, en la reprenant, me dit :

— Quel dommage qu'une action si noblement courageuse soit restée sans récompense de notre part!

— Mais pourquoi donc? répondis-je portant mon mouchoir à ma bouche et faisant semblant de tousser pour cacher mon trouble.

— Parce qu'il a été impossible de mettre la main sur ce Joseph Maglioli, et que toutes les recherches d'Horace ont été sans résultat. Il donnerait tout au monde pour le retrouver, car nous lui devons la vie...

En ce moment, la porte du salon s'ouvre avec fracas, et le comte s'avance, pâle, contracté, les cheveux hérissés et l'œil plein de colère :

— Voilà l'excellent secrétaire, le jeune homme parfait, le phénix de ma maison! cria-t-il dès le seuil, levant vers moi sa main menaçante; est-ce ainsi que vous abusez témérairement de ma confiance? Comment les deux contrats A et Z ont-ils disparu de mon cabinet? Comment sont-ils passés dans les griffes de l'avocat

mon adversaire? A moi... A moi... ces vols... commis par vous.... On le sait, l'occasion fait le larron!

— Est-ce à moi que parle monsieur le comte?

— Oui, à vous, faux hypocrite.

— Je vous prie de ne point m'insulter, car je ne crois pas mériter vos insultes.

— Ah! scélérat, sors de ma présence et rends grâce à Monseigneur Placide, si je ne te fais pas arrêter et jeter en prison parmi tes pareils. Elpidius m'a conseillé de le faire, mais par égard pour Monseigneur...

— Horace, Horace! s'écria sa femme hors d'elle.

— Et toi, vilaine... hum! tu es la cause de tous mes malheurs. Chasse d'ici ce traître mendiant. Je vais revenir : si je le retrouve ici, par Bacchus, je veux perdre mon nom, si je ne le mets pas à la porte à coups de pied.

J'ignore les autres injures qu'il dût ajouter, car à partir de là, je perdis le sentiment de moi-même, et, m'étant laissé tomber lourdement sur un sopha, je pleurais, je gémissais, je m'essuyais les yeux, je transpirais, je défaisais les boutons de mon gilet, je détachais ma cravate, je m'arrachais les cheveux et je m'agitais comme un épileptique. Quelques moments après, je voulus me lever; mes jambes vacillaient et tout tournait autour de moi. Je fis trois pas en chancelant. La comtesse, qui était restée immobile entre la porte et le sofa, pousse un grand cri, se jette sur moi, et saisissant une des basques de mon pardessus :

— Mon enfant, dit-elle au desespoir; que fais-tu? arrête, ne bouge pas.

Je la regardai d'un air stupidement étonné et je continuai à essayer de marcher.

— Paul, pour l'amour de Dieu!... Victorin, restez, ce n'est rien.

— L'honneur! murmurai-je entre mes dents.

— Et quoi! vous voudriez nous abandonner pour tout de bon?

— Madame la comtesse, cet hôtel a été mon enfer; et pourtant... mais, que je sois un infâme si j'y remets les pieds!

— Mon enfant, je vous en conjure, ne prenez pas au sérieux les lubies d'Horace : croyez-moi, je le connais et tout ceci n'est rien.

— L'honneur! Ah! Madame, vous ne connaissez pas Victorin Mélissa! lui dis-je, m'arrachant violemment à son étreinte.

Elle poussa un nouveau cri. Me jeter sur mon chapeau, descendre précipitamment l'escalier, traverser la cour au pas de course, ce ne fut pour moi que l'affaire d'un instant. Au moment de franchir la grande porte et d'enfiler la rue, ma vue s'obscurcit et je crus être enveloppé par un tourbillon de brouillard. Le sort en était jeté : je sortis.

O mon espoir! tu n'es plus que fumée!

XV.

MOI ET PAS MOI.

23 décembre.

Cette aventure si inattendue de mon renvoi, les manières brutales employées par le comte Horace pour me chasser, la raison calomnieuse qu'il m'avait donnée pour justifier sa brutalité, me bouleversèrent tellement que, deux jours après ma sortie de son hôtel, je fus pris par un violent accès de fièvre, mais d'une fièvre telle que le cerveau y succombe et la raison s'égare. Néanmoins, pendant les deux jours qui précédèrent la maladie, je gardai envers ma mère le secret le plus absolu sur les causes qui allaient l'amener. Je craignais trop de l'affliger mortellement. J'usai donc envers elle de cet art de dissimulation dont ma tendresse filiale m'a rendu désormais un maître habile. Un jour, que j'appris depuis être le jour de la Toussaint, je retrouvai ma connaissance et ma raison tout entière. Je me souvins parfaitement que je

crus m'éveiller après un très-long sommeil, pendant lequel j'avais rêvé les choses les plus étranges et les plus incohérentes de la terre. Je vis Colomba assise à mon chevet et je lui trouvai un air très-réjoui, qu'elle me dit être causé par mes réponses, qui commençaient à être raisonnables.

— Prends courage, Victorin, ajouta-t-elle, me passant amicalement la main dans les cheveux, la fièvre diminue : n'y pense plus autant. Le bon Dieu nous aidera même sans le secours du comte Horace. Notre mère est très-résignée : elle se dit que tôt ou tard la vérité sera connue. Si tu nous aimes, Victorin, tu dois tout oublier, et agir comme si rien n'était arrivé.

Je cherchais à rassembler mes idées encore éparpillées, et ma tête les réunissait une à une et me les rappelait jusqu'à la dernière :

— Quelle vérité sera connue tôt ou tard, selon ma mère et toi-même? lui demandai-je avec chaleur.

— La vérité sur ton innocence. Nous savons tout, mon pauvre Victorin !

— Vous savez tout?

— Oui, oui; mais ne t'en préoccupe nullement et tiens-toi tranquille.

— Mais non, si tu ne t'expliques pas entièrement, tu vas me rendre la fièvre. Parle, Colomba.

— Sainte Vierge Marie, ne te tourmente donc pas.

— Parle, ma bonne sœur, insistai-je en saisissant ses deux mains; tu me tues, si tu ne parles pas.

— Voici. L'autre jour, maman envoya Stanislas chez le comte, pour lui faire savoir que tu étais malade, et que c'était pour cela que tu ne t'étais pas rendu près de lui.

Un vieillard vint ouvrir la porte, et, après avoir appris que Stanislas était ton frère, il lui dit qu'on t'avait chassé de l'hôtel pour toujours, t'accusant d'avoir soustrait des papiers chez ton patron. Le vieillard ajouta en te plaignant beaucoup que cette accusation devait être une calomnie. Ensuite, il lui confia un secret pour toi, secret que tu apprendras bientôt. Maman a défendu à notre frère de révéler ce secret. Mais, mon cher Victorin, calme-toi, sinon la fièvre va te reprendre.

— Et Stanislas a tout rapporté?

— Tout, excepté le secret du vieillard.

Pendant ce dialogue avec ma sœur, notre mère entra dans ma chambre et fit signe à Colomba de se retirer. Nous passâmes, ma mère et moi, une bonne heure à causer. Que ne mit-elle pas en œuvre pour me tranquilliser et pour rendre le calme à mon âme fortement agitée! Que de vertu, que de foi, que de charité chez cette femme!

— Mon enfant, dit-elle en achevant ses arguments, pardonnes-tu au ministre s'il était ton calomniateur? pardonnes-tu au comte?

— Ah! ma mère! au comte, oui; mais à l'autre, à ce misérable, comment me serait-il possible de lui pardonner?

— Pourtant, mon blond, Jésus-Christ n'admet pas d'exceptions.

— Mais on voit que cet homme me hait si fort! et puis, quels droits a-t-il d'obtenir mon pardon?

— Il y a les mérites de Notre-Seigneur, qui nous prescrit d'aimer en lui tous les hommes, bons ou méchants. Ecoute, mon enfant : est-ce que, par hasard, je

n'ai pas à souffrir de ta disgrâce? Tu sais si j'en souffre, et combien! Malgré cela, à l'exemple de la Bienheureuse Vierge, qui pardonna aux bourreaux de son Fils unique, je pardonne au calomniateur de mon Victorin. Hésiterais-tu à faire pour Elpidius, ce que le Divin Fils de Marie a fait pour ceux qui l'ont crucifié?

— Non pas, ma mère, je veux imiter le Christ, sa mère et la mienne. Moi aussi, je pardonne; ma mère, je vous le jure; je le jure à lui et à elle dans vos mains. Je pardonne.

Ma mère s'attendrit beaucoup, me baisa au front, et ramenant sur moi la couverture :

— Maintenant, reste tranquille et endors-toi, ajouta-t-elle d'une voix très-douce; je suis très-contente de toi; ah! ton cœur, mon orphelin bien-aimé, ton cœur est bon!

— C'est votre œuvre, maman, c'est votre gloire.

Je ne cacherai pas que je m'aperçus alors, par certains indices, qu'elle était entièrement au courant de tout ce qui me concernait, bien plus que je n'aurais pu le croire. Ceci me donna à penser, je fis des châteaux en Espagne; mais comment deviner par qui et de quelle manière elle avait été si pleinement informée? Comment édifier des conjectures sur le révélateur, par exemple, de mes idées fantasques, concernant une détermination quelconque de la part du comte, et de bien d'autres bizarreries encore, dont je n'avais ouvert la bouche avec âme qui vive? Eh quoi! un esprit céleste serait-il descendu pour lui faire une révélation?

Quelque temps après, mon frère entra dans ma chambre, et, avec sa candeur habituelle, me fit d'un bout à l'autre le récit du colloque qu'il avait eu avec le vieil-

lard, qui n'était autre que Blaise. Et le secret? C'était bien peu de chose. C'était une invitation à me rendre dès que je le pourrais dans l'église de Saint-André de la *Vallée,* où il se rendrait lui-même les mardis et les samedis de onze heures à midi, pour m'y attendre; et la place assignée était près de la chapelle Strozzi, nommée la chapelle de la *Piété.*

Peu de temps après, je me souvins que je devais avoir oublié dans la poche de mon pardessus la malheureuse lettre adressée par le comte à Joseph Maglioli : craignant que quelqu'un des miens eût pu trouver et lire cette lettre pendant ma maladie, en fouillant dans ma poche pour y chercher mon rosaire, je priai vivement ma sœur de me porter mes habits sur mon lit. Elle alla les prendre dans la garde-robe et m'assura que nul autre qu'elle ne les avait touchés. Je tâte, je cherche, je mets toutes les poche à l'envers; rien.

— Mais il y avait une lettre dans l'une de ces poches : qui l'a prise?

— Si elle y était, elle doit y être encore, puisque samedi, lorsque tu te mis au lit, j'ai pris ton pardessus, je l'ai brossé, et rentrant chez toi après avoir su que tu étais couché, je le posai où tu viens de me le voir prendre et d'où personne ne l'a déplacé.

— Où peut-elle donc être, puisque je ne la trouve pas? Je l'avais pourtant sur moi; cela est bien certain.

Colomba serra les lèvres et me fit une observation à laquelle je ne me serais certes pas attendu, mais qui fut pour moi une épine bien douloureuse.

— Réfléchis bien si tu ne l'a pas plutôt oubliée chez le comte.

— Cela se pourrait-il? m'écriai-je en me frappant violemment le front et me couvrant le visage, comme si j'évoquais un souvenir oublié; serait-ce possible? Enfin, ne t'en préoccupe pas davantage, Colomba, et surtout n'en parle pas à ma mère, je te le recommande, car après tout, la perte n'est pas grande.

Je prononçai ces mots avec une légèreté affectée, et nous parlâmes de choses indifférentes. J'étais pourtant de bien mauvaise humeur.

Dans la première période de ma convalescence, plus mon esprit s'éclaircissait et se raffermissait, plus la tempête grossissait dans mon âme, me torturait et me brisait. Chaque instant rappelait de plus en plus vivement à ma pensée les injures et les outrages dont mon patron prévenu m'avait abreuvé, et j'en éprouvais des secousses et des frémissements très-douloureux; j'éprouvais en même temps des craintes de je ne sais quel malheureux secret dévoilé à ma mère sur les événements de ma vie que je lui avais le plus jalousement cachés et ces craintes me troublaient outre-mesure : l'anxiété de la lettre égarée venant se joindre à tout cela, me mettait dans un état de prostration tellement fatigante, qu'elle achevait de m'exténuer. Toute nourriture me causait des nausées, ma gorge était desséchée et mon sommeil pénible et interrompu; j'étais sombre, pensif et profondément dégoûté de moi-même.

Ma mère ne me perdait de vue ni le jour ni la nuit, me veillant et me soignant avec une tendresse incomparable. Me voyant si taciturne et si dégoûté :

— Qu'éprouves-tu? Qu'as-tu? me demandait-elle souvent; pourquoi tardes-tu à te rétablir? Quel est donc ton mal?

— Un peu de faiblesse : ne vous en tourmentez pas, lui répondais-je tristement et assez sèchement.

Tout cela ne la rassurait nullement.

Le jour de la Saint-Charles, qui était la fête de notre pauvre père, arriva, et nous avions l'habitude de la célébrer jadis avec une bien grande joie ; mais depuis sa mort, ce jour était devenu plus que tout autre jour de deuil et de pleurs. La matinée était déjà avancée, lorsque ma mère et ma sœur entrèrent dans ma chambre avec leur travail, pour me tenir compagnie et nous distraire mutuellement des lugubres pensées que ce jour réveillait. Tout en causant, ma mère se plaignait comme d'ordinaire, disant que ma santé ne se remettait point et que ma récente disgrâce m'attristait plus qu'il n'eût fallu. Je répondis qu'elle ne m'attristait guère. Alors mon imprudente sœur dit sans y prendre garde que j'avais grand tort de tant m'attrister pour une lettre perdue. Je lui lançai un regard de feu.

Et sans parler, mon œil disait : tais-toi !

Elle s'aperçut de sa faute, mais, avec sa simplicité habituelle, elle se frappa le front, s'arrêta court, la bouche ouverte. A cet acte, à ce point d'arrêt inattendu, ma ma mère, souriant avec bienveillance :

— Colombelle, tu es une mauvaise diplomate ! s'écria-t-elle me regardant en même temps du coin de l'œil.

— Elle jabotte sans faire la moindre attention à ce qu'elle dit, repris-je, cherchant à me donner un air ironique.

— Vraiment? insista ma mère en m'épiant avec une

curiosité pleine de finesse; c'est toi, vraiment, qui es né diplomate de premier ordre! Tu sais parler et te taire à temps, que c'est merveille! Pourtant, avec ta mère, tu n'aurais pas besoin de faire une si grande consommation de finesse.

Je devins rouge comme la pourpre, et me tournant tout confus vers ma sœur, qui était, elle aussi, rouge comme une rose du Bengale et faisait une petite moue mécontente :

— J'ai soif, lui dis-je; fais-moi le plaisir de me donner à boire.

— Tu iras, après avoir servi ton frère, donner un coup de main à Madame Nanna, et tu reviendras dès qu'elle aura fini de repasser.

Après le départ de Colomba, ma mère se leva, et s'approchant de mon chevet :

— Maintenant, Victorin, me dit-elle d'un air gravement affable, voici le moment de me plaindre de toi sans ambages. Trouves-tu digne d'un jeune homme bien-né de faire des mystères que tu dévoiles à ta sœur cadette et que tu caches à ta mère?

— Maman, ne me grondez pas, pour l'amour du ciel, si vous ne voulez pas me redonner la fièvre!

— Je ne te gronde pas; je veux seulement te faire apercevoir ton erreur, et te rappeler que, depuis quelques mois, tu ne me traites plus avec la sincérité que tu as toujours eue envers moi. Voyons, cesse de jouer le rôle d'homme politique à mon égard : quelle est la lettre que tu as perdue?

— Oh! ce n'est pas un secret d'état, après tout! Je ne trouve plus une certaine lettre que j'avais dans la poche

de côté de mon pardessus. Je demandai l'autre jour cette lettre à Colomba, qui m'a assuré que personne ne l'avait vue; je lui ai dit que cela n'était pas très-important et qu'il n'était pas nécessaire de vous en parler, car j'aurais craint d'augmenter vos soucis.

— Très-bien; mais qu'était-ce que cette lettre? Par qui et à qui avait-elle été écrite?

— Ah!... c'est Monsieur le comte qui l'avait écrite, il y a déjà un peu de temps : je devais la remettre mercredi passé dans son cabinet, mais on ne m'en n'a pas donné le temps.

— Mais à qui était-elle adressée? à toi?

— A moi? non pas!

— Mon fils, mets de côté les petits artifices; ne mens pas à ta mère. Je n'avais pas encore entendu sortir un mensonge de ta bouche. Serait-ce aujourd'hui le premier?

— Pourquoi croyez-vous, ma mère, que je doive mentir?

— Victorin, Victorin, reprit-elle me regardant avec une immense pitié, puisque tu as tant de peine à me communiquer tes secrets, veux-tu que je t'aide à me les apprendre?

— Je le veux bien, si cela peut vous plaire, répondis-je d'une voix émue.

— Je vais le faire. Connais-tu un certain Joseph Maglioli qui, dans la soirée de Pâques de cette année, sur la place du Vatican, a retiré de dessous les pieds de deux chevaux furieux une Gisèle, et qui, pour cela, a reçu cent écus de récompense de la part du comte Horace, père de cette Gisèle? Est-ce toi, ou n'est-ce pas toi?

— Que me dites-vous, maman? m'écriai-je, me mettant tout à coup sur mon séant.

— Réponds-moi à propos, et fais en sorte que, dans ta réponse, je puisse reconnaître mon Victorin d'autrefois. Dis-moi la vérité, est-ce toi, ou n'est-ce pas toi?

— Qui a pu?...

— Réponds, oui ou non.

— Et bien! murmurais-je d'une voix à peine intelligible; c'est moi... et ce n'est pas moi.

— Que Dieu en soit loué! à la bonne heure, tu as dit la vérité : bravo!

Me serrant les bras d'un air content :

— Toi, et pas toi? répétait-elle; toi, et pas toi?

— Oui, moi et pas moi, répliquai-je, me sentant rougir.

— Sache maintenant que je connais toute ton histoire du commencement jusqu'à la fin; oui, d'un bout à l'autre.

— Plaisantez-vous? Il n'y a qu'un ange qui puisse vous l'avoir apprise.

— Oui, c'est un ange, mais un ange qui, dans ce moment-là, ne savait pas ce qu'il disait.

— Je ne comprends pas.

— C'est toi, mon bijou, qui m'as tout découvert.

— Moi! et quand?

— Au plus fort de ta fièvre et de ton délire : tu avais l'air si calme et tu parlais tellement que tu répondais à ma voix comme un sansonnet.

— Vraiment? m'écriai-je en me tordant et en cachant mon visage sous les draps.

— Oui, vraiment; tu as tout dit avec une ingénuité

qui m'a fait connaître ton cœur plus limpide et plus transparent que je ne l'avais jamais vu lorsque tu avais tout ton bon-sens.

Je ne saurais jamais dire quels furent en cet instant mon dépit et ma honte. Toutefois, ma mère, émue de ma propre émotion et attendrie, s'efforça sur-le-champ de me donner des consolations, et ses efforts furent tellement efficaces, que je me sentis bientôt rendu au calme le plus doux. Lui saisissant la main et la serrant fortement dans les miennes :

— Me promettez-vous, lui dis-je avec impétuosité, de garder un éternel secret sur les révélations que vous avez surprises en les arrachant de ma bouche?

— Et à qui donc penses-tu que je puisse jamais les révéler? Sois assuré, mon enfant, que tes secrets mourront avec moi.

— Quel gage m'en donnez-vous? Cette bague! repris-je, tirant de son doigt un petit anneau d'or.

— L'anneau, garde-le, si tu le désires; mais ta mère n'a pas de gage plus précieux à t'offrir que celui de sa parole.

— J'accepte cette parole, ajoutai-je, et je m'en contente parfaitement. Mais je vous demande en grâce que vous me rendiez cette lettre, qui pourrait faire peut-être notre bonheur.

— Mon cher enfant, je n'ai pas la lettre et je ne l'ai pas même vue. Celle que j'ai lue n'est qu'une copie que, dans ton délire, tu m'as dit de conserver, dans le petit tiroir à gauche de ton secrétaire. Je ne sais pas où peut être la lettre originale.

— Elle est donc perdue? et cette perte est irréparable!

— Patience! elle nous tombera peut-être sous la main

au moment où nous n'y penserons plus. Arrive que pourra, tâche de te rétablir et oublions le passé.

Il en est des peines de l'esprit comme des maladies du corps.

Dès que les humeurs peccantes ont disparu, on redevient bien portant ou tout au moins on éprouve quelque soulagement. Cela arrive également pour les affections morales. Ayez une personne à laquelle vous puissiez communiquer vos peines et soulager par là librement votre cœur, vous sentez tout aussitôt votre respiration plus libre et votre esprit plus calme et plus résigné. A ce sujet, je reconnais toute la vérité de ce qu'on m'enseignait lorsque j'étais encore enfant : c'est-à-dire que pour nous autres catholiques, la confession sert si utilement à soulager l'âme pécheresse et repentante, que le Rédempteur faisant de la confession un sacrement, a pourvu, par un remède divin, au besoin le plus impérieux du cœur humain. Il est certain que d'avoir versé dans le sein maternel toutes mes angoisses, toutes mes inquiétudes, tous mes doutes si pénibles, cela me servit et me soulagea bien plus que je ne l'eusse pensé : la bonté avec laquelle ma mère me plaignit, les consolations délicates qu'elle me donna eurent pour moi le résultat d'un calmant salutaire, qui me rendit un peu de paix et assez de santé pour me remettre à l'étude.

Les cours publics de droit venaient de s'ouvrir à l'Université, et je suppliai instamment ma mère de me permettre d'y assister. Elle n'avait pas l'air de s'y opposer, mais elle hésitait à m'accorder cette permission.

Elle me disait qu'elle avait écrit à Monseigneur Placide, qui était toujours à Naples, pour lui apprendre ma mésa-

venture et lui demander ses excellents conseils; elle voulait attendre la réponse définitive de monseigneur avant de rien décider. Cette réponse n'arrivait jamais. Pour ne pas me laisser trop longtemps dans une douloureuse incertitude, ma mère consentit enfin à me laisser aller à l'Université; mais nous n'avions pas assez d'argent pour que je pusse me procurer les livres nécessaires; ma récente maladie avait absorbé le plus clair de nos minces moyens pécuniaires.

La première fois que je me rendis à la leçon du matin, je me rappelai Blaise et sa secrète invitation d'aller le rejoindre à l'église de Saint-André de la Vallée. En revenant du cours, j'entrai dans cette église et je l'aperçus assis, récitant son rosaire, près de la chapelle de la Piété. Il s'en fallut de bien peu, que le bon vieillard ne m'embrassât devant tout le monde. Nous sortîmes de l'église : nous parcourûmes lentement plusieurs rues, tout en causant avec tant d'abandon, qu'il nous semblait être à cent lieues de toute personne vivante. Je tirai tout doucement les vers du nez à mon Blaise, tant et si bien qu'il m'apprit tout ce que je désirais savoir.

Il m'assura d'abord qu'on n'avait eu, dans l'hôtel, aucune connaissance de la lettre qui me tenait tant à cœur. Je le crus parfaitement, car Blaise est un petit vieillard franc et sincère comme l'innocence. Il ne pouvait se consoler de la manière ignominieuse avec laquelle on m'avait chassé : il se rembrunissait fortement toutes les fois qu'il était question de nommer le sieur Molesti, m'assurant que c'était lui qui m'avait desservi, et que ce prétendu vol de papiers était une trahison ourdie par ce misérable pour me perdre. Il entoura ce récit de tant

de conjectures que... Mais je ne veux plus revenir sur l'article de mes soupçons : j'ai pardonné à cet homme et cela suffit.

Blaise me parla longtemps de la comtesse Mélanie, et il m'en dépeignit le triste état avec des couleurs si vives, que mon âme en fut fort troublée, et, depuis ce moment, je ne pus penser à elle sans verser des larmes.

— Vous ne sauriez croire, me dit Blaise entre autres choses, et je vais les consigner ici pour que ce récit ne sorte pas de ma mémoire ; vous ne sauriez croire combien elle est désolée. Elle a changé d'appartement, disant que chaque pièce de l'ancien lui rappelait votre présence. Il n'y a pas moyen de la faire sortir pour prendre un peu d'air. Elle envoie sa fille promener en voiture, tantôt avec son père, tantôt avec sa gourvernante : elle a protesté que son désir était désormais de vivre seule, retirée comme un ermite, loin de tous les hommes. Elle a toute l'apparence d'une statue d'albâtre. Elle ne reçoit et ne rend plus de visites ; bienheureux celui qui parvient à lui arracher un mot ! Elle désespère son mari par ses reproches, par ses bouderies. Je la crois tout à fait folle. La sottise du comte vous a fait du tort, mais croyez bien à ce que vous dit ce pauvre vieillard : elle lui en fait beaucoup plus encore à lui-même. L'autre soir, je l'ai vu se frapper la tête à coups de poing, et j'ai entendu qu'il disait que, sans le point d'honneur, il se jetterait à vos genoux pour sauver la raison de cette pauvre femme. Ces grands seigneurs sont tous de la même trempe : ils agissent d'abord, ils réfléchissent après.

— Nous nous séparâmes, et, à peine rentré chez moi, je fis connaître à ma mère mon entretien avec Blaise.

J'avouerai que lorsque je lui appris les nouvelles folies de la comtesse, nous pleurâmes tous deux sans pouvoir nous en défendre.

— Tu causeras donc la mort de cette bonne dame qui a été ta bienfaitrice? me dit-elle en pâlissant tout à coup et fixant sur moi un regard si interrogateur, qu'il me donna le frisson.

— Moi? dites plutôt le comte Horace; c'est lui qui la tue.

— Le comte! mais Blaise ne t'a-t-il pas dit qu'il te rappellerait? Mon enfant, écoute ta mère...

— Ah! je devine votre pensée, m'écriai-je avec une emphase craintive; non, non, je ne le puis. Demandez-moi tout mon sang, mon cœur, ma vie, je suis prêt : mais le sacrifice de mon honneur? Que je retombe dans cet enfer? N'en parlons plus; je vous le demande au nom de l'amour que vous avez pour moi.

— Victorin, tu m'as répété cent fois que tu regardais la comtesse comme ta seconde mère, et qu'elle t'aimait tant!

— C'étaient des hyperboles. Vous seule êtes ma mère, je ne puis en avoir deux.

— Cède, mon enfant, insista-t-elle en me jetant les bras au cou et en sanglotant; je t'en conjure, suis mon conseil. Va, présente-toi chez le comte. Plus tard, tu me béniras.

— Ma chère mère, vous me demandez l'impossible. Je vous répète cela, parce que c'est la vérité : pour l'amour de vous, je donnerais, si je les avais, mille existences ; mais l'honneur? oh! l'honneur!... Maman, ne me faites pas dire des sottises.

Elle se tut et je fis comme elle. Si je m'en souviens bien, c'était la première fois que je contredisais ma mère

et refusais de lui obéir. Le remords que j'en ressentis fut acerbe, intolérable. Une heure plus tard, cherchant à calmer ce remords, je pris ma mère à part, je lui demandai pardon et je lui fis une proposition qui me parut assez raisonnable. Ce fut de soumettre la question à l'arbitrage de monseigneur Placide : il arrangerait les exigences de mon hònneur et les convenances du comte ; on lui écrirait tout, même le secret de la lettre que j'avais perdue : on lui demanderait son entremise et sa décision. L'expédient plut, je dirai mieux, ne déplut pas à ma mère, qui s'en contenta : mon histoire en est là.

Depuis plus d'un mois on adressa à Naples lettres sur lettres, et nous ne recevons pas une seule virgule en réponse. Que de peines et quel martyre! Par pitié pour ma faiblesse, ma mère ne dit mot : mais je lis sur son visage triste et décoloré toutes les transes d'une angoisse sans trêve. Je souffre de la plus cruelle douleur pour elle et pour la comtesse. Ma mère ne peut me regarder sans qu'aussitôt ses yeux se remplissent de larmes : je ne puis la regarder sans tressaillir. Ma conscience n'est pas tranquille : il me semble que, par suite d'un faux point d'honneur, je suis la seule cause des souffrances de ma mère et des malheurs de la comtesse. Je lutte constamment avec moi-même pour me soustraire à cette imputation ; je ne puis y parvenir. Que suis-je donc devenu? Il me semble quelquefois avoir changé de nature, m'être partagé en deux individualités, la mienne et celle d'un autre ; être devenu ce *moi* et ce *pas moi* dont j'avais parlé à ma mère. J'ai tâché jusqu'ici de me distraire en confiant ces mémoires au papier ; me voilà arrivé à la dernière ligne, où irai-je chercher une autre distraction?

XVI.

FRÈRE MARIEN.

29 décembre.

Ces jours passés, n'ayant plus rien à ajouter à mes souvenirs, et pensant que ma situation actuelle restera invariablement la même, Dieu sait combien de temps encore, je me suis senti pris par de tels accès de mélancolie que, sans m'en apercevoir, j'ai commencé à désirer la mort. Je n'eusse jamais voulu éprouver un si détestable désir ! J'ai donc combattu tant que j'ài pu pour le repousser loin de moi. Pourtant, à chaque instant, à peine étais-je rentré en moi-même après les incursions mentales que je fais continuellement à travers la forêt sauvage de mes réminiscences, que cet affreux désir se retrouvait tout formé au milieu de mon cœur, comme une de ces fleurs qui poussent sans culture sur leur terre native ; j'avais beau en distraire ma pensée avec dédain. Malgré moi ce désir me poursuivait à la maison, m'accompagnait dans la rue et obsédait mon âme lorsque je parlais, lors-

que je me taisais, lorsque je faisais n'importe quelle chose : il attristait mes songes, il remplissait mes veilles d'amertume.

Plus d'une fois j'eus peur d'être possédé par un malin esprit et même par le démon. Je me souviens enfin d'un certain avis qui m'avait souvent été donné ; on m'avait dit que pour se délivrer des obsessions importunes, l'homme ne saurait trouver de meilleur remède que le travail.

— Il faut donc m'occuper, me disais-je ; mais de quoi m'occuperai-je? A l'étude? Je n'ai ni livres, ni tranquillité d'esprit, et, après tout, je ne me sens nullement disposé à m'occuper de toutes les fadaises des éléments du droit.

— Il faudra pourtant que tu te mettes en état de passer ton examen, me disait une voix intérieure.

— L'examen? répondais-je à cette voix, il ne me faut qu'un mois pour me disposer convenablement à le subir. C'est un pont sur lequel il n'y a pas d'âne qui ne puisse passer. Sais-tu, Victorin, ce que tu devrais faire? Prouve-toi bien à toi-même qu'il te faut reconquérir la paix, et laisser passer l'eau sous le pont. Si tu fais cela, tu te convaincras entièrement de la vérité de ce proverbe : on n'a que le mal qu'on se donne. Monseigneur est muet depuis plus d'un mois et demi : grand bien lui fasse ! Je suis offensé dans mon honneur et chassé d'un emploi lucratif : pourvu que ma conscience soit pure, que doivent m'importer mon propre intérêt et l'opinion des autres? Quel est, à la fin, cet honneur dont je suis si follement jaloux?

Ce n'est qu'un rêve ou que l'ombre d'un rêve,
Qu'un souffle, hélas ! subitement enlève.

Le comte Horace est extrêmement fâché de la sottise qu'il a faite : qu'il apprenne à ses dépens, je ne suis pas obligé de lui donner des leçons de modération. La comtesse Mélanie est sur le seuil de la démence : tant pis pour elle! je ne suis pas chargé de guérir les têtes qui perdent la cervelle. La lettre à Joseph Maglioli a pris la clef des champs : qu'elle se promène à sa guise. Une tempête de malheurs nous a terrassés au point de nous réduire à vivre de charité : Dieu n'a pas un registre pour y inscrire les oubliés : bien fou qui se tourmente pour les malheurs du lendemain!

Si j'avais le courage de raisonner ainsi et d'agir selon ce raisonnement, sentant ce que je pensais, nul doute que mes angoisses n'eussent de beaucoup diminué. Mais cette façon de faire, comme on dit, du mal au mal, et de jeter les ennuis par-dessus les épaules, ne peut être dans mes habitudes ; je suis trop le fils de ma mère.

Pour ne pas parler du reste, cette bonne mère s'attriste tellement outre-mesure de l'état de la comtesse, que, eussé-je même un cœur d'acier, je serais obligé de m'attendrir et de souffrir avec elle. Elle semble comprendre parfaitement que ce n'est pas à moi de faire le premier pas vers le comte, avant qu'un intermédiaire recommandable ne s'occupe de cette triste affaire : elle a aussi l'air de comprendre que ce n'est pas le bon vouloir qui me manque, mais que c'est le pouvoir ; elle approuve mon choix du prélat pour médiateur. Elle loue ma détermination de fermer un œil sur le grand tort que le comte m'a fait ; elle semble comprendre tout et tout approuver. Cela n'empêche pas néanmoins, que dans cette conjoncture douloureuse et continue, elle ne souffre un véritable

martyre secret, dont son front plissé et ses joues pâlies et pendantes sont les visibles témoignages. Comment pourrais-je être indifférent à cette souffrance de ma pauvre mère?

L'autre jour, je m'arrêtai ici, jetant ma plume, bien déterminé à ne plus la reprendre, si ce n'est pour noter les petits événements qui pourraient m'arriver par la suite. Ce qui va suivre est, selon moi, un de ces petits événements.

Hier, vers les trois heures de l'après-midi, pendant que j'étais occupé à copier quelque page d'un auteur que l'on commente dans notre cours et que je ne puis acheter, faute d'un écu, j'entends un petit coup bien timide de la sonnette de notre porte d'entrée. Ma mère et Colomba étaient montées au troisième, chez une voisine malade, qu'elles assistent avec une grande charité. Voyant que j'étais seul à la maison, je me lève et je vais ouvrir. Voici du nouveau. Un très-grand et très-fort jeune homme, revêtu de la bure grossière des moines, avance la tête dans l'antichambre :

— *Deo gratias!* prononce-t-il en me saluant avec humilité; est-ce ici que demeure Monsieur Victorin Mélissa?

— A votre service, répondis-je avec respect; veuillez entrer.

Il entre, et, avec lui, les yeux baissés et à peine entr'ouverts, entre aussi son compagnon, un tout jeune homme tellement recueilli et d'un air si candide, qu'on eût pu le prendre pour un enfant sous le capuchon. Je fis entrer les deux moines dans le salon, les forçant presque à s'asseoir, et je commençais à me mettre à leurs ordres, lorsque le grand et gros moine se prit à me dire :

— Nous sommes deux novices de l'ordre de Saint-François, et je désirerais voir en particulier Monsieur Victorin : seriez-vous assez bon pour daigner m'annoncer?

— Victorin est à vos ordres, répondis-je d'un ton très cérémonieux.

— Mille pardons, monsieur; nous n'avions pas l'honneur de vous connaître, répondit-il en rougissant et me lançant un coup d'œil très-vif.

— Vous n'avez nul besoin de me demander pardon ; si vous désirez passer dans mon cabinet de travail, veuillez me suivre, et vous pourrez me parler en toute liberté.

Le moine se leva immédiatement, et l'autre, s'inclinant gracieusement :

— Je vais vous attendre ici, dit-il tout bas à son compagnon, et dire en attendant mon chapelet.

Je souris au cher petit frère, et le saluant de la main, je marchai, suivi de l'énorme grenadier en soutane vers mon cabinet, sans être trop rassuré pour mon propre compte et éprouvant un petit tremblement de cœur. Lui cédant le pas et laissant à tout hasard la porte du cabinet entre-baillée, je me tournai vers lui et je lui montrai un siége. Mais quoi? le colosse se jette précipitamment à mes pieds, les saisit, les embrasse, puis, croisant les bras sur sa poitrine, levant vers moi son visage inondé de larmes :

— L'âme d'un homme qui vous a trahi attend votre pardon ! s'écria-t-il d'une voix sombre et sanglotante. Il m'a chargé, par son testament, de venir vers vous, à sa place, de serrer vos genoux, jusqu'à ce que vous m'ayez exaucé.

— Quel est celui qui vous envoie? levez-vous vite! m'écriai-je au comble de la terreur et cherchant à le soulever par les coudes.

— Ah! Monsieur Victorin! Il était à l'article de la mort, et je lui ai juré d'obtenir de vous son pardon : non, je ne me lèverai pas avant d'avoir entendu sortir de vos lèvres cette parole divine : *pardon!*

— Mais à qui dois-je accorder mon pardon?

— A Virginius.

— Mon Dieu! Qu'est-il advenu à ce malheureux?

— Ne le nommez pas ainsi, il est mort repentant et p nitent.

— Mort?

— Oui, mort dans mes bras; dans ces bras que je tends vers vous, il a rendu son âme rachetée, serrant la main qui presse la vôtre en ce moment : « Je meurs content, murmura-t-il dans son dernier râle; je meurs content si tu me promets de me réconcilier, après ma mort, avec Victorin Mélissa, que j'ai cherché à séduire, comme un lâche hypocrite que j'étais! » Je le lui ai juré; et vous?

— Levez-vous, car non-seulement je lui pardonne, mais j'offre à Dieu ma propre vie, si elle pouvait servir à lui donner plus promptement le paradis.

Ces mots, prononcés avec la plus chaleureuse expression, firent éclater les pleurs les plus abondants des yeux du jeune moine, qui m'embrassa de nouveau les pieds, puis se releva presque étouffé par les sanglots. Mes paupières étaient mouillées et mes joues brûlantes; mes jambes tremblaient et mon âme était tellement émue, que je pus à grand'peine prononcer quelques mots de

consolation adressés à mon interlocuteur agité. Après s'être un peu remis, le moine colossal, cédant à mes instances, s'assit sur le siége que je lui avais indiqué et, pendant qu'il cherchait à se remettre tout à fait, je lui dis affectueusement :

— Me permettez-vous, s'il vous plait, de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Vous parlez à un scélérat indigne de votre présence. Je suis aujourd'hui le frère Marien, dans le monde, on me nommait Alcibiade; je suis issu d'une bonne famille de la Romagne où je suis né, et la cicatrice que vous voyez descendant de ma joue à mon menton, doit vous dire que j'ai servi et combattu.

— Où? et quand?

— Dans les *Chasseurs des Alpes*, au printemps dernier.

— Sous Joseph Garibaldi?

— Précisément.

— Dans quels combats vous êtes-vous trouvé? Et Virginius en était aussi? Peut-être a-t-il été blessé mortellement dans un de ces combats? Mon cher frère Marien, parlez, car je suis très-curieux de l'apprendre.

— Je répondrai à une question après l'autre, dit-il en relevant la tête et la penchant sur son épaule droite, comme s'il cherchait à cacher sa cicatrice; mais dans ce mouvement il laissa à découvert le côté gauche de son cou, qui portait un signe rouge en forme de grosse cerise. Je quittai Bologne où j'étudiais les lois à l'Université, sans en donner la moindre connaissance à ma mère : je partis en cachette, me rendant par Livourne, à Gênes, et je m'y enrôlai dans les volontaires qu'on en-

gageait pour le compte de Garibaldi. Au commencement de la guerre, je me trouvai parmi les hommes que ce chef poussa à la prise de Varèse. Après ceci, je fis des folies, bien plus que des prouesses, dans le choc terrible de Trepenti, où, par suite d'une bévue solennelle du général, nous nous heurtâmes contre l'arrière-garde de l'armée autrichienne, qui se rassemblait au delà du Mincio. Le choc fut effroyable, et je puis vous affirmer que les Allemands nous payèrent bien au delà de nos mérites et avec usure! Nous crûmes l'avoir échappé belle en nous retirant à la débandade, après avoir laissé un grand nombre des nôtres sur le champ de bataille, où ils furent écrasés par la mitraille ou faits prisonniers. Quelle fleur de la jeunesse italienne s'éteignit dans cette funeste journée! Avec un peloton de volontaires, je me réfugiai derrière une haie très-épaisse, et je m'étendis tout de mon long dans un fossé, afin d'échapper à la poursuite d'une escouade de chasseurs tyroliens, qui nous foudroyaient d'une hauteur placée à un demi-mille de distances. Mais voici que tout à coup un escadron de Hulans qui nous avait aperçus, brise la haie à grands coups de piques et nous tombe sur le corps. Moi et deux autres chasseurs, nous parvînmes à arracher la pique à l'un de ces hulans qui, s'étant jeté sur moi, allait me traverser d'outre en outre. Prompt comme l'éclair, ce cavalier tire son sabre, et m'en détache un coup que je parai de mon mieux avec la crosse de ma carabine: mais je ne fus pas assez leste à la parade pour éviter un coup de manchette sur la figure; sans la baïonnette d'un camarade qui amortit le coup, et sans un coup de pistolet lâché par un autre camarade dans la tempe de cette

furie, ma tête eût été inévitablement détachée de mon corps. Dieu eut pitié de moi !

En prononçant ces mots, le moine s'animait, regardant modestement le nœud de son cordon qu'il roulait entre le pouce et l'index de sa main gauche, se frappant de l'autre main, et de moments en moments, le creux de la poitrine : de mon côté, je le regardais et je l'examinais avec curiosité. En vérité, l'air de dévotion et de componction qu'il se donnait par une volonté impérieuse, faisait un contraste bizarre avec ses formes athlétiques et et avec sa contenance indomptable et toute soldatesque qui se trahissait sur son front majestueux, par ses traits hardis et la puissante encolure de toute sa personne. J'eusse pu le prendre pour une statue de Canova, paraissant devant moi sous le froc d'un Franciscain.

Ayant les yeux mouillés, le cou tordu,
Et se frappant le cœur à bras tendu.

Cette idée et ces vers passèrent soudainement dans ma pensée, mais revenant à l'habitude du raisonnement, et désirant avec avidité apprendre du nouveau, je demandai :

— Virginius était-il là avec vous?

— Non, il était dans les *Chasseurs des Apennins* du général Ribotti, qui n'ont pas eu à goûter les balles des Croates. Il a fait, lui aussi, ses tristes preuves à la défense de Pérouse, où il accourut des confins de la Toscane avec une horde de chenapans, pour soutenir les factieux contre les Suisses du Pape. Je n'ai connu Virginius qu'après la paix de Villafranca, lorsque, après le

licenciement des corps volontaires, je passai, à ma honte, sous le drapeau des Romagnes révoltées. On nous incorpora, Virginius et moi, dans la même compagnie à Bologne, et nous devînmes amis intimes; Dieu le voulut ainsi pour notre salut. Virginius, corrompu et rempli de tous les vices, conservait néanmoins au fond du cœur la foi et la dévotion envers la très-sainte Mère de Notre-Seigneur, que le mauvais démon des sectes ne parvint jamais à en arracher entièrement.

— Etait-il vraiment affilié aux sociétés secrètes?

— Que trop! Pourquoi l'était-il? C'était la seule différence qu'il y eût entre lui et moi. J'ai été comme lui et plus que lui un mauvais drôle, mais il n'a jamais été possible à qui que ce fût de m'entraîner à donner mon nom sur les rôles de ces sortes de congrégations. Je les abhorrais; je dois cela à quelques lectures de mon plus jeune âge, qui m'inspirèrent une haine invincible pour la franc-maçonnerie, la carbonarie et toutes les diableries semblables inventées par Satan, lesquelles, sous prétexte de liberté, font d'un citoyen un esclave et le mettent en contradiction avec sa conscience. Ah! monsieur, que ce fut heureux, pour moi!

— Heureux, assurément!

— Vous pouvez le croire; je continue. Dans le courant de septembre, on nous transféra à Rimini, pour garder la frontière, menacée, disait-on, par les pontificaux du général Halbermatten, qui s'apprêtaient à envahir les Légations. Vous dire les sacriléges, les infamies commis par la lie qui infestait notre bataillon, ma bouche ne le pourrait jamais, et vos chastes et pieuses oreilles ne sauraient l'entendre. Virginius fit deux belles

actions dont, grâce à la miséricorde de Notre-Seigneur, je pris ma part, tout indigne que j'étais, deux actions qui amenèrent notre conversion. D'abord nous tirâmes des griffes d'un jeune officier vénitien, une jeune fille de la contrée; l'officier l'avait enlevée avec une barbarie digne d'un Ostrogoth. Ayant eu connaissance de ce rapt, nous nous mîmes aux aguets, et, nous jetant sur la carriole entraînée au galop sur laquelle la pauvre enfant avait été garrottée et baillonnée, mettant nos poignards à la main, nous coupâmes ses liens et nous la rendîmes à sa famille.

Combien cette pauvre créature ne fut-elle pas reconnaissante! Elle prit à son cou deux petites médailles, et, ne pouvant nous donner autre chose, elle nous les présenta, ajoutant que tant qu'elle vivrait, elle prierait pour nous la sainte Vierge. Marie l'a exaucée.

Ici, le moine s'arrêta un instant, tourna ses regards humides de larmes vers une image de la Vierge suspendue dans ma chambre, soupira et ajouta :

— Quelques jours après, Virginius et moi faisions une ronde avec un peloton. Nous nous arrêtâmes un moment sous l'ombrage de quelques gros chênes. Dans le tronc d'un de ces arbres était creusée une petite niche, où quelque pieux villageois avait placé un bas-relief en terre cuite, représentant la bienheureuse Vierge Marie. A cette vue, quelques-uns de nos compagnons se prirent à blasphémer et à lancer des cailloux contre la sainte image. D'un seul élan, Virginius saute sur le tronc, saisit les bas rameaux, retire l'image, la cache dans sa poitrine, et, se laissant couler au pied de l'arbre, il s'écrie d'une voix tonnante : « L'infâme qui a fait cela va avoir affaire

à nous deux! » Aussitôt dit que fait. La querelle commence, les sabres sont tirés, et Virginius frappant d'estoc et de taille se défendait bravement. Je parais pour mon compte et pour le sien, faisant le moulinet et frappant des coups désespérés. Mais un petit serpent, natif d'Imola, l'attaque traîtreusement par derrière et lui donne une estocade dans le fémur. Virginius tombe; je me jette sur lui, et, saisissant le bas-relief, je le cache à mon tour dans ma poitrine; puis, me relevant, je me mets à la poursuite du misérable qui fuyait à toutes jambes, à travers champs. Je ne pus l'atteindre, mais le gredin ne parut plus au milieu de nous.

— Quelle affreuse scène! m'écriai-je avec horreur; et Virginius expira sur le coup?

— Non, Monsieur; la blessure ne fut pas mortelle. Réconcilié avec mes adversaires, nous transportâmes le blessé sur un petit brancard à fourrage jusqu'à Rimini où il fut soigné avec tant de diligence, que la blessure se ferma bientôt et qu'il commençait à quitter son lit et à se soutenir debout. Vues saintes et cachés du Seigneur! le mal serpentait sournoisement dans ses entrailles. Tout à coup, Virginius fut pris d'une fièvre ardente suivie d'inflammation, et moi qui ne le quittais ni le jour, ni la nuit, m'apercevant que le médecin murmurait tout bas, j'eus l'inspiration de lui dire sans cérémonie qu'il était temps de penser à son âme. Le malade me comprit et me pria de lui amener un prêtre. Ce n'était pas chose facile : deux sicaires de la secte s'étaient placés à l'entrée de l'escalier et ne laissaient pénétrer personne près de Virginius, pour peu que l'on sentît en eux la moindre odeur de prêtre ou de moine.

— Plaisantez-vous?

— Monsieur Victorin, la chose est ainsi! Ces misérables ne cachaient pas leurs intentions. Je parvins pourtant à me jouer d'eux comme il faut. Ayant jeté mes vues sur un certain don Gaëtan, excellent petit prêtre des environs, assez courageux, assez zélé pour se laisser mettre en pièces, s'il s'agissait de sauver une âme chrétienne, je lui fis connaître l'urgence, et je l'engageai à se déguiser et à se faire passer pour un proche parent de Virginius, (nous sommes tous parents par Adam), et à venir avec moi après le coucher du soleil, prétextant un vif désir de voir son parent. Le prêtre accepta et la ruse réussit à merveille. Il le confessa, lui donna le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, et me chargeant de la recommandation de l'âme s'il venait à agoniser pendant la journée, il se retira. Le changement de Virginius fut un vrai prodige. Quels sentiments! quelle contrition! Je fondais en larmes et mon cœur était tellement changé que j'avais peine à le croire moi-même. Le lundi suivant, vers dix heures, je m'aperçus que mon ami respirait très-difficilement, se refroidissait et que sa face devenait livide. Je me hâtai de remplir mon devoir, je reçus son testament verbal; je lui jurai de me rendre aussitôt que possible à Rome, pour transmettre ses derniers désirs à sa mère, à vous et à d'autres individus dont il me dicta les adresses. Le nom de Marie sur les lèvres, et serrant ma main qui lui en présentait l'image, il s'endormit dans la paix des élus.

L'émotion du narrateur et la mienne au moment où je fixais mon regard extatique sur son noble visage, était arrivée au point d'inonder nos joues d'abondantes larmes,

et de mon côté j'éprouvais, par surcroît, les frissons d'une sueur glacée, qui faisaient tressaillir toute ma personne.

Après une pause pendant laquelle il poussa deux longs gémissements, le moine reprit, tout en essuyant ses larmes :

— Après avoir payé à Virginius le tribut de l'amitié, j'obtins un congé, je rentrai dans ma patrie et je rendis ma mère heureuse par le changement de mes anciennes habitudes ; elle n'en pouvait revenir. Je me procurai très-secrètement un sauf-conduit et pris nuitamment la route de la Marche d'Ancône, passant une semaine à Lorette. Je lavai soigneusement mon âme aux pieds d'un bon religieux, qui m'encouragea, me conseillant de me consacrer entièrement à Dieu, puisque je sentais intérieurement son doux appel. Je passais des journées entières à jeûner et a prier dans la Sainte-Maison, afin d'implorer les lumières du Ciel, et j'eus le bonheur de les recevoir : je m'aperçus à l'évidence que le Seigneur voulait que j'entrasse dans l'ordre des Franciscains de Rome. J'obéis à la sainte vocation, et je suis si heureux de mon nouvel état, que je ne le changerais par pour toutes les gloires de mille royaumes.

— Vous êtes bien heureux, mon bon frère Marien, car vous avez eu une vocation bien belle et bien évidente ! ajoutai-je, pour le tenter à s'ouvrir tout à fait avec moi.

— Ah oui ! belle, et, je le crois, bien évidente. En voulez-vous la preuve ? Je ne ferai pas de mystères avec vous, d'autant plus que connaissant cette preuve, vous pourrez en éprouver de la consolation. Un dimanche,

dans la Sainte-Maison, m'apparut, peut-être visiblement, peut-être aussi intellectuellement, je n'oserais pas en décider, mais il m'apparut la gracieuse image de la Mère du Seigneur. Je suis si bien sûr que c'était elle, qu'il m'est impossible d'en douter : elle daigna me faire connaître ce que je devais faire et, entre autres choses, elle me dit que, arrivé à Rome, je n'eusse pas à oublier de me rendre chez vous pour remplir la mission dont Virginius m'avait chargé, *car*, ajouta-t-elle, *j'aime Victorin*.

— Mais quelle est donc cette mission? interrompis-je, faisant semblant de ne pas trop croire à sa vision, qui en vérité me semblait étrange.

— Voici, il m'a chargé d'obtenir de vous, n'importe à quel prix, son pardon pour une trame qu'il vous avait tendue vers Pâques de cette même année, pour vous faire tomber sous les griffes d'un certain étranger de la plus mauvaise nature; de vous dire que cet homme était l'un des plus ardents enrôleurs des sectes, qui avait formé le dessein de vous éloigner de Rome, de vous faire entrer aux Volontaires et de vous exposer au feu le plus meurtrier dans la première bataille; que si vous n'étiez pas tué par un bon coup de mousqueton, Virginius lui-même avait été chargé de tirer sur vous au plus fort du combat, et surtout de ne pas vous manquer. Il m'a également dit de vous faire connaître que la remise des vingt pièces d'or que vous savez, était un piége pour vous contraindre, par la violence, à tomber dans le filet : qu'il y a à Rome un vieux franc-maçon (un des chefs) qui vous est inconnu, lequel a reçu l'ordre exprès de tramer votre perte d'une façon ou d'une autre; que vous devez avoir vu cet homme assis à la table de l'étranger

en question, et qu'il s'appelle Elpidius Molesti. Il m'a recommandé de vous dire de vous garder de ce misérable comme d'une vipère. Virginius n'avait pu en savoir davantage; il désirait vivement que tout cela vous fût très-exactement rapporté.

— Dieu de bonté! qu'entends-je? dis-je avec un frémissement qui me fit reculer avec ma chaise.

— Ne vous effrayez pas. Cet Elpidius, auquel j'ai deux petits mots à dire de la part de Virginius et qui demeure dans la maison d'un certain comte dont il est l'intendant, ne pourra désormais vous faire beaucoup de mal. J'ai été pour le voir aujourd'hui, afin d'exécuter ma commission : le concierge de l'hôtel m'a dit que cet individu était au plus mal, par suite de deux attaques successives d'apoplexie et qu'on n'espère nullement le sauver.

— Frère Marien, vous me donnez là des nouvelles incroyables; j'en suis abasourdi!

— J'ai obéi à ma conscience et je suis satisfait. Mais vous, pour l'amour de la divine Marie, qui vous aime tant, n'ayez pas de crainte et mettez-vous entièrement sous sa sauvegarde.

Il se leva, et, après m'avoir redemandé le pardon de Virginius et recommandé de prier pour lui, il rejoignit son petit compagnon et tous deux prirent religieusement congé.

Après leur départ, les ayant accompagnés jusqu'au seuil de notre porte, je m'y arrêtai immobile comme si mes pieds eussent été subitement rivés au sol; mon étonnement était si grand que j'en perdais presque le sentiment de mon être. Mais aussitôt un tourbillon d'idées confuses

me repoussa, ou, pour mieux dire, me reporta dans ma chambre, où, appuyé sur un des coins de mon bureau, je me pris à fixer obstinément la muraille qui me faisait face, passant alternativement la main sur mes cheveux, sous mon menton, avec un mouvement fébrile, inquiet, troublé, en proie à mille impressions opposées de tendresse, de colère, de soupçon, de remords, d'espérance, de repentir, d'amertume, de joie ; ne me reconnaissant pas, doutant des autres et de moi-même et brûlant d'apprendre la vérité sur tout ce qu'on venait de me révéler. Tout à coup une idée prédominante s'empare de mon esprit, je ne balance plus, je ne raisonne pas : je me secoue, j'achève de m'habiller, je sors et je prends sans retard le chemin qui conduit au palais du comte ; mais arrivé là, je m'arrête et je passe et repasse devant la porte cochère : j'eusse voulu apercevoir quelqu'un qui pût m'apprendre l'état du ministre. « Je verrai par moi-même, me disais-je, si le frère Marien est en réalité le converti dont il a l'apparence, ou s'il est un drôle qui a voulu me mystifier. Quelles découvertes ! Ma foi, comme j'avais deviné du premier coup ! Elpidius un sectaire ? Le même homme que celui qui dînait avec le voyageur ? J'avais donc frappé juste ; ah ! le cœur qui prévoit le mal se trompe rarement ! Fou que j'étais, lorsque je craignais de porter des jugements téméraires. Voyez cela : pourquoi tous ces francs-maçons m'en veulent-ils ?... Pour me perdre ? me tuer ? Que leur ai-je donc fait ? Voilà l'explication de la haine d'Elpidius, de toute sa bile contre moi. Ah ! il ne faut plus en douter ; il est l'auteur des écrits portant les initiales E. M. Hum ! sainte Vierge, venez à mon

aide et empêchez-moi de lancer des imprécations contre mon prochain ! »

Tout en me parlant à moi-même, je tourne autour du palais sans rencontrer âme qui vive à laquelle il me soit possible de m'adresser. Le temps court et l'*Angélus* sonne : personne ne paraît. Je désire pourtant de toutes mes forces d'avoir le moindre petit indice sur ce qui se passe en ce moment. M'introduire dans le vestibule? dans les écuries? Aller à la recherche du palefrenier Valère? De petit Pierre le marmiton ? de Blaise ? Malheur si le comte l'apprenait ! Il pourrait s'imaginer que je cherche à rentrer chez lui. Quel parti prendre?

En cet instant je me rappelle une petite boutique de mercerie, placée dans la ruelle qui se trouve derrière l'hôtel. J'y rentre tout à coup, et, feignant d'être tout nouveau-venu dans le quartier, je demande avec politesse de quel côté je pourrais trouver la grande entrée du palais.

— Prenez à gauche, tournez le coin et rasez la muraille à droite : la. porte cochère est éclairée par deux candélabres au gaz. Vous ne pouvez pas vous tromper, Monsieur ; me répondit la mercière.

— Mille remercîments ; monsieur le comte est-il à Rome?

— Oui, il y est.

— Et ce vieillard, grand, sec?...

— Vous voulez dire l'intendant?

— Oui.

— Ah ! le pauvre homme ! il en est à sa vingt-troisième heure.

— Comment cela?

— Les attaques le tuent. La femme du cocher m'a dit, ce matin, que les médecins l'ont condamné et on l'a remis entre les mains du prêtre.

— Je vous remercie de nouveau.

Je n'en demandai pas davantage et je m'éloignai sur-le-champ.

XVII.

LE NOUVEL AN.

8 janvier, 1860.

Ne point parler à ma mère de la visite du frère Marien, des nouvelles si étrangement singulières qu'il m'avait données et de la grave maladie d'Elpidius, dont j'avais pris moi-même soigneusement connaissance, ce n'eût été ni prudent, ni sincère de la part d'un fils respectueux. Néanmoins, il me semblait dur, bien dur de causer à ma mère de nouvelles appréhensions en lui donnant des renseignements si néfastes. Je restai donc longtemps indécis entre les impulsions de ma conscience et les craintes que m'inspirait ma tendresse filiale. Je me décidai à laisser passer cette nuit-là et le lendemain, qui était justement le jour de la fête de Colomba, et de remettre mes révélations au surlendemain dimanche, premier jour de l'an.

— Bonne nuit, maman, et que Dieu vous accorde un plus heureux commencement d'année ! lui dis-je le samedi

avant d'aller me coucher et lui baisant la main selon mon habitude, mais avec plus de chaleur qu'à l'ordinaire.

— Que Dieu te bénisse, Victorin, et qu'il exauce tes vœux.

— Oh! oui, je souhaite pour vous, pour moi, pour Stanislas et pour Colomba, qu'il ne nous arrive plus jamais une année aussi cruelle que l'année 1859.

— Que ce souhait puisse s'accomplir pour vous et pour moi, mes chers enfants, à la volonté du Seigneur! Ayez toujours sa sainte crainte et vous serez heureux.

Elle me donna une petite tape amicale sur la joue :

— Aie bon espoir, mon blond, dit-elle en me souriant; aie bon espoir pour la nouvelle année; mon cœur me dit que cet espoir ne sera pas trompé.

Elle nous embrassa tous les trois, et chacun de nous se retira dans sa chambre.

A peine étais-je couché que, contre mon attente, je m'endormis sur-le-champ, et mon sommeil fut si calme et si profond qu'il ne me laissa aucun souvenir, pas même en songe, des soucis qui avaient préoccupé pour moi cette journée, ainsi que des anxiétés des jours qui devaient suivre. Je me levai à l'aube et, après avoir rempli à l'église mes devoirs de chrétien, j'eus à combattre fortement avec moi-même, avant de me décider, en un jour de réjouissance comme celui-là, à troubler ma mère par les nouvelles ingrates qu'il fallait pourtant lui faire connaître. Je finis par surmonter toutes mes répugnances, et, après un assez bon nombre de préambules, en dépit d'un grand battement de cœur, je lui appris tout.

Pendant que je lui parlais, ma mère m'écoutait attentivement et ne montrait aucune émotion : mais, de temps

à autre, son œil s'animait et sa paupière s'abaissait, et quelquefois aussi son regard se tournait vers moi d'un air compatissant, et son visage rougissait et pâlissait tour à tour ; on eût dit qu'elle éprouvait un choc intérieur de sentiments impétueux. Lorsque j'eus fini mon récit, et au moment où je cherchais à le mitiger par des paroles consolantes, car je craignais de lui avoir causé beaucoup de peine, ma mère, laissant percer sur son visage une sérénité qui semblait voiler d'un tissu d'or le combat intime de son âme :

— Mon fils, dit-elle, il n'est pas nécessaire que tu cherches à consoler ta mère. Les faits que tu viens de m'apprendre parlent tout seuls et me rassurent plus que tu ne saurais le penser. J'y vois le bras du Seigneur qui a sur toi quelques desseins de miséricorde. Victorin, crois à cette femme, qui en sait un peu plus loin que toi-même. Garde un bon espoir de cette nouvelle année et confie-toi dans la bonté de Dieu, qui, après tout, est ton Père.

En prononçant ces mots, sa voix tremblait et son visage prit un certain air de mystère, qui m'impressionna et m'arracha un sanglot demi-joyeux, demi-plaintif, qui servit de réplique à la sortie de ma mère. Elle resta muette et j'imitai son silence ; nous nous regardions en face comme si nous étions réciproquement étonnés l'un de l'autre, lorsqu'un coup de sonnette retentit.

— Colomba, va ouvrir ! s'écria ma mère comme si elle se réveillait en sursaut.

Colomba rentra aussitôt dans la chambre une lettre à la main.

— Maman, c'est pour vous ; elle doit être de Monseigneur, car elle est timbrée de Naples !

— Oui! s'écria-t-elle avec joie après y avoir jeté un coup d'œil; c'est son écriture. Mon Dieu, que va-t-il nous dire? murmura-t-elle en décachetant la lettre.

Après l'avoir ouverte, elle se prit à la lire sérieusement et en silence.

Je m'étais levé avec agitation et appuyant mes deux mains sur la table, pour ne pas avoir l'air de rire pardessus l'épaule de ma mère, je tournais mes regards du côté de Colomba, qui, pâle et inquiète, regardait tantôt ma mère, tantôt moi. Un moment après, maman commença à parler :

— Qu'est cela? s'écria-t-elle tout à coup ; écoute ceci :

« Je suis resté jusqu'à présent à Bénévent et à Salerne : je suis rentré à Naples la veille de Noël et j'y trouvai, à ma grande surprise et à mon plus grand déplaisir, vos quatre lettres.

» Vous comprendrez donc que je ne suis nullement coupable envers vous de ne pas vous avoir répondu et vous me pardonnerez mon silence. Pauvre Victorin! sa disgrâce me déchire l'âme. Le comte m'a écrit deux fois à ce sujet, et s'étant aperçu qu'il avait agi avec trop de précipitation, il me prie très-instamment d'être son interprète auprès de vous, cherchant tous les moyens capables de faire revenir au plus vite votre fils chez lui. L'amour-propre, qu'il nomme point d'honneur, lui défend de faire les premières démarches : mais il se montre tout à fait désolé de son erreur, et il reconnaît entièrement ses torts, puisque, dit-il, non-seulement il n'existe absolument rien qui puisse prouver contre la conduite de Victorin, mais il a acquis la certitude qu'un cas fortuit a seul fait tomber les titres en question dans les mains des

adversaires, par une erreur d'un homme de loi; il convient qu'il n'a agi que d'après de simples soupçons qui lui avaient été inspirés par Elpidius. Une lettre dernière du comte que j'ai reçue hier, m'annonce qu'Elpidius est à l'article de la mort. Enfin, Horace a un très-pressant besoin du jeune homme, pour qu'il le seconde dans l'immense fatras des affaires, pour qu'il tranquillise en même temps la comtesse, qui n'a plus ni paix, ni repos et le tourmente sans rémission; il compte sur lui pour retrouver un peu de la tranquillité domestique qu'il a perdue, m'apprend-il, depuis qu'il a fait la sottise de chasser son secrétaire. Je lui écris par le courrier de ce jour, pour lui dire que je vais faire tout au monde pour le servir dans cette circonstance; mais j'ajoute que je trouve convenable de n'agir définitivement qu'après mon retour à Rome, qui aura lieu vers le quinze de ce mois; je suis parvenu à arranger mes petites affaires plus facilement que je ne l'avais pensé. Dites à Victorin qu'il ne cherche pas à savoir des nouvelles d'Elpidius, et qu'il s'abtienne de parler à aucun des serviteurs d'Horace: c'est là une précaution qu'il ne faut pas négliger. Dites-lui aussi de ne pas trop se préoccuper de ce qui est arrivé et assurez-le de ma part qu'un souffle suffira pour apaiser cette bourrasque. Je suis bien aise d'apprendre qu'il désire fréquenter les écoles de la Sapienza. Au revoir. »

— Ne t'avais-je pas dit, mon chéri, que tu devais avoir bon espoir pour l'année qui va commencer? ajouta ma mère toute joyeuse.

Et me tendant la lettre, je la pris avidement, et pendant que je la dévorais, Colomba, s'approchant de sa mère;

— Combien je me réjouis, ma bonne maman, murmura-t-elle tout bas d'une voix caressante; que je suis heureuse de voir que le Seigneur daigne enfin vous envoyer une consolation! Victorin est donc reconnu innocent, n'est-ce pas? que c'est beau! innocent! innocent!

Depuis ce moment, mon pauvre cœur s'est trouvé en butte à toutes les contradictions. Il n'y a pas eu de sensation agréable ou douloureuse par laquelle il ne soit passé subitement plus de cent fois. Point de sentiment, pour bizarre qu'on puisse l'inventer, avec lequel il n'ait eu à lutter péniblement, tâchant de se soustraire à son obsession; toute passion, sombre ou joyeuse, a tenté d'y trouver un refuge. Ces jours passés, j'étais effrayé de l'arrivé de Monseigneur, qui devait me réconcilier avec le comte, hier, je soupirais tellement après cette arrivée, qu'il me tardait mille ans de revoir le prélat. Un jour je me sentais tout réjoui par la pensée de mon retour au palais du patron, dont je redeviendrais le Benjamin; le jour suivant, cette même idée me fait tellement frissonner et frémir, que je préfèrerais la nécessité d'aller mendier mon pain dans la rue. Dans la matinée, les plus belles espérances du monde me chatouillent agréablement la fantaisie, et me ravissent; le soir, je suis envahi et brisé par une mortelle douleur. Je brûle tout à coup du désir d'aller calmer toutes les anxiétés de cette pauvre comtesse; mais, un moment après, je ne m'en soucie plus et je deviens froid comme glace devant le souvenir de toutes ses maternelles bontés. Je vois apparaître dans mon imagination le sombre et rechigné visage de l'intendant, tel qu'il est, ou tel que je me le figure, et cette vue réveille toute ma haine, mais cette haine s'éteint immé-

diatement au souvenir du pardon que je lui ai accordé et je ne vois plus Elpidius que râlant son dernier soupir; je le vois même étendu immobile dans son cercueil, j'en ai pitié et je me repens de ne l'avoir pas traité avec la mansuétude qui, peut-être, lui était due. Je me vois suivi par un sicaire de la secte et j'en tremble d'effroi; je vois l'ombre de Virginius et je deviens tout triste; je vois la figure de l'enrôleur et je m'indigne : de là des conjectures, des soupçons, des conséquences, ensuite des ambiguités, des démentis, et j'en suis courroucé contre moi-même. J'entends ma mère qui m'adresse des présages heureux, et je reprends courage : j'entends le frère Marien qui me répète la douce vision de la Vierge, j'en suis émue, je tombe à genoux devant la Reine du Paradis, je pleure et je me calme. Ainsi, mon cas n'est autre qu'une volonté qui ne veut pas, une crainte qui espère, une assurance qui nie, une haine qui aime, une fuite qui court à une recherche, une douleur qui fait jouir; enfin, une suite d'oppositions et de combats qui auraient tout l'air de la folie, si ce n'était le centre de tout mouvement, le but de tout désir, le rayon de toute ardeur, réunis dans cette divine Notre-Dame, qui dans la Sainte-Maison de Lorette a dit à Alcibiade : *j'aime Victorin!*

Que ce mot si beau soit vrai ou faux, il n'en est pas moins certain que j'ai éprouvé un bien immense de l'avoir entendu sortir de la bouche de Frère Marien et que mon cœur en a ressenti une joie qu'il me serait impossible d'expliquer. Je me complais à le croire vrai. C'est pour cela que l'autre jour, fête de l'Epiphanie, me trouvant vers le soir près de la fontaine de Trévi, je m'acheminai en droiture vers l'église de Saint-André

delle-Fratte où se trouve l'image miraculeuse de la Vierge qui convertit le juif Alphonse de Ratisbonne. J'entrai, je me jetai à genoux devant la balustrade de la sainte petite chapelle, et j'y restai assez longtemps, méditant les mots si chers qui ont si bien soulagé et adouci mon âme, je sortis de l'église tout consolé et rempli d'espérances indéterminées, lorsque m'acheminant de la petite place de cette église vers la rue de la *Mera*, une voiture fermée débouche au grand trot de la rue de la Propagande et passe à mon côté; je me gare; mais quoi! la comtesse Mélanie était dans cette voiture. Mes yeux rencontrent ses regards : me reconnaître, mettre précipitamment la tête à la portière et tendre les mains vers moi, criant au cocher :

— Arrête!

Ce ne fut que l'affaire d'un éclair. Les chevaux s'arrêtent : tout étourdi, je fais un pas en avant et deux en arrière, j'ôte mon chapeau, je balance : je suis sur le point de poursuivre mon chemin, mais je m'approche machinalement du marchepied de la voiture, et si je ne m'étais pas accroché à la poignée de la portière, je serais tombé à la renverse.

— Paul! Victorin! dit la dame avec anxiété.

— C'est lui, où est-il? c'est lui! répète la jeune fille s'élançant près de sa mère, qui se penchait vers moi, pour me saluer.

Je m'inclinai devant les deux dames, mais mon tremblement et ma surprise m'empêchèrent de prononcer un seul mot. La comtesse, à son tour, ne pouvait reprendre la parole, mais d'un geste rapide, elle ouvrit la portière, me faisant impérieusement signe de monter.

— Oh ! non, mille grâces, lui dis-je en reculant.

— Vous ne voulez pas monter? Oui, montez; il y a place, reprit la jeune fille.

— Paul, ajouta la comtesse avec un regard qui m'atterra, vous me refuseriez?

Je m'approchai, et prenant un air souriant :

— Madame la comtesse, répondis-je, veuillez ne pas vous offenser de mon refus : ce n'est pas par malhonnêteté que je refuse, c'est par devoir. Que dirait monsieur le comte, s'il apprenait cela?

— Il en serait enchanté, reprit la jeune personne; vous ne sauriez imaginer jusqu'à quel point il vous désire ! Et maintenant qu'Elpidius est condamné par les médecins... vous ignorez peut-être qu'il a eu deux attaques !

— Comme tu es maigri ! mon Paul, interrompit la comtesse, après m'avoir regardé attentivement; vous me semblez avoir diminué de moitié, depuis que je ne vous ai vu : pauvre enfant ! Voyons, montez vite, car j'ai tant de choses à vous dire !

— Obéissez, Victorin, s'écria Gisèle avec impatience et les larmes aux yeux; donnez cette satisfaction à maman, si vous saviez tout ce qu'elle a souffert pour vous !

En disant ces mots, par un mouvement impétueux et peu réfléchi, elle me saisit la main que je tenais appuyée sur le bord de la portière ouverte, et de sa main gauche elle me prit par le nœud de la cravate. J'eus beau chercher à lui échapper : la petite étourdie serra si fortement mon doigt du milieu que je fus obligé de me tordre pour le lui retirer, et, dans l'impétuosité de mon effort, j'enlevai de sa main une bague qui resta dans la mienne. La

mère gronda sa fille de son inconvenance, et voyant qu'il était impossible de me faire monter par force dans sa voiture :

— Vous m'accorderez au moins la faveur de vous parler ici en plein air, ajouta-t-elle :

Appelant son valet de pied, elle lui donna l'ordre de faire ranger de côté les chevaux et la voiture, pour ne pas empêcher la circulation. Dès que cet ordre fut exécuté, je m'approchai timidement du marchepied et je tendis la petite bague à Gisèle qui, d'un air mortifié, me dit qu'elle ne la reprendrait pas si je ne consentais point à monter dans la voiture. Je fis la sourde oreille.

— Dites-moi, reprit la dame d'un air tout bienveillant, vous êtes donc bien fâché contre Horace? Sachez qu'il en est au désespoir, et si fort, qu'il me serait impossible de vous l'exprimer. Son procès prend une assez bonne tournure; on en est venu à un arrangement par compromis, et lundi prochain on doit rédiger l'acte notarié, qui lui accorde un assez fort dédommagement pécuniaire. Mais malgré tout cela, mon mari n'a pas de repos à cause de l'indigne conduite qu'il a tenue envers vous. Que voulez-vous? Il y a eu une malheureuse équivoque. Vous lui en voulez donc beaucoup?

— Le bon Dieu m'accorde la grâce de n'avoir de fiel contre personne, répondis-je; mais ne pas avouer que sa manière de me traiter ne m'ait vivement blessé, ce serait un mensonge. Madame la comtesse, vous autres grands seigneurs, vous croyez assez légèrement que les pauvres gens ne font pas grand cas de leur réputation; vous vous trompez. Je vous atteste que, après le salut de mon âme, rien ne m'est plus cher que mon honneur et que j'en

considère l'intégrité bien au-dessus de l'existence. Mais, après tout, je suis chrétien et j'ai pardonné.

— Cœur d'ange! s'écria-t-elle avec la plus grande émotion.

— Je dirai donc à papa que vous allez revenir, reprit la jeune fille; oh! combien il sera content! Nous aurions été vous chercher chez vous, mais personne n'a pu nous donner votre adresse. Où dois-je lui dire que vous demeurez?

— Il n'est pas nécessaire que vous vous occupiez de ces bagatelles.

— Tiens-toi donc tranquille, petite bavarde, lui dit sa mère; laisse-moi parler à Victorin. Sais-tu ce qu'il y a? descends de voiture et va faire une petite visite au Saint-Sacrement à l'église de Saint-André; Xavier t'accompagnera.

La jeune fille fit une petite moue et parut assez mécontente; mais, exécutant promptement l'ordre maternel, elle mit pied à terre.

Madame Mélanie, prenant alors un air demi-suppliant demi-impératif :

— J'ai à vous communiquer un secret très-important, qui nous met, Horace et moi-même, dans un grand embarras. Nous attendions Monseigneur Placide pour lui demander un conseil à ce sujet; mais, puisque la Providence vous a placé sur notre chemin, je ne puis m'empêcher de vous confier ce secret. Mais il faut que vous m'avouiez toute la vérité, mais tout entière, l'entendez-vous, sans la moindre retenue?

— Parlez, madame, répondis-je d'un air assez embarrassé.

— La semaine dernière, une femme de chambre qui faisait le salon blanc, a trouvé un papier et ce papier était... pourriez-vous le deviner? La lettre de mon mari à Joseph Maglioli; celle, précisément, qu'il lui adressa dans la soirée de Pâques dernière. Ce salon avait été fermé à la clef le jour où vous quittâtes notre maison; je n'ai plus eu le courage d'y remettre les pieds; personne n'y était entré depuis ce jour: le sopha est justement celui sur lequel vous vous êtes jeté après la cruelle sortie d'Horace. Donc, cette lettre doit être tombée de votre poche, n'est-ce pas?

Mes jambes flageollaient, ma respiration était oppressée et sifflait dans ma poitrine; n'ayant pas la force de prononcer un seul mot, je levai les épaules d'une façon qui ne signifiait absolument rien. Après avoir ajouté plusieurs autres remarques, la comtesse poursuivit:

— Victorin, ne cachez point la vérité, ne vous trahissez pas vous-même. Horace, inconsolable de l'outrage qu'il vous a fait, m'a juré que, si vous étiez le sauveur de Gisèle, il vous prendrait chez lui comme son propre enfant et que plus trad, il vous la donnerait pour femme, vous imposant le nom de Paul, et vous instituant, autant que possible, héritier de toute notre fortune. Je serais alors au moins votre mère d'adoption. Donc, par pitié pour vous, pour Horace et pour moi, dites la vérité: Est-ce vous, ou n'est-ce pas vous qui avez égaré cette lettre?

Ne pouvant parler, je fis de la tête un signe affirmatif.

— Oh Paul! et c'est vous qui êtes Joseph Maglioli?

— Oui, dis-je enfin, ce soir-là, je crus nécessaire de devoir prendre un nom fictif.

— Et vous nous avez fait un mystère jusqu'à....

En ce moment, Gisèle, qui était de retour de l'église, montra son joli visage à la portière opposée. Sa mère, cherchant à lui cacher les émotions violentes qui l'agitaient, recommença ses instances très-pressantes pour m'obliger à entrer dans la voiture, afin de me rendre immédiatement à l'hôtel avec elle.

— Dans trois jours, je m'y rendrai sans faute, afin de donner à monsieur le comte les détails nécessaires concernant l'affaire de cette lettre.

En disant ces mots, je déposai la petite bague sur les genoux de la jeune fille qui avait repris sa place dans le carrosse.

— Dans trois jours? c'est trop long : pourquoi ne viendriez-vous pas dimanche?

— Non, madame, lundi.

— Mais où demeurez-vous? Ne pourrions-nous aller, Horace et moi, vous prendre chez vous?

— Madame, permettez-moi de vous dire que cela ne peut se faire qu'après la conclusion du procès de monsieu le comte. Vous avez bien voulu m'assurer que cette conclusion aura lieu lundi?

— Sans nul doute.

— Lundi, je serai dans votre antichambre. Mes très-humbles respects!

— Au revoir!

Le cocher donna avec sa langue le signal du départ à ses chevaux, la voiture s'éloigna, tandis que les deux dames penchées aux portières me saluaient. Leur rendant de loin leur salut, je remettais mon chapeau sur ma tête, lorsque je sentis un objet très-froid descendre de mon occiput dans mon cou; j'y porte la main; c'était la petite

bague que Gisèle avait en cachette rejetée dans mon chapeau, au moment où je prenais congé de sa mère.

J'examine cet anneau et il me semble que je ne le vois pas pour la première fois ; je le regarde attentivement, et :

— Parbleu ! c'est ma bague.

Depuis plusieurs mois j'avais effectivement perdu une bague que je portais d'habitude à mon petit doigt, et je ne savais ni comment ni où je l'avais perdue. L'anneau que j'avais sous les yeux me faisait absolument l'effet d'être celui que j'avais perdu : une simple petite baguette en or, gravée d'une guirlande de fleurs si petites, qu'il fallait une loupe pour découvrir qu'elles formaient les lettres de mon nom en caractères teutoniques. Je reste étonné et perplexe. Arrivé à la maison, je m'empresse de soumettre la bague au grossissement d'une loupe. Plus de doute : c'était ma bague, la guirlande formait bien mon nom et mon prénom.

Ce fait, ce que la comtesse m'avait dit, ce que je lui avais répondu et la promesse que je venais de lui faire, me mettaient et me mettent encore en ce moment presqu'entièrement hors de moi. Que va-t-il m'arriver ? A quoi vont aboutir tant d'événements inattendus ? A l'accomplissement des rêves de Bel-Olmo, des pronostics de Blaise, des souhaits de ma mère ? Elle, à qui je n'ai rien caché de tout cela, m'encourage de plus en plus à compter sur la nouvelle année, et m'adresse des exclamations qui me semblent inintelligibles. Je suis dans un imbroglio de prévisions, d'idées fantasques à n'en jamais trouver le fil. Que Dieu me conserve la cervelle intacte ! Le lundi en question arrive demain. Nous verrons ce qu'il amènera.

XVIII.

CHOSES INCROYABLES.

4 mai 1861.

Je n'aurais peut-être jamais pensé à transcrire sur le papier la conclusion de mon drame, si Clet Wilson, converti au catholicisme, n'était revenu avec ses deux sœurs en Italie et, devenu par suite mon ami très-intime, ne m'avait pas, pour ainsi dire, poussé à mettre la dernière main à ce travail. Si les chapitres qui précèdent n'ont été que des élans arrachés à ma douleur, que ceux qui vont suivre soient un tribut payé par moi à l'amitié. Quel plus noble et plus beau sentiment eût pu couronner l'histoire des aventures et des passions de mon adolescence? Je vais donc, pour l'amour de Clet, revenir sur mes pas, partant de dix-huit mois en arrière, et renouant le fil de ma narration du point où je l'arrêtai dans la soirée du dimanche, 8 janvier 1860.

Le lundi 9, vers dix heures du matin, je me présentai

très-exactement à l'hôtel du comte. En remontant les degrés que j'avais descendus quelques semaines avant, portant au front l'empreinte d'une infamante calomnie, et revoyant les parois et les objets, qui me rappelaient les tristes journées du mois d'octobre, j'éprouvais un malaise si aigu, qu'il me fit entièrement l'effet d'un fort accès de fièvre. Mais, à force de me commander à moi-même, je m'avançai jusqu'à la porte d'entrée des nobles appartements, je sonnai, et, au bout de quelques instants, j'avais franchi le pas le plus difficile, qui est toujours celui du seuil.

A peine entré dans le premier salon d'attente, je vis arriver Blaise tout joyeux, qui me dit avec bonheur, qu'il se félicitait d'avoir été pour moi un oiseau de bon augure, commentant le proverbe : « Dieu est pour tous » et faisant quelques allusions mordantes sur Elpidius, qui ne me firent pas bien plaisir. Il m'eût retenu bien plus longtemps encore si, par bonheur, Gisèle n'avait pas paru au fond d'un autre salon dont la porte était ouverte ; m'apercevant de loin, elle courut vers moi en s'écriant :

— Victorin ! Voilà Victorin !

Je m'empressai d'aller au devant d'elle, et lui faisant signe de se taire :

— Monsieur votre père est-il chez lui ? lui demandai-je tout bas.

— Il est dans son cabinet et il vous y attend avec impatience ! je cours vous annoncer.

— Non, un instant : reprenez d'abord votre bague. Qu'est-ce que vous avez fait vendredi soir, hein ?

— Je ne puis la reprendre ; remettez-la à papa. Il me l'a donnée mardi de l'autre semaine, me disant que si

nous vous rencontrions, ou nous vous trouvions n'importe comment, j'eusse à la remettre entre vos mains. C'est pour cela que, l'autre jour, étant en voiture, j'eus l'impolitesse de vous saisir à la cravate. Ma mère s'en fâcha et m'en gronda beaucoup à notre retour, et pour me punir, depuis vendredi soir, elle me tient rigueur et ne m'adresse pas un seul petit mot gentil. Vous devriez bien lui en parler tant soit peu pour qu'elle me pardonne.

Disant cela les yeux baissés et laissant échapper deux petites larmes, Gisèle poussa un soupir.

Je luttais plus que jamais au milieu de mes incertitudes, et j'étais sur le point de demander à la jeune personne, si elle savait comment le comte avait pu entrer en possession de ma bague, lorsque, averti probablement par le son de la voix de sa fille, le comte paraît, m'aperçoit, devient de toutes les couleurs, s'approche de moi avec un certain air dégagé, qui cachait mal un terrible combat intérieur. Rougissant comme le feu, je m'incline et je balbutie je ne sais quel compliment, auquel il me répond en me serrant fortement le coude et me faisant entrer dans sa chambre. Lui aussi avait l'air très-embarrassé : il cherchait ses phrases et avait grand'peine à les prononcer ; les traits de son visage, ses regards, le tremblement de ses lèvres indiquaient clairement qu'il luttait avec énergie, pour dissimuler une émotion qui bouleversait son cœur. Pour moi, j'avais peine à croire que j'étais en sa présence. Nous nous regardâmes réciproquement en silence pendant un bon espace de temps, comme si nous nous défiions mutuellement à qui parlerait le premier ; mais, ne pouvant plus endurer notre commune confusion :

— Monsieur le comte, commençai-je à dire d'un air soumis, Votre Seigneurie n'ignore pas la cause qui m'amène : après les désagréments...

— Mon cher, ne me rappelez pas de tels souvenirs ! s'écria-t-il d'un air désolé ; mettons une pierre sur ce qui s'est passé. J'ai été inhumain : oh ! Victorin, Dieu s'est servi d'une erreur de l'homme de loi qui a pris un paquet de papiers pour un autre, afin de me punir de ma barbarie, impitoyable que j'étais !

Il s'agitait et semblait vouloir sauter à mon cou ; il reculait, il allait s'asseoir, il se relevait ; il s'approchait de son bureau, il y prenait un rouleau, l'examinait, et, le reposant, il soufflait et se rejetait sur son fauteuil ; je n'avais jamais vu un homme plus troublé que celui-là et j'en étais abasourdi.

— Eh bien ! recommençai-je à dire avec une respectueuse timidité, puisqu'on ne doit plus se souvenir des désagréments passés, madame la comtesse vous a peut-être appris que, le jour des Rois, lorsque j'eus l'honneur de la rencontrer, elle daigna me parler de cette lettre...

— Oui, oui ; mais la lettre, qu'a-t-elle à faire ici? interrompit le comte, me fixant d'un air étrangement distrait ; mais se reprenant aussitôt : vous parlez de la lettre écrite à Joseph Maglioli?

— Précisément.

— Le comte s'était levé, et, pendant qu'il repoussait son fauteuil, la porte s'ouvre toute grande et la comtesse se précipite dans l'appartement toute joyeuse :

— Va, va, Mélanie, s'écrie le comte s'élançant vers elle, retire-toi, pour l'amour du Ciel ! Fais ce que je désire, je t'en prie.

En disant ces mots, il était si pâle, si haletant, que sa femme en fut atterrée. Elle voulait insister et lui demander la cause de ce trouble étrange. Mais son mari, la prenant par le coude :

— Ma chère âme, ajouta-t-il avec le plus grand empressement, rentre dans tes appartements, et laisse-moi seul avec Victorin.

— Restera-t-il ici, aujourd'hui?

— Toute la journée.

— Déjeunera-t-il avec nous?

— Il déjeunera avec toi, oui, va en paix.

— A L'heure ordinaire? à onze heures?

— Comme tu voudras.

Elle jeta sur moi un coup d'œil étonné, pendant que moi-même je m'étonnais grandement de tout le trouble que le comte laissait paraître. Celui-ci, se rapprochant de moi et tenant serré dans sa main le rouleau dont j'ai parlé reprit :

— Nous disions donc... que disions-nous?

— Que pour la lettre adressée à Joseph Maglioli...

— Et bien! Gisèle a dû vous donner un petit anneau : l'avez-vous reconnu?

— Parfaitement; mais comment cet anneau est-il tombé entre vos mains?

— Je l'ai eu, tu l'as laissé ce soir-là dans la boucle de la ceinture de ta sœur, répondit-il s'élançant sur moi et me serrant contre sa poitrine avec un élan de tendresse démesurée.

— Expliquez-vous, monsieur le comte : je ne comprends pas comment ma sœur peut entrer dans cette affaire.

— Ah! tu ne le comprends pas? reprit-il, se frappant le front avec le rouleau qu'il tenait à la main et fronçant les sourcils.

Après être resté quelque temps pensif, il jeta de côté le rouleau de papier :

— Passe de l'autre côté, va voir Mélanie, ajouta-t-il, et reste avec elle jusqu'à ce que je te rappelle.

Je me lève interdit et je m'inclne devant lui; il m'arrête, me regarde affectueusement, rougit, me sourit, pleure, m'embrasse et me fait signe de sortir, puis il se laisse tomber sur son siége et j'entends sortir de ses entrailles le plus violent des sanglots.

Je ne pouvais plus réunir aucune idée et je marchais vers l'appartement de la comtesse en tâtonnant comme un être qui ne serait plus dans son bon sens. On ne saurait décrire la joie avec laquelle la dame m'accueillit. Tout en causant, elle me demandait de lui rapporter ce que son mari avait pu me dire et de lui apprendre la cause du trouble nouveau qu'il avait manifesté. Je prononçai quelques phrases obscures, m'imaginant que ce trouble pouvait se rapporter à la conclusion de son procès; mais la comtesse ne le pensa pas et me dit que cette affaire ayant été toujours fort embrouillée, ce ne pouvait être cela. Je passai alors à un autre ordre d'idées et je commençai à lui parler en faveur de Gisèle. Sa mère lui pardonna tout : la paix fut amoureusement conclue devant la table du déjeuner, qui était suspendu en attendant l'arrivée du comte qui tardait à venir. On envoya près de lui : il répondit que nous eussions à nous mettre à table, car il était forcé d'attendre encore pendant un peu de temps.

Il n'arriva qu'un quart d'heure après, rouge comme la braise, les cheveux hérissés et le regard foudroyant ; se plantant droit devant nous :

— Il est donc entendu, Mélanie, ajouta-t-il d'un ton impératif, qu'on attellera à deux heures et que vous serez arrivés avant cinq.

— Que dis-tu ? demanda sa femme le regardant avec stupéfaction.

— J'ai décidé que vous, Gisèle et vos femmes irez passer plusieurs jours à notre villa d'Albano. Je le veux, et que cela suffise.

— Vraiment, vraiment, tu es bien lunatique aujourd'hui. Aller à la campagne dans cette saison ! Pour y mourir d'ennui ? Pour y geler de froid ? Qu'as-tu donc dans la cervelle ?

— J'y ai, parbleu, que ce soir, vous devez être à la villa. Les médecins me disent qu'Elpidius peut expirer d'un instant à l'autre ; je ne veux pas que vous restiez ici avec un mort dans la maison. Au large ! à la campagne !

Il prenait tellement feu et se démenait avec tant de furie, que la comtesse, pour le calmer, finit par lui dire qu'on partirait à deux heures.

— Et Paul ? lui demanda-t-elle quelques instants après.

— Je l'emmenerai avec moi aussitôt que nous aurons fermé les yeux à Elpidius, et nous reviendrons à Rome tous ensemble. Précédez-nous là-bas.

Le déjeuner fut bientôt achevé, et la comtesse disparut au milieu de ces préparatifs improvisés. Le comte, après avoir avalé à la hâte une tasse de lait, me fit signe de le

suivre, et nous rentrâmes dans son petit cabinet, où il s'enferma sous clef avec moi. Après avoir causé posément et constaté que c'était bien moi qui avais sauvé Gisèle du terrible danger qui l'avait menacée, et avoir parlé des motifs qui m'avaient amené à cacher mon vrai nom, il exalta jusqu'aux nues ce qu'il appelait ma délicatesse d'un cœur plus qu'humain. Je lui offris alors la copie que j'avais prise de sa lettre, pour lui prouver que je ne le trompais nullement. A ce trait, se radoucissant entièrement, il se prit à pleurer et il ajouta :

— Tu n'as pas besoin d'en dire et d'en faire davantage ; je vois et je sais ce que tu es, et j'en sais bien plus encore que tu ne penses.

En ce moment, moi, qui étais très-curieux de recueillir quelques renseignements au sujet de ma bague, je le priai de vouloir bien me dire par quelle aventure cette bague était venue jusqu'à lui. Il me répondit :

— Le lendemain du jour où la lettre à Maglioli fut retrouvée sur le sopha, Gisèle entra toute joyeuse dans ce même cabinet où nous sommes, tenant la bague à la main et me la montra, me disant qu'elle venait de trouver cette bague dans l'agrafe d'une de ses ceintures. En ce moment, le hasard voulut que mes yeux se trouvassent armés de fortes lunettes dont je me sers très-rarement, mais que j'avais prises pour déchiffrer un vieux parchemin de mes archives. Je prends l'anneau, et, à travers les épaises lentilles, je l'examine avec soin et je parviens à y lire écrits en très-menus caractères et fort bizarres, gravés en forme de fleurs presqu'imperceptibles, votre nom et votre prénom. Ceci me semble très-étrange. Je dis à Gisèle de m'apporter la ceinture, je questionne la

femme de chambre et il m'est évidemment prouvé que la bague était restée accrochée à la ceinture de la robe que ma fille portait pendant la soirée de Pâques; en effet, cette robe et sa ceinture avaient été replacées, après l'événement, dans une armoire d'où elles n'avaient plus bougé depuis. Tenant en main la lettre à Maglioli et ce que j'appellerai le corps du délit, comment aurais-je pu douter que le Maglioli tant recherché fût un autre que Victorin? C'est pour cela que je prescrivis à ma Gisèle que, vous rencontrant n'importe où ni quand, elle vous rendît, au moyen d'un artifice même puéril, votre anneau. Vous deviez par là vous apercevoir que nous vous avions arraché le masque, et en même temps, ce moyen eût pu servir à faciliter votre retour parmi nous.

— Dieu l'a voulu ainsi! m'écriai-je plein d'un sentiment bien doux; louange à lui, qui a daigné par un si grand moyen providentiel tromper le perfide, le couchant sur un lit de douleur, et sauver la victime innocente! Qu'il soit donc béni! qu'il soit mille fois remercié!

— A qui faites-vous allusion par ces mots? reprit le comte devenant affreusement pâle et se reculant sur sa chaise.

— Monsieur le comte, répondis-je m'animant de plus en plus, la justice divine l'a frappé; il verra, devant le tribunal de Dieu, ce que lui a rapporté sa persécution contre un être faible, un orphelin, le soutien d'une veuve et de deux pupilles! je lui ai pardonné. Puisse-t-il trouver aussi le pardon dans l'autre vie, comme dans son cœur Victorin le lui a accordé!

— Cher, très-cher, réponds-moi: parles-tu d'Elpidius?

Je fis signe de la tête que oui.

— Mais que t'a-t-il donc fait?

— Il ne faut pas que je m'explique en ce moment. Lorsque Monseigneur Placide sera de retour, Votre Seigneurie entendra de sa bouche ce que la mienne n'oserait jamais prononcer.

— Je l'entendrai de Monseigneur? s'écria-t-il courant vers son bureau et saisissant le fameux rouleau de papier, puis, se tournant vers moi comme un possédé : tu sais donc quelque chose?

— Ce que je sais, vous le saurez aussi lorsqu'il en sera temps.

— Et si je le savais déjà? Et si Elpidius lui-même m'avait tout révélé? Et s'il avait juridiquement posé sur ce papier, en présence de trois témoins et par acte notarié?...

— Quittons ce sujet, je vous en supplie, m'écriai-je tout confus et dans la plus grande hésitation ; mon ardeur m'a poussé à prononcer des mots qui n'eussent pas dû sortir de ma bouche ; peut-être ne nous entendons-nous pas?

— Ce n'est pas cela! tu parleras et tu verseras dans mon cœur tout ce qui se trouve au fond du tien.

Nous combattîmes longtemps par des instances et par des refus, mais je fus forcé de me donner pour vaincu et je lui fis connaître la visite et l'entretien du frère Marien, ainsi que l'avertissement que Virginius mourant m'avait fait adresser par lui. Il en résultait non-seulement qu'Elpidius était vendu aux sectes corps et âme, mais qu'il tramait insidieusement ma ruine. Il serait impossible de rapporter ici l'entretien textuel qui eût lieu entre nous

deux dans ce cabinet fermé, après les explications que je donnai au comte. Je ne me bornerai même pas à en indiquer les traits les plus saillants. Après avoir écouté le récit de la visite du frère Marien et les commentaires ardents dont j'accompagnai ce récit, le comte ne put se contenir davantage. Il me prit entre ses deux mains avides et après avoir défait ma cravate, ouvert et rabattu le col de ma chemise, il mit à nu ma poitrine et posant son index sur une envie bien marquée de raisin que je porte nettement tracée au creux de l'estomac :

— Voilà le signe! s'écria-t-il avec emphase; voici la preuve indiscutable que tu es mon Paul! Ta mère ne le sait pas encore; j'ai une immense peur qu'elle n'expire de joie en l'apprenant : Paul, c'est pour cela que je l'éloigne de Rome : mon enfant... Mon sang ressuscité!

Il me dévorait de baisers ardents, et il inondait mon visage de larmes brûlantes, et il poussait tour à tour des plaintes et des rugissements. J'étais hors de moi et je laissais faire, n'ayant pas la force d'exécuter un seul mouvement, de prononcer le moindre mot. Presque sans respirer, je comprenais pourtant l'émotion du comte, je la sentais en moi-même : j'eus un moment une ombre de soupçon que la comtesse n'eût communiqué à son époux un grain de cette folie maternelle, dont elle avait à mon égard une si forte, mais aussi si douce dose.

Après avoir exhalé la première fougue de cette tendresse désordonnée, il me révéla tout le mystère qui se réduit à ceci : La veille, vers midi, Elpidius, après une longue torpeur, avait recouvré la mémoire et la parole. Le comte, qui était près de lui, lui avait annoncé, comme une chose hors de tout doute, que j'étais le véritable

Maglioli. Le ministre se troubla. Mais lorsque son maître lui apprit sa détermination de me rappeler chez lui, de me regarder dorénavant comme son propre fils, de me donner plus tard Gisèle pour femme et me faire son héritier; le malade fut pris d'un paroxysme tout à fait semblable à une violente attaque de convulsions. Revenant à lui assez longtemps après, il déclara en gémissant au comte que j'étais son fils aîné, son Paul tant regretté : il était inutile de cacher plus longtemps ce mystère; une voix toute-puissante, disait-il, criait tout haut à son oreille :

— Parle !

Les remords le déchiraient, et il se sentait forcé d'empêcher un mariage incestueux entre frère et sœur, de faire un tel outrage à la nature. Après avoir entendu ces aveux, le comte avait, dans la soirée, réuni trois personnages fort recommandables et son notaire, et avait pris acte de cette déclaration. Il voulait m'apprendre petit à petit l'entretien qu'il avait eu avec Molesti et, par conséquent, toute l'histoire du petit Paul : mais, ne pouvant plus résister à l'excès de son émotion, il me présenta le rouleau de papier qui contenait le texte de tout ce que je venais d'apprendre et il m'engagea à le lire tout bas pendant que, retiré dans un angle du cabinet et couvrant son visage avec son mouchoir, il répandait des larmes qu'il ne pouvait plus retenir.

Je me jetai sur le papier et le parcourus d'un seul coup d'œil, mais sans confiance et sans foi. Voici le sens de cette déposition. Dans sa jeunesse le comte Horace s'était laissé imprudemment inscrire sur les rôles d'une société politique très-secrète de Florence, dont Elpidius,

sans qu'Horace le sût, était l'un des principaux membres. S'étant ensuite marié avec mademoiselle Mélanie, il s'en retira après de longues et nombreuses tergiversations : pour se venger de sa retraite, les sectaires ses collègues le condamnèrent à mourir par le poignard. Elpidius, son propre ministre, avait été disigné pour être le meurtrier. Mais, après de bien mûres réflexions, la sentence fut commuée, et la peine fut changée en une autre que l'on choisirait à la première occasion opportune.

En attendant, au milieu de l'hiver de 1843, une plume inconnue, au moyen d'une lettre sans signature, avertit le comte, lui disant qu'il eût à s'éloigner de Florence et, si la chose lui était possible, à quitter même l'Italie pendant quelque temps. Ce fut alors qu'on se décida à entreprendre précipitamment un voyage en France. La comtesse craignait fort que la traversée par mer ne fût très-nuisible au petit Paul qui était encore au berceau, car il n'avait qu'environ seize mois d'existence. On chargea donc Elpidius et la nourrice de l'enfant, qui était une villageoise des alentours de Fiésole et qui se nommait Bianca, de conduire Paul par la voie de terre, à petites journées, jusqu'à Lyon. Ses parents s'arrêteraient dans cette ville pour l'y attendre.

Ce départ subit et cet arrangement ayant été connus par les agents de la secte, ceux-ci décidèrent qu'on empoisonnerait la petite créature; et Elpidius en fut encore chargé. Cet homme, ayant éprouvé pour l'enfant un sentiment de pitié, proposa de le faire disparaître sans lui ôter la vie. Les chefs y consentirent; mais à la condition expresse qu'Elpidius se rendrait garant d'une éternelle disparition et que le père de Paul serait privé

pour toujours de son enfant. Elpidius accepta cette charge, arrangea la machination et le sort le seconda à merveille.

Vers les premiers jours de février de cette même année, l'avocat Charles Mélissa se trouvait de passage à Florence, avec sa femme Cynthie et un petit bambin qui avait à peu près l'âge de Paul. Cet enfant, qui s'appelait Victorin, mourut dans les bras de sa mère deux jours après le départ du comte Horace. Elpidius apprit par ses espions que l'avocat devait partir cette nuit même pour Bologne avec sa femme, par voie indirecte. Elpidius avait déjà surborné la nourrice; il paya trois voleurs et dans la nuit du 8, entre les postes de Filagare et de Covigliano, la voiture fut arrêtée à main armée, et le misérable masqué plaça le petit Paul sur les genoux de madame Cynthie, faisant d'horribles menaces de mort à cette dame et à son mari, si jamais la moindre connaissance de l'abandon qu'il faisait dans leurs mains, arrivait aux oreilles de la police. Il ajouta qu'ils eussent à ne point oublier cette recommandation à aucune époque de leur existence, sinon malheur à eux!

Les ayant ainsi effrayés, Elpidius les quitta et s'en alla tout droit déterrer et voler un petit cadavre d'enfant dans un cimetière champêtre de l'Etat Florentin; il porta secrètement ce cadavre à Bologne et le fit enterrer sous les faux noms de Paul-Jean-Ernest, fils du comte Horace, demeurant à Florence, telle rue, tel numéro. Il poussa la précaution jusqu'à faire déplacer l'enfant de l'endroit où il l'avait fait enterrer et qui était porté sur les registres mortuaires de la Chartreuse de Bologne: et même, après avoir obtenu l'acte de décès, il parvint,

par l'entremise d'un puissant mais fort peu honorable protecteur, à faire disparaître le nom de Paul de la case où il avait été inscrit, et cela avec d'autant plus de facilité que le livre qui contenait cette case et beaucoup d'autres n'était qu'un cahier provisoire. Les chefs supérieurs de la loge se déclarèrent pleinement satisfaits et suffisamment vengés. Le petit enfant déposé dans les mains de madame Mélissa était revêtu d'une robe de toile perse à damiers verts et bleus, et sa tête était couverte d'un petit chapeau de peluche noire surmonté d'un oiseau de paradis; ses souliers étaient en maroquin rouge et il portait à son cou, suspendu à un petit cordon de soie ponceau, un hochet en ivoire monté en or. Sous ce costume il portait du linge très-fin et des tissus en tricot de soie, mais sans aucune marque; toutefois un petit corsage, ouaté en soie bleu de ciel, qu'il portait sous sa robe, avait à l'un des coins une couronne de comte brodé, surmontant un lion rampant. Il avait aussi sur lui une petite bourse suspendue, contenant des reliques et des médailles qu'on avait toujours laissée intacte.

Elpidius affirmait qu'il était constant pour lui que dans le courant du mois de mai de cette même année 1843, les époux Mélissa étaient rentrés à Rome, avec ce même petit enfant auquel ils avaient imposé le nom de leur défunt Victorin, dont ils cachèrent la mort à leurs parents et à leurs amis; qu'ils l'avaient considéré et élevé comme leur propre enfant et que ce Victorin vivait encore et qu'il était identiquement le même qui, tout récemment, avait servi de secrétaire au comte Horace son père. Loin de me convaincre, cette lecture m'indignait et j'allai jusqu'à dire sur-le-champ avec un air méprisant :

— C'est un nouveau piége de ce fourbe! Monsieur le comte, ne tombez pas dans ce panneau.

Le comte se courrouçait et me reprochait doucement ma froide incrédulité. Je persistais à me moquer de ce que j'appelais une imposture; je préférais les plaisanteries aux incandescences de la colère qui me rongeait, en pensant qu'on voulait aller jusqu'à mettre en doute que ma mère fût ma mère.

Pendant que nous continuions à ne pas être trop d'accord, le soir approchait et on vint annoncer au comte les trois témoins, le notaire et je ne sais plus qui encore; ils revenaient tous pour assister à ma reconnaissance légale. Il ne m'eût rien servi de m'y opposer; je cherchai à fuir, mais ce fut en vain : il me fallut donc, à ma plus grande confusion, me laisser traîner en présence de tous ces messieurs qui m'étaient absolument inconnus, et m'exposer à leurs compliments et à leurs congratulations. Je restai absolument muet, ne répondant rien à toutes les questions qui m'étaient adressées; j'étais bien persuadé que tout cela n'était autre chose qu'une supercherie, une véritable scène de comédie. Quelques-uns de ces personnages disaient retrouver sur mon visage une notable ressemblance avec celui du comte; d'autres soutenaient que j'avais tous les traits de la comtesse. Je frémissais et je frappais des pieds le parquet, pendant qu'Horace tout joyeux m'embrassait et répétait que déjà plusieurs personnes qui ne se doutaient de rien, avaient fait les mêmes observations.

Il me fallut ensuite descendre chez Elpidius avec tous les autres, pour y achever les formalités de la confrontation. En voyant ce visage hâve et décharné, je fus saisi

d'horreur et de dépit et j'eus peine à soutenir les regards de ces yeux ternes et sinistres, profondément encaissés sous des orbites couleur de cendres. J'eus volontiers comparé la couleur vert-jaunâtre de ces prunelles à demi-voilées et fixes à celle du soufre allumé. Quels frémissements! Quels frissons douloureux! Je ne me souviens plus de ce qui fut dit autour de cette couche d'agonisant : je me rappelle seulement qu'Elpidius jura à plus d'une reprise que j'étais bien Paul ; je sais qu'alors je lui tournai dédaigneusement le dos, et que les autres, s'asseyant autour d'une table pour conférer et pour signer l'acte, le mourant me fit un signe de tête qui m'invitait à aller près de lui, et qu'il me dit d'une voix râlante et me retenant fortement par un bras :

— Jeune comte, me haïrez-vous encore?

— Je ne vous ai jamais haï, et Dieu sait si je désire ardemment que vous soyez éternellement heureux! Mais pourquoi, sur votre lit de mort, me tendez-vous encore un piége? le mal que vous m'avez fait ne vous suffit-il pas? Le jugement de Dieu pend sur votre tête, et vous vous plaisez encore à tourmenter en moi un pauvre orphelin, une veuve abandonnée et deux enfants malheureux, qui n'ont d'autre appui que le mien et celui de leur mère? Ah! Elpidius!

Cet homme, me jetant alors un regard qui remua tout mon sang :

— Paul, reprit-il lentement et avec peine, si je suis encore vivant demain, la veuve Mélissa et vous-même, vous me direz si je vous ai trompé. Soyez assuré qu'à tout prendre, Elpidius ne vous a pas fait la millième partie du mal qu'il eût pu vous faire. Je vous ai conservé

la vie ; est-ce peu de chose? Forcé, il y a déjà quelques années, de vous éloigner de Rome, j'ai tâché de vous faire épouser une très-riche jeune fille de Boston, qui devait vous emmener en Amérique. L'avocat Charles s'obstina dans ses refus ; la jeune fille se laissa mourir à Palerme. Au commencement de la guerre en Italie, je fus chargé de vous faire enrôler à tout prix dans les volontaires toscans : il avait été décidé que ce Virginius, qui vous mena vers Pâques chez l'étranger que vous savez, vous tuerait de sa main dans la mêlée. Je vous vis chez cet étranger. Vous échappâtes au piége, parce que Dieu vous aime. Toutefois, j'avais déjà obtenu qu'on ne vous donnerait pas volontairement et traîtreusement la mort : vous pûtes lire mes recommandations lorsque vous étiez enfermé dans le petit cabinet de l'étranger. Lorsque, recommandé par Monseigneur Placide, vous entrâtes au service de monsieur votre père, savez-vous ce qui me fut ordonné? De vous empoisonner avec de la morphine. J'intercédai pour vous et je m'engageai, en échange, à mettre tout en œuvre pour vous détacher du service du comte et vous éloigner de sa maison. Pour parvenir à ce but, j'ai tenté de semer la zizanie entre lui et vous, de vous accuser afin d'obtenir qu'on vous chassât, et enfin j'y réussis. Mais à présent que la mort brise mes chaînes, je vous rends à ceux auxquels vous appartenez : et je vous jure sur le salut de mon âme, qu'ici je ne vous tends aucun piége ! Vous êtes Paul, nul autre que Paul, fils du comte. J'ai confiance que vous cesserez de me maudire, et que vous détesterez toujours les tanières infâmes des sociétés secrètes. Je suis fondé à espérer qu'on ne vous tendra plus aucun piége : fuyez-les, fuyez-les ! Mon cœur et

mon éducation ne m'avaient pas fait méchant : les sectes m'ont rendu impie, les sectes m'ont damné.

En entendant cela, mon cœur avait presque cessé de battre dans ma poitrine : il me semblait qu'un voile tombait de mes yeux, et, malgré moi, tant de renseignements évidents me faisaient passer de l'incrédulité au doute. Les deux pensées : *est-ce vrai? n'est-ce pas vrai?* se combattaient dans mon cœur. Mes forces n'y suffisaient plus, car elles étaient épuisées par toutes ces impressions aussi violentes qu'étranges, je me sentais défaillir. On me ramena à l'étage supérieur, pour y dîner avec la compagnie. Je remerciai, demandant à la place du dîner une tasse de bouillon et la permission de m'étendre sur un canapé. Le comte me mena dans une chambre à coucher, et, m'engageant à me mettre au lit en me faisant tout plein de gentillesses, il ajouta :

— Sois tranquille, mon Paul, et repose-toi : ce soir j'irai avec ces messieurs chez madame veuve Mélissa, dont Elpidius m'a donné l'adresse.

— Ah ! mon bon et cher comte, je vous en supplie par tous les saints du paradis, ne tourmentez pas ma mère ! m'écriai-je en le saisissant violemment par les basques de son habit. C'est une imposture ! on veut m'enlever jusqu'à ma mère ! Comte, j'ai un frère, j'ai une sœur... mon Dieu ! faites-moi donc rendre justice.

Echappant aux mains du comte qui me serrait dans ses bras :

— Laissez-moi ! criai-je tout en larmes, laissez-moi ! Je veux aller sur-le-champ chez le Pape. Parce que je suis pauvre et que vous êtes riches, vous croyez-vous tout permis? Non, non : le Pape me rendra justice.

Le comte faisait tout au monde pour me calmer. Enfin, après m'avoir donné sa parole d'honneur d'user envers ma mère de tous les égards, de toutes les précautions qu'il eût pu prendre envers la sienne, et m'avoir assuré que le soir même elle viendrait me reprendre ou que, tout au moins, j'en recevrais un billet, plus abattu que convaincu, je cessai de résister et je me laissai tomber sur un grand fauteuil. Je pensai toujours à part moi :

— Serait-ce vrai?

XIX.

LES DEUX MÈRES.

11 mai.

Oh ! oui, c'était très-vrai ! Je suis le Paul du comte Horace et de la comtesse Mélanie ; le ressuscité, ainsi que mes nouveaux parents m'appellent, l'enfant des deux mères !

Vers minuit, le comte rentra dans ma chambre et silencieux, mais le visage resplendissant de joie et de bonheur, il me tendit un billet. Je l'ouvris et j'y lus ce qui suit :

« Mon cher Victorin,

» Le seigneur a tout fait et mes pressentiments ont été dépassés. Combien je désire me trouver près de toi, te parler et te serrer dans mes bras ! Tu ne dois pas quitter le lieu où tu te trouves. Je veux que tu passes cette nuit dans ton palais et que tu y sois calme et content. Demain, je me rendrai chez toi avec Colomba et

Stanislas. Aie foi dans le comte ton père et ne te trouble nullement. Victorin, prends bien garde de ne pas tomber malade! Au revoir, à demain! en attendant, reçois un baiser et la bénédiction de celle qui, après la comtesse, sera toujours

» TA MÈRE.

» A 11 heures de ce lundi, 9 janvier, 1860. »

— C'est donc bien vrai! m'écriai-je après avoir lu ces lignes, malgré le trouble et l'éblouissement de mes yeux.

— En douterais-tu encore? répondit le comte en se jetant sur moi, dans un tel excès de frénétique tendresse, qu'on l'eût cru fou.

Malgré tout, j'avais toutes les peines du monde pour me convaincre de cette réalité. La pensée que la femme que, pendant bien des années, j'avais cru être ma mère, pouvait ne l'être pas et que je n'étais point le frère de Colomba et de Stanislas, cette pensée me brouillait tellement la tête, qu'elle m'enlevait absolument la faculté de saisir l'évidence de ce billet. Le cœur a de certains syllogismes à lui, contre lesquels il n'y a pas de logique qui tienne! Je sentais le besoin de me coucher, mais je n'en avais nullement la volonté : une heure du matin venait de sonner; toute la famille était plongée dans le sommeil. Les larmes de mon père ne tarissaient pas : je ne pouvais combattre la douloureuse stupéfaction qui m'accablait. Le comte, voyant qu'il ne fallait pas compter sur mon repos, m'invita à m'étendre tout habillé sur le lit· se plongeant lui-même et se pelotonnant dans la chaise longue qui était placée au chevet du lit, il me dit qu'il me tiendrait compagnie tout en me faisant connaî-

tre les détails de sa visite. J'y consentis, et, après m'avoir parlé de son entrée chez ma mère et de l'accueil qu'on lui avait fait, il ajouta que ma mère avait confirmé de point en point la partie des dépositions d'Elpidius qui la concernait, et qu'elle y en avait ajouté authentiquement plusieurs autres, que le notaire avait enregistrées en présence des trois témoins. Pour me prouver tout ceci, il tira l'acte de sa poche et il me le lut.

C'était une répétition des circonstances identiques de temps et de lieux, affirmées par le ministre. On avait ajouté que l'avocat Charles et sa femme, faisant un voyage d'agrément, ne s'arrêtèrent nullement à Bologne, mais qu'ils continuèrent leur route directe pour Milan, où ils firent faire mon portrait avec le costume dont j'étais revêtu lorsqu'ils me reçurent sur la frontière Toscane, et d'où ils se mirent en route pour Venise. Ce fut dans cette ville qu'on me baptisa sous condition, très-secrètement, me donnant le nom de Victorin, leur enfant défunt. Ma mère avait jalousement conservé l'habillement, le certificat de ce baptême, et les petits bijoux que je portais sur moi, lorsque l'homme masqué me plaça sur ses genoux, ainsi que le petit portrait qui avait été fait à l'aquarelle et à la hâte. Madame Mélissa affirmait aussi qu'elle possédait un codicile testamentaire de l'avocat son époux, dans lequel toutes ces choses étaient textuellement exposées. Elle déclarait que si elle n'avait pas fait connaître jusque là cet événement, c'était que, même six mois avant l'époque présente, tout indice problable lui avait manqué;. que seulement après mon entrée chez le comte, elle dut concevoir quelques soupçons ; que ces soupçons augmentèrent lorsque, dans le délire de ma fièvre, je lui révélai

les événements que je lui avais cachés étant dans mon bon sens; qu'elle s'était alors décidée à communiquer le secret à Monseigneur Placide, aussitôt qu'il serait de retour de Naples, s'en rapportant pour le reste à sa prudence et à sa charité.

J'écoutais cette lecture, la respiration presque suspendue, le visage tendu vers celui du comte, et avec une incertitude de mouvements qui dénonçait le trouble dont j'étais agité. En substance, je me refusais à croire. Lorsque le comte eut placé devant moi les petites hardes, le portrait à l'aquarelle et celui que la comtesse gardait depuis longtemps dans son oratoire, la signature de ma mère et tout ce qui pouvait donner de la valeur et confirmer la certitude du fait, il me demanda :

— Maintenant, croiras-tu?

— Non, lui répondis-je avec indignation; quand même un ange descendrait du ciel pour confirmer de sa bouche tout ce que l'on veut me faire accroire, non, je n'aurais pas foi dans les paroles de cet ange-là. Tant que j'aurai un souffle de vie, jamais je ne renierai ma mère!

La racine de mon incrédulité n'était pas dans mon esprit; elle était dans l'affection de mon cœur : le cœur, qui ne raisonne pas ou tout au moins raisonne à sa manière, est quelquefois entièrement rebelle à la raison. Dans mon cas, croire à ce qu'on m'affirmait était la même chose que vouloir arracher de son centre le plus naturel, le plus saint, le plus intrinsèque de ma tendresse filiale, pour la transporter ailleurs. Ceci me faisait l'effet d'un suicide, d'un parricide, d'une monstruosité sans égale. J'étais donc très-décidé à ne pas croire et je me

jurais de laisser mettre mon cœur en pièces, avant que de céder à n'importe quelle évidence.

Petit à petit, l'ardeur de la discussion diminua, la fatigue prit le dessus et je commençai à tomber dans une sorte de somnolence. Pendant ce léger assoupissement, je fus pris par une espèce de rêve à travers lequel s'amoncelaient toute sorte de souvenirs fantasques et confus, ayant rapport aux événements de ma vie, aux choses et aux paroles que j'avais entendues et aperçues mais que je n'avais pas comprises alors et qui conspiraient maintenant pour tâcher de me convaincre de ce que je ne voulais absolument pas admettre. Ainsi, je me souvenais d'avoir entendu l'avocat Charles, un jour où je croyais qu'il plaisantait, dire à ma mère que je pourrais bien avec le temps devenir duc ou baron : Je me souvenais encore de plusieurs phrases murmurées à mon oreille par l'enrôleur étranger de Virginius, phrases que je regardais comme des appeaux destinés à me tromper; des phrases comme celles-ci : *Tu es l'enfant du mystère ; un voile épais couvre ton berceau, la veuve Mélissa n'est que ta nourrice.* Je réfléchissais dans ce rêve à l'air mystérieux avec lequel ma mère cherchait à me consoler naguère et à certaines exclamations échappées de ses lèvres, exclamations dont je n'avais pu saisir le sens. Il me fallait donc, même en songe, lutter avec moi-même et affaibir les résistances de ma volonté. Je ne fus entièrement réveillé qu'après le lever du soleil; alors je sentis un poids très-lourd qui pesait sur ma poitrine et m'empêchait de respirer librement. Je me secouai et j'ouvris les yeux; c'était le comte, qui, s'étant endormi dans son grand fauteuil, s'était laissé tomber en avant

et dont la tête était venue se porter sur ma poitrine. Je me sentis pris d'une grande pitié voyant que cette tête semblait vouloir surprendre et compter tous les battements de mon cœur : je rassemblai les idées eues en songe et je me pris à réfléchir profondément ; il me sembla que j'étais moins incrédule que pendant la nuit précédente, et, sans savoir ni pourquoi ni comment, je poussai un gémissement qui réveilla le comte. J'étais à moitié vaincu : je lui donnai en ce moment avec hésitation, il est vrai, mais je lui donnai pour la première fois le nom de père et je lui rendis tout palpitant la première étreinte filiale.

Vers neuf heures du matin, on annonça madame Cynthie et ses enfants. Je cours précipitamment à la porte et je me jette à son cou : elle pousse un cri. Quel moment que celui-là ! Notre langue ne prononça aucun mot, et pourtant ma mère m'entendit et je l'entendis également. Colomba et Stanislas étaient restés immobiles, étonnés, abâsourdis dans un coin. Pour ne pas prolonger indéfiniment cet écrit, je m'abstiens d'entrer dans d'autres détails, et je ne dirai rien de l'entretien si long, si affectueux, si animé que j'eus avec ma mère Cynthie. Qu'il suffise de dire qu'elle fit tomber de mes yeux tous les voiles ; qu'elle répondit victorieusement à toutes les questions dont je l'accablai avant de me rendre, et qu'enfin je finis pas croire, à la condition pourtant qu'elle continuerait à vivre près de moi et à me traiter en fils. Comment pourrais-je rendre convenablement les étonnements douloureux de Colomba et de Stanislas, lorsqu'ils apprirent que je n'étais plus leur vrai frère, et que Victorin était devenu Paul ?

Vers midi, un domestique vint nous apprendre qu'El-

pidius se mourait. Le comte courut à la chambre de l'agonisant; je l'y suivis et n'osant m'avancer, je m'arrêtai à l'entrée. J'aperçus de ma place le mourant couché sur le dos, et à son chevet le prêtre qui serrait entre les siennes sa main glacée et lui parlait à l'oreille. Dix minutes plus tard, le comte et les assistants s'agenouillèrent. Elpidius avait rendu le dernier soupir. Depuis qu'il avait repris connaissance, le malheureux avait refusé avec une insurmontable obstination tous les secours de la religion, affirmant que pour lui il n'y avait pas de miséricorde, qu'il était damné. Dans cette extrémité, le prêtre le suppliait de se repentir et de le lui faire connaître en lui serrant la main, en baisant le crucifix et qu'alors il lui donnerait l'absolution. Le ministre du Seigneur crut qu'au moment de rendre son âme, l'infortuné lui avait serré un doigt en contractant les lèvres, auxquelles il avait approché le divin simulacre : alors il fit sur sa tête le signe de l'absolution. Ne fût-ce là qu'un mouvement nerveux? fût-ce un signe volontaire de repentir? Nous l'espérâmes. Le prêtre s'éloigna, disant d'une voix tremblotante :

— C'est ordinairement ainsi que meurent les Francs-Maçons!

Le deuil de cette fin qui attristait tant mon père, servit de palliatif à l'exubérance de sa joie qui, à cause de moi, obscurcissait presque sa raison, se mêlant à la crainte qu'il éprouvait de l'effet que pouvait produire sur la santé de sa femme l'heureuse nouvelle de ma résurrection, et cette double considération modéra l'excès de son allégresse. Je crois que sans ces motifs le contentement aurait pu le rendre fou.

Ayant donné des ordres immédiats pour les funérailles, il dit de faire atteler une voiture, dans laquelle, avec moi, ma mère Cynthie et Stanislas, il monta et nous partîmes pour Albano. Arrivés là nous descendîmes à l'hôtel d'Europe, et seul mon père s'achemina vers sa villa, pour préparer avec précaution sa femme et sa fille à recevoir les grandes nouvelles. Réussir heureusement ce n'était pas chose facile, et lorsque je pense à ce qui advint j'en frissonne encore. Je vais donner un résumé de l'événement. D'abord, le comte simula une tristesse bien plus grande que celle que lui causait véritablement la mort d'Elpidius, et il le fit pour exciter la comtesse à lui offrir des consolations. Elle, que n'avait jamais eu Molesti dans ses papiers, s'empressa de lui répondre qu'elle en était bien fâchée, mais qu'il lui serait impossible de donner une seule larme à la mémoire d'un homme, qui avait laissé mourir dans ses mains le Paul qu'elle aimait tant; elle ajouta ainsi un nouveau motif de tristesse à ceux que la mort de son Paul lui avait si longtemps causés, et elle pleura Paul au lieu de pleurer le ministre.

Par une transition naturelle, le discours étant tombé sur ma personne, elle se plaignit de ce que son mari ne m'avait pas emmené avec lui.

— Pour le moment, répondit le comte, en plaçant sous ses yeux mes deux portraits, contente-toi du Victorin que voici : que t'en semble?

— Profane! cria-t-elle, regardant sa petite miniature; tu as enlevé le petit ange de mon sanctuaire? O ma pauvre vie trépassée! et elle baisait et rebaisait le petit cadre.

Mais jetant un regard sur l'autre portrait et le voyant d'une ressemblance si parfaite avec le sien, d'abord elle

ne voulut pas ajouter foi aux paroles de son mari, qui l'assurait que cette aquarelle représentait le petit Victorin tout enfant et que c'était la mère de Victorin qui la lui avait donnée.

— Ah ! si tu ne plaisantes pas, ces deux petits visages se ressemblent entre eux comme deux gouttes d'eau. Est-il possible que Victorin, étant petit, ressemblât si fort à mon Paul?

— C'est ainsi, reprit le comte, la veuve Mélissa m'a affirmé que c'était là le portrait très-ressemblant de Victorin à l'âge de seize mois.

— Mon Dieu ! j'ai donc raison de me figurer qu'il est mon Paul ! Tu vois, Horace, toi qui m'appelais folle, mon cœur m'a toujours dit que ce jeune homme est un autre lui-même, et le cœur d'une mère se trompe rarement Mais où est-il donc? Pourquoi ne me l'as-tu pas amené?

— Il viendra demain, répondit-il, et ne pouvant plus résister à son émotion, il se mit à pleurer et lui demanda en sanglotant : Que dirais-tu, Mélanie, si Victorin était Paul?

La comtesse le regarda fixement, pâlit, arqua les sourcils et reprit d'une voix assurée :

— Je n'en serais nullement surprise. Un certain battement de cœur m'a toujours dit que...

L'entretien fut interrompu par un habitant des environs, qui se présentait pour saluer monsieur le comte, qui le recut avec son urbanité et sa politesse ordinaires et le fit passer dans un salon attenant à l'appartement de la comtesse. Madame Mélanie, émue par l'examen de mon petit portrait et troublée par l'étrange question que son mari lui avait adressée, avisa la petite valise qu'il avait

laissée sur une chaise de la chambre en y entrant, s'en saisit et d'un coup de ciseaux en fendit tout un côté, plongea la main dans son intérieur et en retira un à un tous les objets qu'elle contenait, et finit par trouver la petite boîte qui renfermait tout ce qui avait appartenu à son enfant et les vêtements qu'il portait lorsque madame Cynthie le reçut sur ses genoux. Le comte fut, en ce moment, frappé dans la pièce voisine par un cri terrible et le bruit d'un corps tombant sur le parquet. Il s'élance dans la chambre avec une rapidité vertigineuse et il est sur le point de tomber à son tour inanimé. Car il aperçoit sa femme étendue le visage contre terre, au pied d'un sopha, et baignée dans son sang : il voit en même temps tout le contenu de la valise éparpillé autour d'elle.

Les femmes de chambre accourent, l'étranger se retire, on trempe des éponges dans de l'eau glacée et l'on emploie les essences les plus puissantes. Par bonheur, le sang qui était épars provenait d'un coup que la comtesse avait reçu, en tombant sur le dossier d'une chaise : ce fut par un miracle du Ciel, qu'elle n'alla pas se briser la tête sur l'angle d'une cheminée d'albâtre, où elle se fût immanquablement fendu le crâne ; il est facile de concevoir le désordre et l'effroi que cet accident causa dans toute la maison. Gisèle, effrayée et tremblante comme la feuille, poussait des cris se tenant fortement serrée contre sa gouvernante qui avait pris sa tête entre ses deux mains ; le comte au désespoir courait de côté et d'autre, invoquant tous les saints et faisant pitié à voir. Le malheur ne fut pas pourtant bien grand : portée dans son lit, la comtesse ne tarda guère à reprendre ses sens.

Le lendemain matin de bien bonne heure, la voiture

arriva devant notre hôtel, et l'on nous remit une lettre qui nous invitait à nous rendre immédiatement à la villa. Le comte vint nous recevoir et me pria de rester avec lui dans une pièce au rez-de-chaussée, priant en même temps ma mère Cynthie de monter près de la comtesse avec ses enfants, pour la préparer à me recevoir avec le moins d'émotion possible. Cela fut exécuté. Mais au moment où je devais me rendre à mon tour au premier étage, et entrer dans sa chambre, je sentis un frisson glacé parcourir tous mes membres. Avant de pénétrer dans la pièce, je m'arrêtai contre la porte qui était entre-bâillée, et, m'appuyant sur le bras de mon père, je jetai sur cette porte un regard perplexe. Je vis alors la comtesse enveloppée dans un large peignoir brun, étendue sur une ottomane, le visage blanc comme de l'ivoire et tenant sur ses genoux les deux portraits qu'elle contemplait dans une sorte d'extase. En ce moment, la porte s'ouvrit toute grande.

Non, non, jamais les regards d'une mère
Ne furent plus ravis en revoyant
Le fils vivant qu'elle croyait sous terre !

Tels furent les regards de ma mère qui, en les levant sur moi, devint plus rouge que la flamme la plus ardente. Elle se lève avec impétuosité et se jette sur moi sans prononcer un mot : j'avance les deux mains comme pour me défendre et je recule. Ce fut là un mouvement involontaire mêlé de respect, de timidité, de pudeur, de je ne sais quel autre sentiment ; enfin, j'hésitai : le comte qui était derrière moi me poussa dans les bras qui

m'étaient ouverts et qui s'enlacèrent autour de mon cou, comme les deux branches d'une tenaille.

— Oh! je le sens! murmura-t-elle, dès qu'elle put recouvrer la voix; ceci est mon sang!

En ce jour, qui sera pour moi éternellement mémorable, le comte s'engagea pleinement à consentir à l'union des deux familles et aux futurs mariages qu'il proposa lui-même de son fils et de sa fille avec la fille et le fils de la veuve Mélissa, partageant ainsi en deux parts presqu'égales son opulent patrimoine. Pour couper court aux propos et aux commentaires du monde, on décida d'entreprendre un long voyage en pays étranger et un séjour encore plus long dans une villa de la Toscane, presqu'entièrement séquestrée du commerce des curieux. Revenus à Rome pour les préparatifs, nous apprîmes qu'Elpidius avait fait un testament. L'acte fut ouvert selon les formalités usuelles, et on y lut que le testateur nommait le comte Horace exécuteur testamentaire de ses volontés dernières; ne connaissant aucun parent ni direct ni collatéral qui lui survécût, ni à Macerata ni ailleurs, Molesti léguait tout ce qu'il possédait à Madame veuve Cynthie Mélissa. Cet homme avait trente mille écus sur le consolidé romain.

— Notre jeune comte, murmura Blaise tout bas à mon oreille, lorsqu'il eut connaissance de ce legs, voici arrivée l'une des occasions bien rares dans lesquelles *la farine du diable ne se convertit pas en son.*

— Tais-toi, mauvaise langue! ne tourmente pas les morts.

Je lui donnai trois pièces de vingt francs, à la condition de ne plus l'entendre mal parler d'Elpidius.

Je laisserai de côté les exclamations, les étonnem
et la joie de notre prélat, lorsqu'à son retour de Na
qui eut lieu peu de jours après, il apprit l'étrange et
croyable conclusion de mon histoire. Cette nouv
sembla le rajeunir de dix années.

Telles sont mes aventures. Un écrivain français acl
vait, il y a quelque temps, la narration des sienn
appelant heureux l'homme qui n'en a point à raconte
Je crois, au contraire, heureux celui qui, quand il n'e
aurait eu qu'une, peut la raconter sans rougir et la tê
levée.

A CLET WILSON.

17 mai, 1861.

Voici, mon cher ami, dans les feuillets que je t'adresse aujourd'hui, le travail complet et achevé des Mémoires qu'en avril dernier tu as tant désiré avoir de ma main. Il est convenu que ce manuscrit, passant de mon secrétaire dans le tien, te cède tous les droits que son auteur pourrait avoir sur lui. Fais-en ce que tu voudras. Lorsque, au milieu des solitaires délices de mon séjour champêtre, tu en parcourais les feuilles primitives si recouvertes de ratures et si mal cousues, il eut l'air de ne point te déplaire et même il sembla t'émouvoir; je me souviens qu'en lisant ces feuilles, tes yeux n'étaient pas toujours secs, surtout aux passages où je parlais de tes sœurs et de toi, disant ce que tu ignorais encore alors : oui, j'ai vu sur ces pages-là et j'ai reconnu les traces,

toutes fraîches encore de tes pleurs, qui étaient tombés à la place même où d'autres larmes avaient été déjà versées. Oh Clet ! je n'en fus nullement surpris : Je connais la trempe de ton âme.

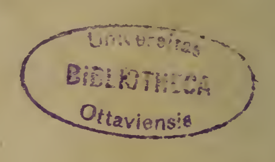
Il arrivera peut-être qu'en relisant ce manuscrit, tu y reconnaisses ce que j'appellerai deux teintes différentes ; l'une primitive, l'autre, la simple retouche. Cela peut bien en être vrai, mais ne doit pas t'y faire découvrir deux écrivains ; c'est là l'important pour moi. Quoi qu'il en soit, tel qu'il te parvient, tel je te le donne, avec la faculté pleine et entière de le livrer même à l'impression, si tu le jugeais à propos ; il n'y a rien dans tout cet écrit qui puisse me faire craindre ou rougir. J'y laisse même paraître mes fautes, mais ce sont-là des fautes dont

J'espère rencontrer la pitié, le pardon.

Toutefois, je renie ces fautes et n'ai pas la prétention de les justifier. On ne doit pas être fâché de pouvoir servir d'exemple, si quelqu'un peut apprendre à nos dépens quelque chose d'utile. Je vois tous les jours paraître tant de petits livres traitant des sujets semblables à celui-ci, dans lesquels on voit clairement que leurs auteurs n'on eu d'autre but que d'être utiles à eux-mêmes, et ces livres-là obtiennent l'approbation générale ! Pourquoi donc n'oserais-je pas me risquer, ayant un but tout différent? Au reste, je ne rougis pas de paraître en public tel que je suis, car je suis ce que j'ai toujours été ; rien n'est changé et ne changera en moi si ce n'est le nom. Mon cher Clet, le soleil ne me fait pas peur.

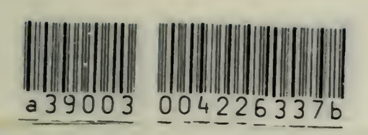
Dans tous les cas, tu pourrais dire à mes cens que, dans cet écrit, je n'ambitionne nullement le titr bon écrivain, titre que je leur cède complétement ; n que, si j'ambitionnais quelque chose, ce serait uniq ment la qualification d'un bon cœur. Tu me la donn cette louange, ô mon très-cher, n'est-il pas vrai? et je la rends avec un embrassement de ton

Paul-Victorin



FIN.

Tournai, typ. Casterman.


a39003 004226337b

